Anton Pavlovitch Tchekhov

LES MOUJIKS

1884 – 1899

Paris, Plon, 1923, traduction de Denis Roche

LES MOUJIKS

I

Nicolas Tchikildiéev, garçon à l'hôtel du « Bazar Slave », à Moscou, tomba malade. Ses jambes faiblirent, sa démarche changea, et un jour, trébuchant dans un couloir, il s'affaissa avec le plateau sur lequel il portait du jambon aux petits pois. Il lui fallut quitter sa place. Il dépensa en remèdes tout l'argent qu'il avait et celui de sa femme, et n'eut plus de quoi vivre. Il s'ennuyait à ne rien faire et pensa qu'il fallait retourner chez lui au village. Il vaut mieux être malade chez soi ; la vie y est moins chère, et ce n'est pas en vain que l'on dit : les murs de la maison vous aident.

Nicolas arriva à Joûkovo vers le soir. Le nid natal lui apparaissait, dans ses souvenirs d'enfance, clair, gentil, paisible ; mais maintenant, à peine franchit-il le seuil de l'isba, il eut peur : comme c'était obscur, étroit, malpropre ! Sa femme Olga et sa fille Sâcha, entrées avec lui, regardaient avec stupeur le four énorme, sale, occupant la moitié de l'habitation, tout noir de fumée et de mouches. Que de mouches ! Le four penchait, les poutres des parois se déjetaient ; il semblait que l'isba allait s'écrouler au moment même. Dans le coin consacré, près des images, des étiquettes de bouteilles et de simples morceaux de papier imprimé étaient collés, en guise de tableaux. Misère, misère !…

À la maison, aucune grande personne. Tous moissonnaient. Seule, une fillette de huit ans, aux cheveux de lin, mal lavée, apathique, était assise sur le four ; elle ne prit même pas garde aux arrivants. Un chat se frottait contre un tire-pots :

– Minet, minet !… appela Sâcha.

– Il n'entend pas, dit la petite ; il est sourd.

– Pourquoi ?

– Ah voilà ! on l'a battu.

Nicolas et Olga comprirent du premier coup d'œil quelle vie on menait là ; mais ils ne se dirent rien l'un à l'autre. Ils posèrent leurs paquets en silence, et en silence sortirent dans la rue.

Leur isba était la troisième au bout du hameau et paraissait la plus pauvre et la plus vieille de toutes. La seconde n'était pas

meilleure ; mais la dernière avait un toit de tôle et des rideaux aux fenêtres. Comme elle était sans enclos et isolée des autres, elle servait de traktir(1). Toutes les maisons d'ailleurs étaient rangées sur une seule ligne, et le petit village, tranquille et mélancolique, avec des saules, des sureaux et des sorbiers, semblant se pencher hors des cours comme pour regarder, avait un aspect riant.

Derrière les demeures des paysans commençait une pente douce du sol vers une rivière. Les terres étaient ravinées et l'on voyait çà et là dans l'argile surgir d'énormes pierres nues. Des sentiers couraient autour de ces pierres et des trous que creusaient les potiers ; des tessons de poteries brisées s'amoncelaient en tas épais, rouges et bruns. En bas s'étendait une prairie large, unie, d'un vert clair, déjà fauchée, où errait le troupeau appartenant aux paysans. La rivière était à une verste du hameau, sinueuse, avec des rives merveilleusement boisées. Au delà, une autre large prairie, un troupeau, et de longues bandes d'oies blanches ; puis, comme du côté de Joûkovo, une brusque élévation, et, tout en haut, un village avec une église à cinq coupoles, auprès de laquelle se trouvait une maison seigneuriale.

– Comme c'est joli, ici, dit Olga, se signant en regardant du côté de l'église. Quelle étendue, Seigneur !

Soudain à ce moment-là on se mit à sonner pour les vêpres du soir (le lendemain était un dimanche). Deux petites filles qui, d'en bas, remontaient un seau d'eau s'arrêtèrent pour écouter.

– Maintenant au Bazar Slave, ce sont les dîners…, murmura Nicolas, pensif.

Assis au haut de l'escarpement, Nicolas et Olga regardèrent le soleil décliner, le ciel d'or et de pourpre se réfléchir dans la rivière, miroiter aux fenêtres de l'église et dans toute l'atmosphère, d'une tranquillité, d'une fraîcheur et d'une pureté inexprimables, que l'on ne voit jamais à Moscou. Puis, le soleil disparut ; le troupeau se rassembla, bêlant et mugissant ; les oies volèrent vers Joûkovo, et tout se tut. La lumière douce s'éteignit, et à sa place tomba rapidement l'obscurité du soir.

Cependant le père et la mère de Nicolas étaient rentrés chez eux. Ils étaient tous deux maigres, édentés, courbés, et de même taille. Leurs brus, Mâria et Fiôkla, qui travaillaient de l'autre côté de la rivière, chez le pomechtchik(2), arrivèrent elles aussi. L'une, la femme de Cyriaque, avait six enfants ; Fiôkla, la femme de l'autre frère de Nicolas, Denis, qui était soldat, en avait deux. Et

quand Nicolas vit dans l'isba toute cette famille, tous ces corps petits et grands grouiller sur la soupente, dans les berceaux et dans tous les coins, quand il vit avec quelle avidité son père et les femmes mangeaient leur pain noir trempé dans de l'eau, il comprit que, malade, sans argent, il était venu ici en pure perte.

– Où est mon frère Cyriaque ? demanda-t-il, après les embrassades.

– Il est gardien chez un marchand dans la forêt, répondit le père. Ce ne serait pas un mauvais moujik, mais il boit sec.

– Il n'apporte rien à la maison, grogna la vieille d'un ton pleurard. Nos malheureux hommes n'apportent rien et ils emportent. Cyriaque boit ; le vieux aussi ; oh ! il n'y a pas à le cacher : il sait le chemin du traktir. C'est une punition de la Reine des Cieux…

En l'honneur des hôtes on prépara le samovar. Le thé sentait le poisson ; le sucre était gris et grignoté ; des blattes couraient sur la vaisselle et sur le pain. Si le thé était répugnant, la conversation l'était aussi : toute sur les maladies et sur le besoin.

Les moujiks n'avaient pas encore bu une tasse de thé qu'une voix forte, avinée, prolongée, retentit au dehors :

– Mâ… aria !

– Ça doit être Cyriaque, dit le vieux ; on en parle, et le voilà.

Tous firent silence. Et peu de temps après, retentit à nouveau, prolongé, brutal, et comme sortant de terre, le même cri :

– Mâ-aria !

Mâria, la bru la plus âgée, pâlit et se serra contre le four. Il était effrayant de voir une expression de peur sur le visage de cette femme laide, forte, aux larges épaules. Sa fille, la petite qui, à l'arrivée de Nicolas et d'Olga, était assise sur le four, et semblait apathique, se mit à pleurer tout à coup, bruyamment.

– Qu'as-tu, choléra ? lui cria Fiôkla, belle femme forte elle aussi, et aux larges épaules. N'aie pas peur, il ne te tuera pas !

Nicolas apprit que Mâria redoutait de vivre avec Cyriaque dans la forêt, et que Cyriaque venait la chercher chaque fois qu'il était ivre, faisait du tapage, et la battait sans merci.

– Mâ-aria ! entendit-on tout près de la porte.

– Défendez-moi, pour l'amour du Christ, mes bons parents ! bredouilla Mâria, haletant comme si on l'eût plongée dans de l'eau

très froide. Défendez-moi, mes bons parents !…

Tous les enfants pleurèrent, autant qu'il y en avait dans l'isba, et de les voir faire, Sâcha aussi se mit à pleurer. On entendit une toux d'ivrogne, et dans l'isba entra un grand moujik à barbe noire, avec une casquette d'hiver, effrayant surtout parce qu'on ne distinguait pas son visage à la lumière trouble de la lampe : c'était Cyriaque. S'étant approché de sa femme, il déploya le bras, et lui envoya un coup de poing dans la figure. Elle ne fit pas un cri, étourdie par le coup ; elle s'affaissa seulement, et son nez se mit à saigner.

– Quelle honte, quelle honte ! marmotta le vieux, se hissant sur le four. Devant le monde ! Quel péché !

La mère resta assise sans rien dire, courbée, pensant à on ne sait quoi. Fiôkla agita un berceau… Ayant conscience d'être effrayant et manifestement heureux de cela, Cyriaque saisit Mâria par le bras, la traîna vers la porte, hurlant comme un fauve pour paraître encore plus effrayant. Mais à ce moment-là, soudain, il vit son frère et s'arrêta.

– Ah ! vous êtes arrivés…, fit-il, laissant sa femme. Mon cher frère et sa famille…

Il fit des signes de croix vers l'image, vacillant ; et, ouvrant largement ses yeux enivrés et rouges, il reprit :

– Mon frère et sa famille sont revenus à la maison paternelle… C'est-à-dire que vous venez de Moscou ?… La première capitale ; la ville de Moscou ; la mère des villes !… Excuse…

Il s'affala sur le banc auprès du samovar, et se mit à boire du thé, l'aspirant avec bruit sur sa soucoupe, dans le silence général. Il en but une dizaine de tasses, puis il s'inclina sur le banc, et se mit à ronfler.

On alla se coucher. On mit Nicolas parce qu'il était malade sur le four, avec son père ; Sâcha coucha sur le plancher, et Olga fut coucher avec les femmes, dans la chaumine au foin.

– Bah ! bah ! mon hirondelle, dit-elle, s'étendant dans le foin à côté de Mâria, les larmes ne servent de rien. Prends patience, tout est là ! Il est dit dans l'Écriture : Qui te frappe sur la joue droite, tends-lui la joue gauche… Bah ! bah ! mon hirondelle !

Puis, bas, d'une voix traînante, elle se mit à parler de Moscou et de sa vie comme femme de chambre dans les maisons meublées.

– À Moscou, dit-elle, les maisons sont grandes, bâties en pierre. Et il y a beaucoup, beaucoup d'églises, quarante fois quarante, mon hirondelle ! Et dans toutes les maisons, c'est des seigneurs si gentils, si comme il faut !

Mâria dit qu'elle n'était jamais allée non seulement à Moscou, mais même à son chef-lieu de district. Elle était illettrée, et ne savait aucune prière, pas même « Notre père ». Comme Fiôkla, l'autre bru, qui était assise un peu à l'écart, et écoutait, elle était inintelligente au plus haut degré, et ne pouvait rien comprendre. Ni l'une ni l'autre n'aimait son mari ; Mâria craignait Cyriaque, et, quand il restait auprès d'elle, elle tremblait de peur ; chaque fois elle prenait mal de tête tant il puait fort l'eau-de-vie et le tabac. Fiôkla, à qui on demandait si elle ne s'ennuyait pas sans son mari, répondit, importunée :

– Eh ! je me moque pas mal de lui !

Elles causèrent encore un peu, puis se turent. Il faisait frais, et auprès de la grange un coq chantait à plein gosier, empêchant de dormir. Quand la lumière bleuâtre du matin entrait déjà par toutes les fentes, Fiôkla se leva doucement et sortit. On entendit bientôt comme elle courait, battant le sol de ses pieds nus.

II

Olga, allant à l'église, emmena avec elle Mâria. En descendant vers la prairie toutes deux étaient joyeuses : le libre espace plaisait à Olga, et Mâria sentait en sa belle-sœur une amie. Le soleil se levait. Bas, sur la prairie, un épervier, comme endormi, volait ; la rivière était encore voilée ; il traînait des vapeurs çà et là ; mais déjà sur la colline, de l'autre côté de la rivière, s'étendait une bande de lumière : l'église brillait, et, dans le jardin du pomechtchik, des freux criaient à tue-tête.

– Le vieux passe encore, racontait Mâria, mais la vieille est méchante ; elle ne fait que chamailler. Notre blé n'a duré que jusqu'au carnaval ; nous achetons maintenant la farine au traktir. Elle se fâche : Vous mangez beaucoup, dit-elle.

– Bah ! bah ! mon hirondelle ! dit Olga. Prends patience ; tout est là. Il est dit : Venez à moi vous qui peinez et qui êtes accablés.

Olga parlait par sentences, d'une voix traînante, et sa démarche était celle des femmes qui font des pèlerinages, rapide et affairée. Elle lisait chaque jour l'Évangile à haute voix, à la façon d'un sacristain et sans comprendre grand'chose. Mais les paroles saintes la touchaient aux larmes, et elle ne pouvait pas prononcer sans une douce défaillance de cœur certains vieux mots slaves comme *achtché* et *dondéjé*. Elle croyait en Dieu, à la Vierge et aux saints ; elle croyait qu'il ne faut offenser personne au monde, ni les faibles, ni les Allemands(3), ni les juifs ; et que même il arriverait malheur à ceux qui n'aiment pas les animaux. Elle croyait que cela est écrit dans les livres saints. Enfin, même quand elle prononçait des mots de l'Écriture qu'elle ne comprenait pas, son visage prenait une expression compatissante, attendrie et radieuse.

– D'où es-tu ? lui demanda Mâria.

– Je suis du gouvernement de Vladimir. Mais il y a déjà longtemps que je suis à Moscou ; j'y suis depuis l'âge de huit ans.

Elles arrivèrent au bord de la rivière. Une femme sur l'autre rive se déshabillait.

– C'est notre Fiôkla, dit Maria, la reconnaissant. Elle va

travailler dans la maison du bârine(4), chez les régisseurs… Elle est dévergondée et insolente en diable !

Fiôkla, brune, les cheveux épars, jeune encore, et ferme comme une jeune fille, se jeta dans l'eau et se mit à gambader ; il se fit autour d'elle des ondes de tous côtés.

– Dévergondée en diable ! répéta Mâria.

On passait la rivière sur des poutres branlantes sous lesquelles nageaient, dans l'eau pure et transparente, des bandes de barbeaux à large front. De la rosée brillait sur les arbustes verts qui se réfléchissaient dans l'eau. Il montait des souffles chauds, délicieux. Quelle belle matinée !… Et comme la vie aurait été agréable dans ce monde, s'il n'y avait pas eu le besoin, le besoin effroyable et sans issue que personne ne peut éviter !… Mais il suffisait de se retourner vers Joûkovo pour se ressouvenir au vif de toutes les scènes de la veille ; et le charme qui semblait vous entourer s'évanouissait en un clin d'œil.

Les deux femmes arrivèrent à l'église. Mâria s'arrêta à l'entrée, n'osant pas aller plus loin. Elle n'osa pas non plus s'asseoir, bien qu'on ne commençât à sonner la messe qu'à neuf heures ; elle se tint debout tout le temps.

Quand on lut l'évangile, le peuple se rangea tout à coup, faisant place à la famille du pomechtchik, composée de deux jeunes filles en robes blanches, à chapeaux à larges bords, et d'un petit garçon rebondi et rose en costume marin. Leur apparition attendrit Olga. Du premier regard, elle décida que c'étaient là des gens comme il faut, instruits et distingués. Mâria les regardait en dessous, d'un air revêche et triste comme s'ils n'eussent pas été des êtres humains, mais des monstres capables de l'écraser si elle ne se rangeait pas.

Quand le diacre psalmodiait quelque chose d'une voix grave, il lui semblait tout à coup entendre : « Mâ… aria ! » et elle frissonnait.

III

La nouvelle de l'arrivée des Tchikildiéev s'était répandue à Joûkovo et après la messe une foule de gens s'était rassemblée dans l'isba. C'étaient les Léônytchev, les Matviéitchev et les Ilytchov venant prendre des nouvelles de leurs parents, qui étaient en service à Moscou. On emmenait, en effet, à Moscou tous les enfants de Joûkovo qui savaient lire, et on les y plaçait uniquement comme garçons de restaurant ou comme garçons d'hôtel, de même que le village de l'autre côté de la rivière ne fournissait que des boulangers. Cela se passait ainsi de longue date, depuis le temps même du servage, où un certain Louka Ivânytch, de Joûkovo, – dont on parle encore maintenant – maître d'hôtel d'un des clubs de Moscou, ne prenait à son service que des gens de son pays. Eux, à leur tour, bien en place, écrivaient à leurs parents de venir, et les distribuaient dans les différents traktirs et restaurants. Depuis ce temps-là, on ne nommait plus Joûkovo, aux environs, que terre de Cham et petite Kholoûéva(5). Nicolas avait été amené à Moscou à l'âge de onze ans. C'était Ivan Makârytch, – de la famille des Matviéitchev, – alors garçon au jardin de l'Ermitage(6), qui lui avait procuré sa place. Aussi maintenant parlant aux Matviéitchev, Nicolas disait, d'un ton pénétré :

– Ivan Makârytch fut mon bienfaiteur, et je dois prier Dieu pour lui nuit et jour ; c'est à lui que je dois d'être devenu quelque chose.

– Ah ! mon petit père, balbutia, les larmes aux yeux, une grande vieille, sœur d'Ivan Makârytch, on n'entend pas parler de lui, le pauvre petit pigeon !

– Cet hiver il servait chez Omon, dit Nicolas, mais pour la saison présente j'ai entendu dire qu'il est quelque part aux environs de Moscou dans un jardin… Il a vieilli ! Autrefois il lui arrivait de rapporter à la maison, dans la saison d'été, jusqu'à dix roubles par jour ; mais, maintenant, partout les affaires ont baissé ; le petit vieux se fatigue pour rien.

Les femmes jeunes et vieilles regardèrent les jambes de Nicolas, chaussées de bottes de feutre, regardèrent son visage pâle, et dirent tristement :

– Ah ! tu ne peux plus gagner, Nicolas Ôssipytch ; tu ne peux plus ! Le temps est passé.

Tout le monde caressait Sâcha. Elle avait dix ans faits, mais elle était petite, très maigre, et, à la voir, on lui aurait donné sept ans au plus. Auprès des autres petites filles, brunies par le soleil, aux cheveux mal coupés, vêtues de longues chemises déteintes, elle, pâlotte, avec de grands yeux noirs, et un petit ruban rouge dans les cheveux, paraissait toute drôle. Elle semblait un petit animal pris aux champs et amené dans une isba.

– Elle sait lire, dit Olga avec orgueil, la regardant tendrement. Lis, ma petite ! lui demanda-t-elle, tirant l'Évangile de son paquet. Lis, les chrétiens t'entendront.

L'Évangile était un vieux livre lourd, relié en peau, aux coins fatigués et salis. À son odeur on eût cru que des moines entraient dans l'isba. Sâcha leva les sourcils et commença à lire en chantant :

– « Comme ils se retiraient, voici que l'Ange du Seigneur… apparut en songe à Joseph… lui disant : Lève-toi ; prends l'Enfant et Sa Mère… »

– L'Enfant et Sa Mère, répéta Olga en extase, devenant rouge d'émotion.

– « Et fuis en Égypte… et restes-y jusques à quand que je te le dise… »

Aux mots « jusques à quand que » Olga ne put plus se contenir et se mit à pleurer. De la voir faire Mâria sanglota ; puis la sœur d'Ivan Makârytch. Le grand-père toussa et chercha quelque chose à donner à sa petite-fille ; mais il ne trouva rien et remua seulement les doigts. Quand la lecture fut finie, les voisins rentrèrent chez eux, attendris, et enchantés d'Olga et de Sâcha.

À l'occasion de la fête, la famille resta toute la journée à la maison. La vieille, que son mari, que les brus, que les petits enfants, que tous appelaient indistinctement bâbka (grand'mère), s'efforçait de tout faire elle-même. Elle chauffait elle-même le four, et préparait le samovar, elle travaillait aux champs jusqu'à midi, et elle marmonnait ensuite qu'on la tuait de travail. Elle se mettait en quatre pour qu'on ne mangeât pas un morceau de trop, pour que les vieux et ses brus ne restassent pas à ne rien faire. Tantôt il lui semblait que les oies du traktirchtchik(7) étaient entrées par les champs dans son jardin potager, et elle se précipitait hors de l'isba avec un long bâton. Elle demeurait une

demi-heure à faire les hauts cris autour de ses choux aussi flasques et flétris qu'elle. Tantôt il lui semblait qu'une corneille voulait se jeter sur ses petits poulets et elle se précipitait, hurlante, sur la corneille. Elle se fâchait et grognait du matin au soir, criant parfois si fort que, dans la rue, les passants s'arrêtaient.

Envers son mari elle ne se comportait pas avec plus de douceur. Elle l'appelait tantôt fainéant, tantôt choléra. C'était, de vrai, un moujik sur lequel il n'y avait pas à faire le moindre fond, et il est possible que, si sa femme ne l'eût pas houspillé sans cesse, il n'eût rien fait du tout, demeurant sur le four à discourir. Il raconta à son fils de longues histoires sur on ne sait quels ennemis ; il se plaignait des offenses qu'il croyait endurer chaque jour de ses voisins ; il était assommant à entendre.

– Oui, racontait-il, se tenant les reins, oui, une semaine après l'Exaltation de la croix, je vendis du foin, trente kopeks le poud(8) ; c'était de bon gré… Bon… ça va bien… Je pars donc conduire ce foin un matin ; c'était de bon gré. Je ne fais rien à personne. Mais voilà-t-il pas, par malheur, que je vois sortir du traktir le stâroste(9) Antipe Siédelnikov ! « Où amènes-tu ce foin, espèce de je ne sais quoi ! » se met-il à crier, et il me frappe sur l'oreille…

Cyriaque, cuvant son ivresse, avait un mal de tête horrible, et il avait honte devant son frère.

– Voilà ce que fait l'eau-de-vie ! gémissait-il, secouant sa tête malade. Ah ! mon Dieu ! Mon frère et ma belle-sœur, je vous en prie, excusez-moi pour l'amour du Christ ! Je suis, moi aussi, mécontent de moi-même.

À l'occasion de la fête, on avait acheté au traktir un hareng, et fait une soupe avec la tête. Dès midi, tout le monde s'attabla pour boire du thé. Les moujiks en burent à n'en plus finir, jusqu'à suer, et ils semblaient gonflés de thé. Pourtant après cela, ils se mirent encore à manger leur soupe, – tous au même pot. Pour le corps du hareng, la vieille l'avait serré.

Le soir venu, au haut de l'escarpement, le potier alluma son four. Les jeunes filles sur la prairie menèrent des danses et chantèrent. Les jeunes gens jouèrent de l'accordéon. Et par delà la rivière, un autre four chauffait, et des jeunes filles chantaient ; et leurs chants, de loin, paraissaient doux et harmonieux. Au traktir, et autour du traktir, les hommes faisaient tapage. Ils chantaient, ivres, chacun pour soi, et se disputaient si fort qu'Olga ne faisait

que trembler et dire :

– Ah ! tous les saints !…

Elle s'étonnait de les entendre se disputer sans trêve et que les vieux qui étaient déjà près de la mort criassent le plus longtemps et le plus fort de tous. Les enfants et les petites filles entendaient les invectives sans sourciller ; il était clair qu'ils étaient habitués à tout cela dès le berceau.

Minuit passa ; les fours étaient éteints déjà sur les deux rives, mais sur la prairie et au traktir, tout le monde encore se divertissait. Le vieux et Cyriaque, ivres tous les deux, se tenant par la main, se heurtant des épaules l'un l'autre, arrivèrent à la grange où étaient couchées Olga et Mâria.

– Laisse-la, conseilla le vieux, laisse-la !… C'est une femme tranquille… Ce serait un péché…

– Mâ… aria, hurla Cyriaque.

– Laisse-la… ce serait un péché !… C'est une bonne bâba… (femme).

Tous deux tournèrent une minute autour de la grange et s'éloignèrent.

– J'ai… aime les fleurs des champs ! se mit tout à coup à chanter le vieux, d'une voix aiguë. J'ai… aime à les cueillir dans les prés !…

Ensuite il cracha, jura vilainement, et entra dans l'isba.

IV

La grand'mère avait mis Sâcha en faction près du potager pour empêcher les oies d'y entrer. C'était une chaude journée d'août. Les oies du traktirchtchik pouvaient arriver dans le potager par les champs, mais elles étaient, pour l'heure, occupées à gruger de l'avoine du côté du traktir, babillant doucement ; seul le jars dressait la tête, comme pour voir s'il ne venait pas quelque vieille avec un bâton. D'autres oies pouvaient venir d'en bas, mais elles paissaient maintenant de l'autre côté de la rivière, déployant sur la prairie une longue guirlande blanche. Sâcha ne tarda pas à s'ennuyer, et, ne voyant pas venir d'oies, se dirigea vers la crête.

Elle y aperçut la fille aînée de Mâria, Môtka, qui, debout sur une énorme pierre, regardait du côté de l'église. Sa mère avait eu treize enfants, mais il ne lui en restait que six, rien que des filles, pas un garçon ; et l'aînée avait huit ans. Môtka, pieds nus, en longue chemise, se tenait immobile en plein soleil, sans y faire aucune attention, littéralement pétrifiée. Sâcha se glissa auprès d'elle et lui dit, regardant l'église :

– Dieu vit dans l'église. Les gens s'éclairent avec des lampes et des chandelles, mais Dieu a de jolies petites lampes rouges, bleues et vertes, comme des petits yeux. La nuit, Dieu se promène dans l'église, accompagné de la Très Sainte Vierge et de saint Nicolas, toup, toup, toup… Et le gardien a peur, a peur ! Voilà, mon hirondelle ! – ajouta-t-elle, imitant sa mère inconsciemment. – Et quand viendra la fin du monde toutes les églises monteront dans le ciel…

– A-vec les clo-ches ? demanda Môtka d'une voix grave, séparant chaque syllabe.

– Avec les cloches ! Et à la fin du monde les bons iront dans le paradis ; quant aux méchants, ils iront brûler dans le feu éternel, mon hirondelle. Dieu dira à maman et à ta mère Mâria : « Vous n'avez offensé personne, aussi allez à droite dans le paradis » ; mais à Cyriaque et à la grand'mère, il dira : « Et vous, allez à gauche, dans le feu. » Et aussi ceux qui auront fait gras iront dans le feu.

Elle regarda en l'air, au ciel, ouvrant largement les yeux et dit :

– Regarde le ciel sans ciller, tu verras les anges.

Môtka leva les yeux, et une minute passa dans le silence.

– Vois-tu ? demanda Sâcha.

– Je ne vois rien, dit Môtka, de sa grosse voix.

– Et moi je vois ! De petits anges volent dans le ciel, et leurs ailes battent, battent ; on dirait des *camards*(10).

Môtka réfléchit un peu, regardant par terre, et demanda :

– La grand'mère brûlera ?

– Elle brûlera, mon hirondelle.

De la pierre sur laquelle se trouvaient les enfants jusqu'en bas, il y avait une pente douce, unie, couverte d'une herbe si fine, si verte, que l'on se prenait d'envie de la toucher ou de s'étendre dessus. Sâcha s'étendit et se laissa rouler. Môtka, le visage sérieux et rude, gonflant les joues, se coucha elle aussi et se laissa rouler ; dans ce mouvement sa chemise se releva jusqu'aux épaules.

– Comme ça fait drôle ! s'écria Sâcha avec transport.

Elles remontèrent toutes les deux pour se laisser rouler une seconde fois. Mais à ce moment-là retentit une voix stridente, trop connue. Comme elles eurent peur ! La grand'mère édentée, osseuse, voûtée, ses courts cheveux gris épars dans le vent, chassait, armée d'une longue gaule, les oies de son potager, et criait :

– Elles ont écrasé tous mes choux ; maudites, puissiez-vous crever ! Trois fois anathèmes ! Pestes, il n'y aura donc pas de mort pour vous !

Elle aperçut les fillettes, jeta sa gaule, ramassa une longue verge, et, saisissant Sâcha derrière le cou, de ses doigts secs et raides comme des branches de fourche, elle se mit à la fustiger. Sâcha pleura de douleur et de peur ; et à ce moment-là le jars, se dandinant d'une patte sur l'autre, se jeta sur la vieille, le cou tendu, lui sifflant on ne sait quoi, qui fit que toutes les oies, quand il retourna vers elles, l'accueillirent d'un air approbatif : go-go-go ! La vieille ensuite se mit en devoir de fustiger Môtka, dont la chemise se retroussa encore. Sâcha, désespérée, pleurant très fort, se dirigea vers l'isba pour se plaindre ; Môtka la suivit, pleurant aussi, mais sur un ton plus bas. Elle n'essuyait pas ses larmes, et son visage était aussi mouillé que si elle l'eût trempé dans l'eau.

– Ah ! tous les saints, s'écria Olga, saisie, quand les deux

enfants arrivèrent dans l'isba ; Reine des Cieux !

Sâcha commença à raconter ce qui s'était passé, mais tout aussitôt la grand'mère arriva, pleine d'injures et de cris aigus. Fiôkla se mit de la partie, et dans l'isba il y eut du bruit.

– Allons, ce n'est rien, ce n'est rien, fit Olga, pâle et défaite, consolant Sâcha doucement et lui caressant la tête : c'est ta grand'mère ; ce serait un péché d'être en colère après elle ; ce n'est rien, ma petite.

Nicolas, excédé de ces cris continuels, énervé par la faim, par la touffeur et les puanteurs de l'isba, et qui déjà détestait et méprisait la pauvreté qui l'entourait, qui enfin avait honte de ses père et mère devant sa femme et devant sa fille, se redressa, assis les jambes pendantes sur le four, et dit, irrité, d'une voix dolente, s'adressant à sa mère :

– Vous ne pouvez pas la battre ! Vous n'avez aucun droit de la battre !

– Hou ! tu mourras là sur le four, chétif ! lui cria Fiôkla avec haine. C'est le diable qui vous a amenés ici, pique-assiettes !

Sâcha, et Môtka, et toutes les petites filles, autant qu'il y en avait, se glissèrent sur le four, dans le coin, derrière le dos de Nicolas, et se mirent à écouter tout, sans faire de bruit, avec un tel effroi qu'on entendait battre leurs petits cœurs. Quand il y a dans une famille un malade, malade depuis longtemps déjà et condamné, il est des minutes analogues, où tous ses proches, timidement et en secret, dans la profondeur de leur âme, désirent sa mort ; seuls les enfants redoutent la mort d'un homme de leur famille et tremblent en y pensant. Ainsi, dans l'isba, les petites filles, retenant leur souffle et regardant Nicolas d'un air affligé, pensaient qu'il mourrait bientôt. Et elles avaient envie de pleurer, et de lui dire quelque chose de doux et de compatissant. Nicolas se pressa contre Olga, cherchant véritablement protection auprès d'elle, et lui dit à voix basse, toujours tremblant :

– Olga, ma chérie, je ne puis plus rester ici. Je n'en ai plus la force. Pour l'amour de Dieu, pour l'amour du Christ qui est au ciel, écris à ta bonne sœur Clâvdia Abrâmovna, qu'elle vende ou qu'elle engage tout ce qu'elle a ; qu'elle nous envoie de l'argent, nous partirons d'ici. Ah ! Seigneur, ajouta-t-il avec angoisse, si je pouvais encore une fois voir Moscou ne fût-ce que d'un œil. Si je pouvais seulement la voir en songe, la bonne petite mère !

Quand le soir arriva et qu'il fit sombre dans l'isba, il pesa sur

tous une telle anxiété qu'il fut difficile de dire un mot. La grand'mère, furieuse, trempait des croûtes de pain de seigle dans son écuelle, et elle en suça longtemps, une heure entière. Mâria alla traire la vache, rapporta un seau plein de lait et le posa sur le banc. La bâbka se mit à transvaser le lait dans des cruches, sans hâte, visiblement heureuse que ce fût maintenant le carême de l'Assomption, en sorte que personne ne mangerait de lait, et qu'il resterait tout. Elle en versa seulement quelques gouttes dans une soucoupe pour l'enfant de Fiôkla, et elle porta avec l'aide de Mâria les cruches dans la cave ; Môtka alors sortit soudain de sa torpeur, se glissa à bas du four, et, s'approchant du banc sur lequel était restée, avec des croûtes, l'écuelle de sa grand'mère, elle fit sauter dedans du lait de la soucoupe.

La grand'mère, rentrant, se mit à manger ses croûtes. Sâcha et Môtka, assises sur le four, la regardèrent faire avec bonheur, songeant que maintenant elle avait rompu le jeûne et qu'il était sûr qu'elle irait en enfer. Cela les consola, et elles furent se coucher. Sâcha s'endormit en se représentant le jugement dernier. Un grand four brûlait, semblable à celui du potier, et le mauvais esprit, avec des cornes de vache, tout noir, poussait dans le feu sa grand'mère avec un grand bâton, pareil à celui dont elle avait tantôt chassé les oies.

V

Le soir de l'Assomption, vers onze heures, les filles et les garçons qui se promenaient sur la prairie poussèrent tout à coup des cris et des glapissements, et se précipitèrent dans la direction de Joûkovo. Ceux qui étaient assis en haut de l'escarpement ne purent comprendre d'abord quelle en était la cause.

– Au feu ! au feu ! criaient en bas des voix désespérées. Nous brûlons !

Ceux qui se trouvaient en haut se retournèrent et virent un tableau effrayant, insolite. Une colonne de feu, haute d'une toise, qui se tordait et projetait de tous côtés des étincelles, sortait en gerbe du toit de paille d'une des dernières isbas du village. En un instant une flamme vive embrasa tout le toit, et l'on entendit le feu crépiter.

La lune avait disparu, et une lueur rouge et tremblante enveloppait le hameau ; des ombres noires couraient çà et là, et l'on sentait une odeur de brûlé. Tous ceux qui remontaient en courant haletaient, et, de saisissement, ne pouvaient dire un mot ; ils se heurtaient, tombaient, et, offusqués par la lumière vive, voyant mal, ils ne se reconnaissaient pas les uns les autres. C'était effrayant. Il était surtout effrayant de voir au-dessus des flammes, dans la fumée, des pigeons voler, et d'entendre au traktir, où l'on ne savait pas encore qu'il y eût le feu, les chants se prolonger et les accordéons aller, comme si rien ne fût survenu.

– L'oncle Sémione brûle ! cria quelqu'un d'une voix forte et rude.

Mâria courait de côtés et d'autres, autour de l'isba, pleurant, se tordant les mains, claquant des dents, bien que l'incendie fût loin de chez elle, à l'autre extrémité du hameau. Nicolas sortit sur la porte en bottes de feutre. Des enfants coururent au feu en chemise. À la porte du dizenier, on se mit à frapper sur une plaque de fonte : bem, bem bem… Ce bruit répété, continu, serrait le cœur et donnait froid. Les vieilles femmes avaient sorti les images. On poussait dans la rue des brebis, des veaux et des vaches. On sortait des coffres, des toisons, des cuveaux. Un étalon noir, qu'on mettait à part, parce qu'il ruait et blessait les autres

chevaux, en liberté maintenant, piaffait, hennissait, galopait d'un bout à l'autre du village. Il s'arrêta soudain auprès d'un chariot et se mit de toutes ses forces à battre dedans des pieds de derrière.

On commença à sonner à l'église, de l'autre côté de la rivière.

Auprès de la maison en feu, il faisait extrêmement chaud, et si clair que, par terre, on pouvait distinguer chaque herbe. Sur un des coffres que l'on était arrivé à tirer de chez lui, Sémione était assis. C'était un moujik roux, avec un grand nez, une casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, et une veste courte. Sa femme gisait la face contre terre, égarée, et gémissait. Un petit vieux d'au moins quatre-vingts ans, à grande barbe, semblable à un gnome, que l'on ne connaissait pas, et qui, manifestement néanmoins, avait eu part à l'incendie, rôdait autour d'eux tenant un paquet blanc à la main ; le feu se réfléchissait sur son crâne chauve. Le stâroste Anntipe Siédêlnikov, noir et hâlé comme un Tzigane, arriva avec une hache, et enfonça les fenêtres l'une après l'autre ; ensuite, on ne sait pourquoi, il se mit à couper l'avancis de la porte.

– Femmes, de l'eau ! cria-t-il. Amenez la pompe ! Remuez-vous !

Les moujiks, qui l'instant auparavant godaillaient au traktir, amenèrent la pompe. Tous étaient ivres, trébuchaient et tombaient. Tous avaient un sentiment d'impuissance et des larmes aux yeux.

– Les filles, de l'eau, cria le stâroste, ivre lui aussi. Dépêchez-vous, jeunes filles !

Les femmes et les filles couraient en bas à la fontaine, et remontaient à grand'peine des seaux et des baquets pleins d'eau qu'elles versaient dans la machine ; et elles repartaient en courant. Olga, Mâria, Sâcha et Môtka portèrent ainsi de l'eau. Les garçons et des femmes pompaient. Le tuyau sifflait, et le stâroste, dirigeant le jet tantôt sur la porte, tantôt sur les fenêtres, réglait le débit avec son doigt ; ce qui rendait le sifflement encore plus aigu.

– Bravo, Anntipe ! Continue ! crièrent des voix approbatives.

Anntipe s'enfonça dans le vestibule, dans le feu, et cria :

– Pompez ! Travaillez, voyons, braves gens, dans une circonstance si malheureuse !

Les moujiks étaient rassemblés en tas autour de l'isba et ne faisaient que regarder le feu. Personne ne savait à quoi se mettre, personne n'était capable de rien. Pourtant il y avait là tout auprès des meules de blé, un hangar, du foin, et des tas de fagots.

Cyriaque et son père Ossip regardaient, tous les deux un peu ivres. Le vieux, comme pour excuser son inaction, dit à une femme, étendue par terre :

– À quoi bon se donner du mal, la vieille ! L'isba est assurée ; que t'importe ?

Sémione s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, racontait comment le feu avait pris :

– C'est ce petit vieux au paquet, ancien serf du général Joûkov… Il a été cuisinier chez notre général (dont Dieu ait l'âme !…) Hier soir il arrive : « Laisse-moi, dit-il, passer la nuit. » Bon. Nous buvons un petit verre, naturellement. La bâbka s'occupe à préparer le samovar pour que le petit vieux boive du thé. Mais, par malheur, elle posa le samovar(11) dans le couloir, et une étincelle, sortie du tuyau du samovar, vola dans la paille du toit : tout est venu de là. Pour un peu nous brûlions aussi. La casquette du petit vieux a brûlé, quel malheur !

On frappait sur la plaque de fonte infatigablement, et par delà la rivière, à l'église, on sonnait souvent. Olga, toute éclairée, essoufflée, regardait avec épouvante les moutons rouges, les pigeons roses volant dans la fumée, et elle ne faisait que courir en bas et remonter. Il lui semblait que le tocsin lui perçait l'âme, que l'incendie durerait toujours, que Sâcha était perdue… Quand le plafond de l'isba s'écroula avec bruit, Olga, prise de l'idée que maintenant tout le hameau brûlerait inévitablement, eut une faiblesse telle qu'elle ne put plus avancer. Elle posa à côté d'elle les seaux qu'elle portait, et s'assit sur la crête. Des femmes s'assirent à côté d'elle, et au-dessous. Elles gémissaient et se lamentaient comme à un enterrement.

À ce moment-là des régisseurs et des ouvriers de la maison du pomechtchik arrivèrent de l'autre rive sur deux chariots, amenant une seconde pompe. Un étudiant très jeune arriva à cheval, en veste blanche déboutonnée. On prit les haches. On dressa une échelle contre l'isba, et cinq hommes montèrent sur la charpente brûlante. L'étudiant y monta le premier ; il était rouge et criait d'une voix brève, enrouée et d'un ton si net, qu'il semblait que l'extinction des incendies fût depuis longtemps son affaire. On désassembla les poutres de l'isba ; on démonta l'étable, la barrière de claies ; on défit la meule de foin la plus voisine.

– Ne démolissez pas, crièrent dans la foule des voies sévères. Ne laissez pas démolir !

Cyrique se dirigea vers l'isba d'un air décidé, comme pour empêcher les arrivants de tout briser ; mais un des ouvriers le retourna sens devant derrière, et le frappa sur le cou. Un rire s'éleva ; l'ouvrier le frappa à nouveau ; Cyriaque tomba, et se sauva à quatre pattes dans la foule.

Deux belles jeunes filles en chapeau, et qui étaient sans doute les sœurs de l'étudiant, arrivèrent aussi de l'autre rive. Elles se tinrent à quelque distance pour regarder l'incendie. Les poutres arrachées ne brûlaient déjà plus, mais fumaient violemment. L'étudiant, manœuvrant le jet de la pompe, le dirigeait tantôt sur ces poutres, tantôt sur les moujiks, et tantôt sur les femmes qui portaient de l'eau.

– *Georges,* criaient les jeunes filles d'un ton de reproche et d'inquiétude, *Georges !*(12).

L'incendie finit, et alors qu'on commençait à se séparer, on s'aperçut qu'il était déjà jour. Tous semblaient pâles et un peu livides, comme on le paraît toujours à l'aurore quand les dernières étoiles s'éteignent dans le ciel. Les moujiks, en se dispersant, riaient et se moquaient du cuisinier du général Joûkov et de sa casquette brûlée. Ils éprouvaient le besoin de tourner l'incendie en plaisanterie et semblaient regretter qu'il se fût terminé si vite.

– Vous savez éteindre un incendie, bârine ! dit Olga à l'étudiant. Vous devriez venir chez nous à Moscou : là, si l'on comptait, il y a un incendie par jour.

– Vous êtes de Moscou ? demanda une des demoiselles.

– Mais oui. Mon mari sert au Bazar Slave !… Et c'est ma fille, ajouta-t-elle, montrant Sâcha qui avait froid et qui se cachait dans ses jupes. Elle aussi est de Moscou.

Les jeunes filles dirent quelque chose en français à l'étudiant et il donna à Sâcha une pièce de deux grievnniks(13). Le vieil Ossip vit cela et un espoir aussitôt illumina son visage.

– Grâce à Dieu, dit-il à l'étudiant, il n'y avait pas de vent, Votre Noblesse ! Autrement tout aurait flambé en une heure. Vous êtes de bons seigneurs, Votre Noblesse, ajouta-t-il, d'un air embarrassé et d'une voix plus basse ; le matin est froid, il faudrait se réchauffer… S'il était de votre bonté de me donner de quoi acheter une petite demi-bouteille…

On ne lui donna rien et il se traîna chez lui en maugréant. Olga alla se mettre au haut de l'escarpement de Joûkovo et regarda les

deux chariots passer la rivière à gué et les messieurs s'en aller par les prés. Une voiture les attendait sur l'autre rive.

Revenue à l'isba, elle raconta tout cela à Nicolas avec exaltation :

– De si braves gens, si gentils !… et les demoiselles, deux chérubins.

– Qu'ils crèvent ! dit avec colère Fiôkla, à moitié endormie.

VI

Mâria se tenait pour malheureuse et disait qu'elle voudrait bien mourir ; au contraire, Fiôkla goûtait la vie qu'elle menait : la misère, la saleté et les querelles continuelles. Elle mangeait ce qu'on lui donnait, sans choix : elle dormait là où elle se trouvait ; elle versait les rinçures dans le couloir de l'isba, les lançait à travers le seuil, et elle marchait pieds nus dans leurs flaques. Elle avait dès le premier jour détesté Nicolas et Olga pour cela principalement que la vie de l'isba ne leur plaisait pas.

– Je veux voir ce que vous pourrez manger ici, nobles de Moscou, leur disait-elle avec une joie mauvaise ; je le verrai !

Un matin – c'était déjà le commencement de septembre – Fiôkla avait remonté de la fontaine deux seaux d'eau. Elle était rose de froid, mais belle et pleine de santé ; Mâria et Olga étaient assises à boire du thé.

– Du thé avec du sucre(14) ! dit Fiôkla ironiquement en posant les seaux. Ces dames se sont donné la mode de boire du thé chaque jour. Voyez un peu !… Ne finiront-elles pas par gonfler avec tout ce thé-là ? Et celle-ci, continua-t-elle en regardant Olga avec haine, n'a-t-elle pas pris à Moscou à ne rien faire un beau museau soufflé, grosse dondon !

Elle brandit sa palanche et en frappa Olga sur l'épaule, si fort que les deux brus en ouvrirent les bras et s'écrièrent :

– Ah ! tous les Saints.

Après cela, Fiôkla s'en alla à la rivière laver du linge, et en chemin elle criait si fort qu'on l'entendait de l'isba.

Le jour passa. Il vint un long soir d'automne que l'on occupa, dans l'isba, à dévider de la soie. Tous en dévidaient, excepté Fiôkla qui était chez les régisseurs. On prenait de la soie à une fabrique voisine et toute la famille n'y gagnait guère : vingt kopeks par semaine.

– Du temps des maîtres(15), c'était mieux, disait Ossip, réfléchissant, en dévidant de la soie. Tu travaillais, tu mangeais, tu buvais, chaque chose à son temps. Au dîner, tu avais des chtchi et de la kâcha(16) ; au souper aussi des chtchi et de la kâcha. Des

concombres et des choux, tu en avais à volonté. Tu mangeais tant que tu pouvais, autant que le cœur te disait. Il y avait plus de sévérité, mais chacun savait ce qu'il y avait à faire.

Dans l'isba ne brûlait qu'une petite lampe terne et fumeuse, et quand quelqu'un se mettait devant la lampe, détachant sa grande ombre sur la fenêtre, on percevait la lumière vive de la lune. Le vieillard Ossip racontait sans se presser comment on vivait avant l'émancipation, comment, dans ces mêmes endroits si ennuyeux et si pauvres, on chassait aux chiens courants, aux lévriers, avec des rabatteurs de Pskov, et combien de vodka les moujiks buvaient au moment des battues. De vrais trains de chariots partaient pour Moscou, chargés de gibier pour les jeunes maîtres. Puis il racontait comment on punissait de verges les mauvais sujets, comme on les envoyait dans le bien patrimonial du seigneur, au gouvernement de Tver, et comme on récompensait les bons. La bâbka aussi raconta quelque chose. Elle se souvenait de tout, pertinemment de tout. Elle conta des histoires de sa maîtresse, bonne et pieuse femme qui avait un mari prodigue et débauché, et dont toutes les filles s'étaient mariées en fin de compte, Dieu sait comment ! L'une avait épousé un ivrogne, l'autre un artisan, et la troisième avait été enlevée (la bâbka, qui alors était fille, avait précisément aidé à l'enlèvement) ; enfin elles étaient toutes trois mortes de chagrin, prématurément, comme leur mère. En se souvenant de tout cela, la vieille se mit à pleurer.

Soudain quelqu'un frappa à la porte et tous tressaillirent.

– Oncle Ossip, permets que je passe la nuit ! dit une voix.

C'était un petit vieux entièrement chauve, le cuisinier du général Joûkov, celui-là même dont la casquette avait été brûlée. Il s'assit, écouta, et à son tour se mit à se souvenir et à raconter diverses histoires. Nicolas, assis sur le four, les jambes pendantes, l'écoutait et lui demandait sans cesse quels mets on préparait du temps des maîtres. Ils parlèrent de beefsteaks hachés, de côtelettes, et de différentes soupes et sauces. Le cuisinier, qui avait lui aussi une mémoire parfaite, parlait de mets que maintenant on ne prépare plus, par exemple, un plat fait avec des yeux de bœuf, et que l'on appelait « réveille-matin ».

– Et des côtelettes à la maréchal, en faisiez-vous aussi ? demanda Nicolas.

– Non.

Nicolas hocha la tête d'un air de reproche, et dit :

– Ah ! cuisiniers de malheur !

Les petites filles, assises et couchées sur le four, regardaient en bas, sans broncher ; elles semblaient très nombreuses, comme des chérubins dans un nuage. Les récits leur plaisaient ; elles soupiraient, frissonnaient et pâlissaient, parfois d'aise, parfois de crainte. Elles trouvaient les histoires de la grand'mère les plus intéressantes de toutes ; elles l'écoutaient sans oser respirer ni faire le moindre mouvement.

On se coucha en silence, et les vieillards, excités par leurs récits, agités, ne pensaient plus qu'à cela : quelle belle chose la jeunesse, qui ne laisse après soi dans le souvenir, telle qu'elle ait été, que vie, que joie et qu'émoi, et quelle froide et horrible chose c'est que la mort prochaine !… Il vaut mieux n'y pas penser. La lampe s'éteignit ; et les ténèbres, et les deux petites fenêtres fortement éclairées par la lune, et le calme, et les balancements des berceaux ne leur rappelaient aussi qu'une chose : que la vie était déjà passée et qu'elle ne reviendrait jamais… On s'assoupit, on s'oublie et voilà que quelque chose vous frappe sur l'épaule, vous souffle sur la joue, – et plus de sommeil ! Votre corps est comme si vous ne le sentiez plus et les pensées de la mort vous trottent dans la tête. Tournez-vous de l'autre côté, vous ne penserez plus à la mort, mais il vous viendra de longues, de fastidieuses, d'obsédantes pensées sur le besoin, les vivres, renchérissement de la farine, et au bout de bien peu de temps, il faudra vous souvenir à nouveau que la vie est déjà passée et qu'elle ne reviendra plus…

– Ah ! Seigneur, soupira le cuisinier.

Quelqu'un doucement, doucement, frappa à la petite fenêtre. Ce devait être Fiôkla qui revenait. Olga se leva, et bâillant, marmottant une prière, ouvrit la porte et tira le verrou du couloir. Mais personne n'entra ; il souffla seulement du froid du dehors, et le couloir fut éclairé par la lune. On vit par la porte ouverte la rue tranquille et vide, et la lune elle-même qui voguait sur le ciel.

– Qui est là ? demanda Olga.

– Moi, souffla une voix. C'est moi.

Auprès de la porte, appuyée à la muraille, était Fiôkla complètement nue. Elle tremblait de froid, claquait des dents et paraissait, au clair de la lune, extrêmement blanche, belle et étrange. Les ombres sur elle et l'éclat de la lune sur sa peau donnaient dans la vue avec une sorte de violence, et ses sourcils

sombres, et sa jeune et forte poitrine s'accusaient avec une précision particulière.

– Les garnements, de l'autre côté de la rive, m'ont déshabillée, balbutia-t-elle, et m'ont chassée comme je suis, je suis revenue à la maison sans habits, nue comme ma mère me fit. Porte-moi des habits.

– Entre ! lui dit Olga doucement, qui commençait elle aussi à trembler.

– Que les vieux ne me voient pas…

La bâbka, en effet, commençait à s'agiter et à grogner. Le vieux demandait : « Qui est là ? » Olga apporta une chemise et sa jupe à Fiôkla, l'habilla, et toutes deux, à pas de loup, s'efforçant de ne pas faire battre les portes, entrèrent dans l'isba.

– C'est toi, la grasse ? cria la bâbka d'un ton de colère, devinant qui c'était ! Hou, la tard-couchée ! que le… Rien ne t'arrêtera donc ?

– Ça ne fait rien, ça ne fait rien, chuchota Olga, enveloppant Fiôkla ; ça ne fait rien, mon hirondelle.

Le calme se rétablit.

Dans l'isba, en tout temps on dormait mal ; chacun avait quelque obsession ou quelque importunité : le vieillard mal aux reins, les soucis et la méchanceté empêchaient la vieille de dormir, Mâria, la peur ; les enfants, la grattelle et la faim. Leur sommeil, comme à l'habitude, était agité ; ils se tournaient d'un côté sur l'autre, parlaient en rêve, se levaient pour boire.

Fiôkla tout à coup éclata en sanglots gros et rudes, mais elle se retint vite, et n'en fit plus que quelques-uns de plus en plus bas et sourds, jusqu'à ce qu'elle fût calmée.

De loin en loin des heures sonnaient au delà de la rivière ; mais l'horloge était dérangée : il avait sonné cinq coups, il en sonna trois.

– Oh ! Seigneur ! soupira le cuisinier.

En regardant par la fenêtre, il était difficile de dire s'il faisait déjà jour ou si la lune brillait encore. Mâria se leva et sortit ; on entendit qu'elle trayait la vache dans la cour et lui disait : « Tiens-toi. » La grand'mère sortit elle aussi. Il faisait encore sombre dans l'isba, mais on commençait à distinguer pourtant tous les objets.

Nicolas, qui n'avait pas encore dormi de la nuit, descendit du

four. Il tira d'un coffre vert son frac, le revêtit, et, s'approchant de la fenêtre, passa les mains sur ses manches et tendit les pans ; – et il sourit. Il quitta ensuite son frac avec précautions, le resserra dans le coffre et alla se recoucher.

Mâria rentra et se mit à chauffer le four. Visiblement elle n'était pas encore tout à fait éveillée et finissait de se réveiller en marchant. Elle rêvait sans doute à quelque chose ou quelque bribe des récits de la soirée lui revint en mémoire, car elle s'étendit doucement devant le four et dit :

– Non. La liberté vaut mieux !

VII

Le « bârine » vint au hameau. C'est ainsi qu'on appelait le commissaire rural(17). On savait depuis une semaine quel jour, comment et pourquoi il venait. Il n'y avait à Joûkovo que quarante feux, et pourtant les arrérages de la province et de la couronne s'y élevaient à plus de deux mille roubles.

Le commissaire s'était arrêté au traktir. Il y daigna boire deux verres de thé, puis se rendit à pied à l'isba du stâroste, auprès de laquelle était assemblée déjà la foule des contribuables en retard. Le stâroste Anntipe Siédêlnikov, malgré sa jeunesse (il avait trente ans au plus)(18), était sévère, et tenait toujours le parti de l'autorité, bien qu'il fût pauvre lui-même et payât ses impôts irrégulièrement. On voyait qu'il se réjouissait d'être stâroste, et le sentiment du pouvoir lui plaisait, mais il ne savait se le démontrer à lui-même que par la rigueur. L'assemblée communale le craignait et lui obéissait. Il lui arrivait de se jeter tout à coup dans la rue auprès du traktir, sur un ivrogne, de lui attacher les bras derrière le dos, et de le mener en prison. Une fois même il y avait conduit la bâbka, parce que, venue à l'assemblée à la place d'Ossip, elle s'y était mise à se disputer ; il l'y avait laissée vingt-quatre heures. Il n'avait pas vécu à la ville et ne lisait jamais de livres, mais il avait ramassé çà et là différents mots savants et aimait à s'en servir en parlant ; pour cela on le considérait, bien qu'on ne le comprît pas toujours.

Quand Ossip arriva à la maison du stâroste avec son carnet de redevances, le commissaire, un homme âgé, maigre, à longs favoris blancs, était assis, en tunique de toile grise, devant la table, sous les images, et il écrivait quelque chose. L'isba était propre, tous les murs recouverts d'illustrations découpées dans les journaux. À l'endroit le plus en vue, près des images, se trouvait un portrait de Battemberg, ex-prince de Bulgarie. Auprès de la table se tenait debout Anntipe Siédêlnikov, les bras croisés sur la poitrine :

– Celui-ci, Votre Noblesse, doit cent dix-neuf roubles, dit-il, quand ce fut le tour d'Ossip. Avant Pâques il a donné un rouble et, depuis ce temps-là, pas un kopek.

Le commissaire leva les yeux sur Ossip et lui demanda :

– Pourquoi cela, mon ami ?

– Faites paraître la bonté de Dieu, Votre Noblesse, commença Ossip, en s'agitant, – permettez que j'explique… L'année dernière le bârine de Lioutoriétsk m'avait dit : « Ossip, vends-moi du foin… Vends-m'en », m'avait-il dit. Pourquoi pas ? J'avais cent pouds de foin à vendre ; les femmes l'avaient fauché sur la prairie… Bon ; nous faisons marché. Tout va bien ; c'était de bon gré…

Il se plaignit du stâroste et sans cesse se tournait vers les moujiks, comme pour invoquer leur témoignage. Son visage était rouge, plein de sueur ; ses yeux aigus et mauvais.

– Je ne comprends pas pourquoi tu me dis tout cela, fit le commissaire. Je te demande pourquoi tu ne paies pas tes arrérages ? Aucun de vous ne paie, et moi, il faut que je réponde pour vous.

– Ce n'est pas en mon pouvoir, dit Ossip.

– Voilà des mots sans conséquence, Votre Noblesse, dit le stâroste. Réellement les Tchikildiéev sont de la classe déshéritée, mais prenez la peine de demander aux autres ; la cause de tout est la vodka ; très mauvais sujets ; pas la moindre compréhension de rien !

Le commissaire écrivit quelque chose, et dit à Ossip d'un ton tranquille et égal comme s'il eut demandé de l'eau :

– Va-t'en.

Lui-même partit vite. Et quand il fut assis dans son tarantass primitif, rien qu'à la silhouette de son dos long, on pouvait se rendre compte qu'il ne songeait plus ni à Ossip, ni au stâroste, ni aux arrérages de Joûkovo, mais à quelque chose qui le concernait en propre.

Cependant, il ne s'était pas encore éloigné d'une verste que déjà Anntipe Siédêlnikov avait emporté de chez les Tchikildiéev leur samovar, et la vieille le suivait, en glapissant à s'en arracher la poitrine :

– Je ne te le laisserai pas, je ne te le laisserai pas, maudit !

Le stâroste s'en allait à grands pas, et la bâbka le poursuivait, essoufflée, prête à tomber, voûtée, féroce. Son mouchoir de tête lui avait glissé sur les épaules et ses cheveux d'un blanc verdâtre flottaient dans le vent. Elle s'arrêta soudain, et, en véritable

révoltée, se mit à se battre la poitrine de ses poings, et à crier encore plus fort, d'une voix sifflante, et comme sanglotante :

– Braves gens orthodoxes, qui croyez en Dieu, ils m'ont offensée, petits pères ! Ils m'ont fait violence, amis ! Holà, holà, holà, mes petits pigeons, prenez mon parti !

– Bâbka, bâbka, dit le stâroste avec sévérité, mets de la raison dans ta tête !

Sans samovar la maison des Tchikildiéev devint tout à fait triste. Il y avait dans cette saisie quelque chose d'humiliant et d'affligeant comme si on eût déshonoré l'isba. Il aurait mieux valu que le stâroste eût emporté la table, tous les bancs et tous les pots ; l'isba n'eût pas paru si vide. La bâbka criait, Mâria pleurait, et les petites pleuraient au son. Le vieux, se sentant fautif, restait assis dans un coin, tête basse, sans rien dire. Nicolas non plus ne disait rien. Sa mère l'aimait et le plaignait, mais ayant subitement oublié sa pitié, elle se jeta à l'injurier, à le couvrir de reproches, lui mettant même les poings sous le nez. Elle criait qu'il était cause de tout. Pourquoi, en effet, envoyait-il si peu d'argent à la maison lorsqu'il se vantait lui-même, dans ses lettres, de gagner, au Bazar Slave, jusqu'à cinquante roubles par mois ? Pourquoi était-il revenu à Joûkovo, avec une famille ? S'il venait à mourir, avec quoi l'enterrerait-on ?… Et Nicolas, Olga et Sâcha faisaient peine à regarder.

Le vieux grommela, prit sa casquette et s'en fut trouver le stâroste. La nuit était déjà venue. Anntipe Siédêlnikov soudait quelque chose près de son four, les joues gonflées, dans une fumée puante. Ses enfants, maigres, mal lavés, aussi sales que ceux de Tchikildiéev, se traînaient par terre dans l'isba. Sa femme, pleine de rousseurs, laide, le ventre gros, dévidait de la soie. C'était une malheureuse et pauvre famille au milieu de laquelle, seul, Anntipe paraissait jeune et fort.

Cinq samovars étaient à la file sur le banc. Ossip se mit à prier Battemberg et dit :

– Anntipe, montre la bonté de Dieu, rends-nous notre samovar ! Pour l'amour du Christ !

– Apporte-moi trois roubles, tu l'auras.

– Ce n'est pas en mon pouvoir.

Anntipe gonfla les joues ; le feu ronfla et siffla, se réfléchissant sur les samovars. Ossip tourna sa casquette, et dit pensivement :

– Rends-le moi !

Le brun stâroste paraissait maintenant tout à fait noir et semblable à un sorcier ; il se retourna vers Ossip et lui dit, rude, d'un ton bref :

– Tout dépend du chef du canton(19). Dans la séance administrative du 26 courant, tu pourras donner cours à ton mécontentement de vive voix ou par écrit.

Ossip ne comprit rien à ce discours, mais s'en tint pour satisfait, et s'en retourna chez lui.

Le commissaire revint dix jours plus tard, resta une heure et s'en alla. Le temps était à ce moment-là froid et venteux ; la rivière était déjà prise depuis longtemps ; mais il n'y avait pas de neige, et les gens se tourmentaient de n'avoir pas de chemins praticables.

Un soir de fête, des voisins vinrent voir Ossip et causer avec lui. Ils parlaient dans l'obscurité parce que, comme c'était péché de travailler, on n'avait pas allumé. Il y avait des nouvelles bien désagréables. On avait dans deux ou trois maisons pris pour les arrérages des poules, et on les avait emmenées à l'administration cantonale ; elles y étaient mortes parce que personne ne leur donnait à manger. On avait saisi des moutons, et, dans le trajet, comme ils étaient attachés, et qu'on les chargeait à chaque village, sur une nouvelle voiture, il en était crevé un. Les moujiks se demandaient qui était coupable de tout cela.

– Le zemstvo(20), dit Ossip ; qui donc le serait, sinon lui !

– Bien sûr, c'est le zemstvo, dit un autre paysan.

Ils rendaient le zemstvo coupable de tout, et des arrérages, et des vexations, et des mauvaises récoltes, bien qu'aucun d'eux ne sût au juste ce que c'est que le zemstvo. Cela datait du temps où de riches moujiks, possesseurs de fabriques, de boutiques et d'auberges, qui avaient été membres du zemstvo, en étaient restés mécontents, et s'étaient mis à déblatérer dans leurs fabriques et dans leurs traktirs contre le zemstvo.

Les moujiks se demandaient pourquoi Dieu ne donnait pas de neige ; ils avaient du bois à conduire, et, à travers les mottes de terre, pas moyen de charroyer ni de marcher. Autrefois, il y avait de cela quinze ou vingt ans et plus, les conversations étaient autrement intéressantes à Joûkovo ! Alors chaque vieillard avait l'air de garder un secret, de savoir et d'attendre quelque chose ; alors chacun parlait d'une lettre close à cachet d'or, de partages,

de nouvelles terres, de trésors ; tous faisaient allusion à quelque chose. Mais maintenant à Joûkovo il n'y avait plus aucun secret. La vie de tous était claire comme sur la main ; tous ne pouvaient plus parler que du besoin, des fourrages et de la neige qui ne venait pas…

Ils se turent un instant, puis recommencèrent à parler des poules et des moutons qu'on leur enlevait, et à trancher la question : qui est coupable ?

– Le zemstvo, répéta Ossip avec accablement. Qui le serait, sinon lui ?

VIII

L'église paroissiale était à six verstes de Joûkovo, à Kossogôrovo. Les moujiks n'y allaient que quand c'était tout à fait indispensable, pour un baptême, un mariage, ou un service funèbre. D'ordinaire ils priaient à l'église qui était au delà de la rivière. Les jours de fête, quand le temps était beau, les jeunes filles s'attifaient et s'en allaient par bandes à la messe. Il faisait beau les voir traverser la prairie avec leurs belles robes, rouges, jaunes et vertes. Mais quand le temps était mauvais, toutes restaient à la maison. On faisait les dévotions à la paroisse et ceux qui pendant le grand carême ne les avaient pas faites, le pope, passant pendant la semaine sainte avec la croix dans chaque isba, leur prenait quinze kopeks.

Ossip ne croyait pas en Dieu parce qu'il n'y songeait presque jamais ; il reconnaissait qu'il y a quelque chose de surnaturel, mais cela, pensait-il, ne pouvait concerner que les femmes. Et quand on parlait devant lui de la religion ou des miracles et qu'on lui faisait quelques questions là-dessus, il disait de mauvais vouloir, en se grattant la tête :

– Eh ! qui en sait quelque chose ?

La grand'mère croyait, mais confusément. Tout était brouillé dans sa mémoire. À peine commençait-elle à penser aux péchés, à la mort, au salut de l'âme, l'âpre nécessité et les soucis envahissaient sa pensée et elle oubliait tout de suite ce à quoi elle songeait. Elle ne savait plus de prières, et, habituellement, le soir en se couchant, arrêtée devant les images, elle marmottait seulement :

– Notre-Dame de Kazan, Notre-Dame de Smolensk, Notre-Dame aux trois mains…

Mâria et Fiôkla faisaient des signes de croix et faisaient leurs dévotions chaque année, mais sans y rien comprendre. On n'apprenait pas aux enfants à prier ; personne ne leur parlait de Dieu, ne leur enseignait aucun principe ; on les empêchait seulement de faire gras pendant les jeûnes. Il en était à peu près de même dans les familles voisines. Peu croyaient, peu comprenaient. Cependant tous aimaient les Saintes Écritures, les

aimaient avec tendresse et respect. Mais ils n'avaient pas de livres, personne qui pût lire et leur donner des explications. Ils considéraient Olga parce qu'elle leur lisait quelquefois l'Évangile, et tous lui disaient « vous », ainsi qu'à Sâcha.

Olga allait souvent aux fêtes patronales des églises, aux prières des villages voisins et du chef-lieu de district, où il y avait deux monastères et vingt-sept églises. Elle était évaguée et quand elle allait en pèlerinage elle oubliait tout à fait sa famille. Ce n'était qu'en rentrant chez elle qu'elle faisait tout à coup la joyeuse découverte qu'elle avait un mari et une fille. Elle leur disait alors, illuminée et souriante :

– Dieu vous envoie sa bénédiction !

Ce qui se passait au village lui paraissait répugnant et l'affligeait. À la Saint-Élie, les moujiks buvaient ; ils buvaient à l'Assomption ; ils buvaient à l'Exaltation de la Croix. À la fête de l'Intercession de la Vierge, il y eut à Joûkovo la fête paroissiale, à l'occasion de laquelle les moujiks burent trois jours de suite. Ils burent cinquante roubles des deniers communs, et ils quêtèrent ensuite à toutes les portes pour continuer à boire. Le premier jour de la fête, les Tchikildiéev avaient tué un mouton ; ils en mangèrent le matin, au dîner et le soir ; ils en mangèrent tant qu'ils purent, et les enfants se levèrent encore la nuit pour se remettre à manger. Cyriaque, les trois jours, fut effroyablement ivre ; il but tout ce qu'il avait, même sa casquette et ses bottes ; et il battit sa femme si fort qu'on dut lui jeter de l'eau sur le visage pour la faire revenir à elle. Ensuite tous avaient honte et étaient malades.

Il y eut pourtant, à Joûkovo, dans cette petite Kholoûiéva, une vraie solennité religieuse. Ce fut au mois d'août quand on porta dans tout le district, de village en village, l'image de la Vierge Vivifiante. Le jour où on l'attendait à Joûkovo était sombre et doux. Les jeunes filles, parties dès le matin à la rencontre de l'image dans leurs robes claires et voyantes, la rapportèrent vers le soir en procession, avec des chants, tandis que de l'autre côté de la rive on sonnait à toute volée. Une foule d'habitants de Joûkovo et d'étrangers obstruait la rue : cris, poussière, bousculade… Le vieux, sa femme, Cyriaque, tous tendaient les mains vers l'image, la regardaient avidement et disaient avec des larmes aux yeux :

– Protège-nous, Notre Mère ! intercède pour nous !

Tous semblaient avoir compris tout d'un coup qu'entre le ciel

et la terre il n'y a pas le vide, que les riches et les forts n'ont pas encore tout accaparé, qu'il y a encore une garde contre les offenses, l'esclavage, la lourde et insupportable nécessité, et l'affreuse eau-de-vie…

– Protège-nous, Notre Mère ! sanglotait Mâria. Petite Mère !

Mais les prières finirent, on emporta l'image, et tout reprit comme à l'accoutumée. On entendit de nouveau dans le traktir des voix enivrées et grossières.

Seuls les moujiks riches craignaient la mort. Plus ils s'enrichissaient, moins ils croyaient en Dieu et au salut de l'âme ; mais, par crainte de leur fin terrestre, à toute occasion ils brûlaient des cierges et commandaient des prières. Les moujiks pauvres ne craignaient pas la mort. On disait, en face, au vieux et à la vieille qu'ils vivaient depuis longtemps et qu'il leur était temps de mourir ; et ils ne soufflaient mot. On ne se gênait pas pour dire à Fiôkla, en présence de Nicolas, que quand Nicolas serait mort, son mari, Denis, serait libéré du service militaire et rentrerait auprès d'elle. Mâria, loin de redouter la mort, regrettait qu'elle tardât tant à venir ; elle était heureuse quand il lui mourait des enfants. Si les moujiks ne craignaient pas la mort, ils avaient des maladies une peur exagérée. Il suffisait d'un rien, un dérangement d'entrailles, un léger frisson, pour que la grand'mère se couchât sur le four, s'enveloppât, et se mit à gémir continûment et d'une voix forte : « Je me… urs, je me… urs ! » Ossip courait chercher le prêtre ; on faisait communier la bâbka et on la mettait à l'extrême-onction. Très souvent les moujiks parlaient de refroidissements, de vers solitaires, de grosseurs qui se promènent dans l'estomac et vous remontent vers le cœur. Ils craignaient les refroidissements plus que tout au monde, et, même en été, ils se couvraient chaudement et se chauffaient sur le four. La bâbka aimait à se soigner et souvent elle allait à l'hôpital où elle disait n'avoir que cinquante-huit ans, tandis qu'elle en avait soixante-dix ; elle s'imaginait que si le docteur avait su son âge véritable, il n'aurait pas voulu la soigner et lui aurait dit qu'elle devait songer à mourir. Elle partait pour l'hôpital habituellement de bon matin, prenant avec elle deux ou trois de ses petites filles, et elle revenait le soir, affamée et de mauvaise humeur, avec des gouttes pour elle, et des onguents pour les petites. Une fois elle emmena avec elle Nicolas, qui, ensuite, pendant deux semaines, prit des gouttes, et dit qu'il se trouvait mieux.

La bâbka connaissait tous les docteurs, tous les officiers de

santé et tous les sorciers, à trente verstes à la ronde, et aucun ne lui plaisait. À la fête de l'Intercession, quand le prêtre avec la croix fit sa tournée dans les isbas, le sacristain dit à la vieille qu'à la ville, près de la prison, habitait un petit vieux qui avait été aide-chirurgien militaire, et qui guérissait très bien ; il lui conseilla d'aller le voir. La bâbka l'écouta. Quand tomba la première neige elle partit et ramena avec elle un petit vieux barbu, converti à longues basques(21), qui avait le visage couvert de veines bleues. À ce moment-là, il y avait des ouvriers à l'isba. Un vieux tailleur, à bésicles énormes, taillait dans des guenilles un gilet, et deux jeunes gens faisaient des bottes de feutre. Cyriaque, que l'on avait congédié pour son ivrognerie, était aussi à la maison. Il réparait un collier, assis à côté du tailleur. Il y avait trop de monde dans l'isba et l'air y était empesté et étouffant. Le converti examina Nicolas et dit qu'il fallait lui mettre des ventouses.

Il les lui posa ; et le vieux, et Cyriaque, et le tailleur, et les petites filles le regardaient faire, et il leur semblait voir la maladie sortir de Nicolas. Nicolas aussi regardait les ventouses appliquées sur sa poitrine s'emplir peu à peu de sang noir, et, ayant l'impression qu'il sortait en effet quelque chose de lui, il souriait de plaisir.

– Voilà qui est bien, dit le tailleur. Dieu veuille qu'il en soit soulagé !

Le converti posa douze ventouses, puis douze autres, but du thé et s'en alla. Nicolas se mit à trembler ; son visage se tira et, comme dirent les femmes, devint gros comme le poing ; ses doigts bleuirent. Il s'enveloppa dans une couverture et dans un manteau de peau de mouton, mais il devint toujours plus froid. Le soir, il entra en agonie ; il demanda qu'on le plaçât sur le plancher ; il demanda au tailleur de ne plus fumer ; puis il se blottit, calme, sous le manteau et mourut vers le matin.

IX

Quel long, quel rigoureux hiver !

Dès Noël les moujiks n'eurent plus de blé et achetèrent leur farine. Cyriaque, inoccupé à la maison, faisait du vacarme les soirs, répandant la terreur sur tout le monde, et, les matins, le mal de tête et la honte le torturaient ; il faisait peine à voir. Dans l'étable, nuit et jour, retentissaient les meuglements de la vache crevant de faim ; la bâbka et Mâria en avaient l'âme déchirée. Comme un fait exprès il gelait à pierre fendre, et des tas de neige énormes s'amoncelaient. L'hiver durait. À l'Annonciation il souffla encore une véritable tourmente, et la semaine de Pâques il tomba de la neige. Malgré tout, l'hiver finit. Il y eut au commencement d'avril des journées tièdes avec des gelées la nuit, mais un petit jour chaud l'emporta enfin ; les ruisseaux commencèrent à couler, les oiseaux à chanter. La prairie et tous les arbustes au bord de la rivière disparurent dans les eaux printanières ; l'espace entre Joûkovo et le village fut comme un large lac sur lequel çà et là se levaient des bandes de canards sauvages. Le couchant, embrasé, avec des nuages somptueux, donnait chaque soir des effets de lumière inattendus, incroyables, nouveaux, ces couleurs précisément et ces nuages qu'on croit faux quand on les voit reproduits sur une toile.

Les grues volaient vite, vite, et criaient tristement comme si elles vous eussent appelé. Assise au haut de l'escarpement de Joûkovo, Olga regarda longtemps l'inondation, le soleil, l'église lumineuse et comme rajeunie, et ses larmes coulèrent et sa respiration s'arrêta du désir violent qu'elle ressentait de partir pour quelque part ailleurs, « où les yeux vous mènent », fût-ce au bout du monde… Il était déjà décidé qu'elle retournerait à Moscou pour être femme de chambre et que Cyriaque partirait aussi avec elle pour se louer comme dvornik(22), ou n'importe quoi. Ah ! qu'il lui tardait de partir !

Quand la terre fut raffermie et qu'il commença à faire chaud ils se disposèrent au voyage. Olga et Sâcha, leur bissac au dos, chaussées de lâptis(23), partirent dès l'aube. Mâria les accompagna. Cyriaque, malade, attendait encore une semaine.

Olga pria une dernière fois, tournée vers l'église. Elle songea à son mari, et ne pleura pas. Son visage seulement se rida et fut laid comme celui d'une vieille. L'hiver elle avait maigri, enlaidi et grisonné. Une expression de souffrance passée et de résignation remplaçait l'air avenant et le sourire agréable qu'elle avait naguère ; et il y avait quelque chose de stupide et d'immobile dans son regard, comme si elle n'entendait plus. Elle regrettait de quitter Joûkovo et les moujiks.

Elle se rappelait l'enterrement de son mari, les gens de chaque isba, devant laquelle il passait, avaient commandé une prière et tous pleuraient, sympathisant à son malheur. Il y avait eu, au cours de l'hiver et de l'été, passés à Joûkovo, des heures et des jours où la vie des habitants lui avait paru pire que celles des bêtes et où il avait été effroyable de vivre avec eux. Ils étaient grossiers, malhonnêtes, sales, ivrognes, désunis, se querellant sans cesse, parce qu'ils ne s'estimaient pas, se craignaient et se méprisaient les uns les autres. Qui tient le cabaret et pousse à l'ivrognerie ? Le moujik. Qui dilapide et boit les deniers de la commune paysanne, des écoles, de l'église ? Le moujik. Qui vole son voisin, incendie, rend un faux témoignage pour une bouteille de vodka ? Le moujik. Dans les assemblées du zemstvo, ou autres, qui combat le premier les moujiks ? Le moujik…

Oui, vivre avec eux était effroyable, mais enfin c'étaient des hommes ; ils souffrent, ils pleurent comme les autres, et, dans leur vie, il n'est rien qui ne puisse se justifier… Dur labeur, dont, les nuits, tout le corps reste endolori ; rudes hivers, maigres récoltes, manque de terres, contre lequel il n'y a pas de secours et où l'on ne sait où en trouver… Les plus riches et les plus forts ne peuvent aider les autres, puisqu'ils sont eux-mêmes grossiers, malheureux, ivrognes, et se querellent d'aussi dégoûtante façon. Le moindre fonctionnaire ou le moindre employé tutoie les syndics et les marguilliers ; il croit qu'il en a le droit. Peut-il venir la moindre aide ou le moindre bon exemple de gens intéressés, cupides, débauchés, paresseux, qui n'apparaissent dans les villages que pour molester, spolier, terroriser ?…

Olga se rappelait la figure pitoyable et humiliée des vieux lorsque, pendant l'hiver, on était venu prendre Cyriaque pour le passer aux verges(24)…

Et, maintenant, elle avait pitié de tous ces gens jusqu'à en souffrir, et, chemin faisant, elle ne quittait pas des yeux leurs isbas.

Mâria, au bout de trois verstes, fit ses adieux à Olga et à Sâcha, puis elle s'agenouilla et, le visage contre terre, se mit à se lamenter :

– Me voici de nouveau seule, pauvre malheureuse, pauvre infortunée !…

Longtemps elle se lamenta ainsi, et longtemps Olga et Sâcha purent voir quels longs saluts elle faisait, à on ne sait qui, toujours à genoux, et comme elle se saisissait la tête entre les mains, tandis que les grues volaient au-dessus d'elle.

Le soleil monta, et il fit chaud. Joûkovo était déjà loin. Olga et Sâcha oublièrent vite, dans le plaisir de la marche, et le village et Mâria. Elles étaient, gaies et tout les distrayait. C'était un tumulus, une suite de poteaux télégraphiques qui, l'un derrière l'autre, vont on ne sait où, disparaissant sur l'horizon, et dont les fils chantent mystérieusement ; c'était au loin, perdue dans la verdure, une petite ferme d'où s'élève une fraîche odeur de chanvre et où il semble, on ne sait pourquoi, que vivent des gens heureux ; puis une carcasse de cheval, blanchissant seule dans un champ. Les alouettes chantent continûment ; les cailles s'appellent, et le râle fait son cri aigre comme le bruit d'un vieux verrou que l'on tire.

Olga et Sâcha arrivèrent à midi dans un grand village où elles rencontrèrent dans une large rue le cuisinier du général Joûkov. Il avait chaud ; sa calvitie rouge et suante brillait au soleil. Olga et lui ne se reconnurent pas tout d'abord, mais, soudain, ils se retournèrent tous deux ensemble et se reconnurent ; cependant, sans dire un mot, ils continuèrent chacun leur route. S'arrêtant devant l'isba qui paraissait la plus riche et la plus neuve, Olga s'inclina devant les fenêtres ouvertes, et dit, haut, d'une voix grêle et chantante :

– Chrétiens orthodoxes, donnez-moi une petite aumône pour l'amour du Christ, selon votre bonté ; le règne des cieux à vos parents et le repos éternel.

– Chrétiens orthodoxes, reprit Sâcha, du même ton, donnez pour l'amour du Christ, selon votre bonté ; à vos parents le règne des cieux…

1897.

LA NOUVELLE CAMPAGNE

I

À trois verstes d'Obroutchânovo on avait construit un énorme pont métallique. Du hameau, haut perché sur la berge, on voyait sa carcasse grillée. Par temps de brouillard et dans les journées calmes d'hiver, quand sa légère charpente de fer et ses échafaudages étaient couverts de givre, le pont offrait une silhouette pittoresque et même fantastique. Parfois l'ingénieur Koûtchérov, constructeur du pont, passait dans le hameau en araignée ou en voiture. C'était un homme gros, large d'épaules, barbu, coiffé d'une casquette molle et froissée. Parfois, aux jours de fêtes, les chemineaux qui travaillaient au pont venaient au hameau ; ils mendiaient, narguaient les femmes, et, d'aventure, ils volaient quelque chose. Mais cela n'arrivait que rarement. Les jours passaient d'ordinaire, paisibles, calmes, comme si il n'y avait pas de construction. Le soir seulement, quand luisaient les brasiers près du pont, le vent apportait les chants lointains des chemineaux. Le jour on entendait parfois le lugubre bruit du métal battu : don… don… don…

Un jour, Mme Koûtchérov vint voir son mari. Les berges de la rivière, la magnifique vue sur la vallée verte, avec ses petits villages, ses églises, ses troupeaux, lui plurent ; elle pria l'ingénieur d'acheter un bout de terre, et d'y construire une maison de campagne ; l'ingénieur y consentit.

On acheta vingt arpents de terrain, et sur la berge, où paissaient auparavant les vaches d'Obroutchânovo, on bâtit une belle maison à deux étages, avec une terrasse, des balcons, une tour et un mât, sur lequel, les dimanches, on hissait un drapeau. La maison fut construite presque en trois mois et tout l'hiver on planta de grands arbres. Quand vint le printemps et que tout reverdit alentour, il y avait déjà des allées dans la nouvelle propriété. Un jardinier et deux ouvriers en tabliers blancs bêchaient autour de la maison. Un petit jet d'eau s'élançait et une étincelante boule miroitait si fort que cela faisait mal de la regarder. La propriété portait déjà un nom : la Nouvelle Campagne.

En une claire et douce matinée de la fin de mai, on amena de

la Nouvelle Campagne, à Rodiône Pétrov, le forgeron d'Obroutchânovo, deux chevaux à ferrer. Ils étaient blancs comme neige, de belle allure, le poil luisant, et ils se ressemblaient étonnamment l'un l'autre.

– Ce sont de vrais cygnes ! dit Rodiône, les regardant avec adoration.

Sa femme Stépânida, ses enfants et ses petits-enfants sortirent dans la rue pour les voir ; peu à peu une foule s'amassa. Les Lytchkov, père et fils, approchèrent, nu-tête, imberbes de nature, et la figure bouffie. Kôzov, un grand vieux maigre, à longue barbe étroite, un bâton à crochet à la main, s'approcha aussi. Il clignait sans cesse ses yeux malins et souriait narquoisement d'un air entendu.

– Ils sont blancs, dit-il, et puis après ? Donnez de l'avoine aux miens, ils seront aussi gras. Mettez un peu ceux-là à la charrue avec le fouet derrière…

Le cocher le regarda avec dédain, sans dire un mot. Puis, tandis qu'à la forge on allumait le feu, il se mit à causer en fumant des cigarettes. Les moujiks apprirent de lui beaucoup de choses. Ses maîtres étaient riches. Avant son mariage, la dame, Héléna Ivânovna, vivait pauvrement à Moscou, où elle était gouvernante ; bonne et compatissante, elle aimait à assister les malheureux. Dans le nouveau bien, on ne labourerait ni ne sèmerait ; on n'y vivrait qu'à son plaisir et pour respirer le bon air.

Quand le cocher emmena les chevaux, une foule de gamins le suivit ; les chiens aboyaient, et Kôzov regardant les chevaux, clignait moqueusement ses paupières.

– En voilà des propriétaires, dit-il ; ils ont bâti une maison ; ils ont acheté des chevaux blancs, et ils n'ont probablement rien à se mettre sous la dent ; en voilà des propriétaires !

Kôzov se mit soudain à haïr le nouveau domaine, les chevaux blancs, le beau cocher gras. Kôzov vivait seul, pauvrement ; il était veuf. Une maladie qu'il appelait tantôt hernie, tantôt les vers, l'empêchait de travailler. Il recevait de son fils, employé dans une confiserie à Khârkov, l'argent de sa nourriture, et, du matin au soir, il flânait sur la berge ou dans le village, sans rien faire. S'il voyait un moujik traîner un tronc d'arbre ou pêcher, il disait : « Ce tronc est sec ; il tombera en poussière », ou : « Ça ne mordra pas par un temps pareil. » En temps de sécheresse, il prédisait qu'il n'y aurait pas de pluie jusqu'aux gelées ; en temps de pluie, il disait

que tout pourrirait dans les champs, que tout était perdu ; et toujours il clignait ses yeux d'un air entendu.

À la Nouvelle Campagne, on brûlait le soir des feux de bengale ; on tirait des fusées. Un canot à voiles passait devant Obroutchânovo avec de petites lanternes rouges. Un beau matin, la femme de l'ingénieur, Héléna Ivânovna, vint avec sa fillette au village, dans une voiture à roues jaunes, attelée de deux poneys bai foncés. La mère et la fille avaient des chapeaux de paille à larges bords, rabattus sur les oreilles.

C'était le temps où l'on épandait le fumier. Rodiône, le forgeron, vieux, grand et maigre, nu-tête, pieds nus, la fourche sur l'épaule, se tenait auprès de sa charrette sale et déjetée, et regardait les poneys avec stupeur. On voyait, à sa figure, qu'il n'avait jamais vu de sa vie des chevaux si petits.

– La Koûtchérika est arrivée murmurait-on alentour. Regardez la Koûtchérika ! (25)

Héléna Ivânovna regardait les isbas, comme si elle les choisissait, et elle arrêta les chevaux devant la plus pauvre, celle où il y avait aux fenêtres tant de têtes d'enfants, blondes, brunes et rousses. Stépânida, la femme de Rodiône, grosse vieille, sortit précipitamment de l'isba. Son mouchoir avait glissé de sa tête grise. Elle regardait la voiture face au soleil ; sa figure se plissait et elle souriait comme si elle était aveugle.

– Voici pour tes enfants, dit Héléna Ivânovna. Et elle lui remit trois roubles.

Stépânida se mit à pleurer soudain et s'inclina jusqu'à terre ; Rodiône se courba aussi, montrant sa large calvitie et la couleur cannelle de ses cheveux ; et il manqua, en se courbant, d'atteindre avec sa fourche sa femme au côté. Héléna Ivânovna fut gênée, et partit.

II

Les Lytchkov, père et fils, saisirent dans leur prairie deux chevaux de trait de la Nouvelle Campagne, un poney et un petit taureau d'Argovie à gros mufle, et, avec Volôdka le roux, fils du forgeron Rodiône, les emmenèrent au village. Ils firent venir l'ancien du village(26), prirent des témoins, et on alla constater le dégât.

– Parfait, marche ! Que ce soit ! disait Kôzov en clignant les yeux. Marche, que les ingénieurs maintenant se retournent. Tu penses qu'il n'y a pas de justice ? Parfait ! Il faut envoyer chercher le garde, dresser un procès-verbal !…

– Dresser un procès-verbal ! répéta Volôdka.

– Je ne veux pas laisser passer cela ! cria Lytchkov fils.

Il criait de plus en plus fort, et sa figure glabre semblait se gonfler toujours davantage.

– Quelle mode ont-ils prise ! Laisse-leur la liberté, ils gâteront tous les prés. Vous n'avez aucun droit de léser le peuple ! Il n'y a plus de serfs à présent !

– Plus de serfs à présent ! répéta Volôdka.

– Nous vivions sans pont, dit Lytchkov père, sombrement ; nous n'en demandions pas. Qu'avons nous besoin d'un pont ? Nous n'en voulons pas !

– Frères chrétiens ! On ne peut pas laisser passer cela !

– Parfait, marche ! dit Kôzov, clignant des yeux. Qu'ils se retournent maintenant ! En voilà des propriétaires !

On revint au village, et, en chemin, Lytchkov fils se bourrait la poitrine de ses poings, et criait. Volôdka criait aussi, en répétant les mots de l'autre. Dans le village, entre temps, une foule s'était amassée devant le petit taureau de race et devant les chevaux. Le taurillon, confus, regardait en dessous. Mais tout à coup il baissa la tête vers la terre et s'enfuit, lançant des ruades. Kôzov prit peur, le menaça de son bâton, et tous rirent. Ensuite on enferma la bête dans une étable, et on attendit.

Le soir, l'ingénieur envoya cinq roubles pour les dégâts. Les deux chevaux, le poney et le taureau, ayant faim, ayant soif, revinrent à la maison, tête basse, comme des coupables que l'on mènerait au supplice.

Munis des cinq roubles, Lytchkov père et fils, l'ancien du village, et Volôdka passèrent la rivière en canot et s'en furent au village de Kriâkovo où il y avait un cabaret. Ils s'y amusèrent longtemps. On les entendait chanter et Lytchkov le jeune, crier. Au hameau les femmes inquiètes ne dormirent pas de la nuit. Rodiône aussi ne dormit pas.

– Mauvaise affaire ! disait-il se tournant d'un côté sur l'autre et soupirant. Le bârine (seigneur) se fâchera. Ça fera un procès… On a offensé le bârine… On l'a offensé ; c'est mauvais…

Une autre fois les moujiks et Rodiône avec eux, revenant de partager l'herbe à faucher dans le pré communal, rencontrèrent l'ingénieur. Il avait une chemise de fantaisie rouge et de grandes bottes. Un lévrier le suivait, tirant la langue.

– Bonjour, les frères ! dit-il.

Les moujiks s'arrêtèrent et enlevèrent leurs casquettes.

– Frères, leur dit-il, je veux vous parler depuis longtemps déjà ; voici ce dont il s'agit.

Tous les jours, depuis le commencement du printemps, vos troupeaux sont dans mon jardin et mes bois ; tout est piétiné. Les cochons ont retourné la prairie ; ils abîment le potager, et toutes les jeunes pousses du bois sont perdues. Il n'y a rien à faire avec vos bergers ; on leur parle poliment et ils répondent des grossièretés ; chaque jour, c'est un dégât. Et je ne dis rien ; je ne vous fais pas donner d'amende ; je ne me plains pas ; tandis que vous avez saisi mes chevaux, mon taureau, et m'avez pris cinq roubles. Est-ce bien ? Est-ce agir en voisins ?

Et sa voix était douce, persuasive, son regard pas méchant ; il continua :

– Les honnêtes gens agissent-ils ainsi ? Il y a une semaine, quelqu'un d'entre vous a coupé dans mon bois deux petits chênes. Vous avez éventré par un fossé le chemin d'Erèsnévo, et maintenant j'ai à faire un détour de trois verstes. Pourquoi me créez-vous des ennuis à chaque pas ? Ma femme et moi nous tâchons, de toutes nos forces, de vivre avec vous en paix et en concorde ; nous aidons les paysans tant que nous pouvons ; ma

femme est bonne, a du cœur, elle ne refuse pas de venir en aide. Son rêve est d'être utile à vous et à vos enfants. Mais vous rendez le mal pour le bien. Vous êtes injustes, frères. Pensez-y. Je vous en prie instamment, faites-le ! Nous vous traitons humainement ; payez-nous de la même monnaie.

Il se retourna et s'en alla. Les moujiks attendirent un peu, remirent leurs casquettes et partirent eux aussi. Rodiône, qui comprenait à sa façon ce qu'on disait, mais toujours de travers, soupira et dit :

– Il faut payer ! Payez, frères, a-t-il dit, en monnaie…

On revint en silence au hameau.

Rentré chez lui, Rodiône fit sa prière, se déchaussa et s'assit sur un banc à côté de sa femme. Stépânida et lui, quand ils étaient à la maison, étaient toujours assis l'un près de l'autre ; dans la rue ils marchaient de même, l'un près de l'autre ; ils mangeaient, buvaient et dormaient ensemble : plus ils devenaient vieux, plus ils s'aimaient. Dans leur isba, ils étaient à l'étroit ; il y faisait chaud et il y avait des enfants partout, par terre, aux fenêtres, sur le four. Malgré son âge avancé, Stépânida accouchait encore, et, en regardant ce tas d'enfants, il était difficile de savoir quels étaient ceux de Rodiône et ceux de Volôdka.

La femme de Volôdka, laide, les yeux à fleur de tête, avec un nez d'oiseau, préparait de la pâte dans un baril ; Volôdka était assis sur le four, les jambes ballantes.

– Sur la route, près du sarrasin de Nikitovo… on a rencontré l'ingénieur avec un petit chien… commença Rodiône après s'être reposé, se grattant les côtes et les coudes ; il faut payer, dit-il, avec de la monnaie. Pas tant de monnaie, parbleu, mais un grievennik par maison. Nous faisons trop de misères au bârine ; ça me fait pitié…

– Nous vivions sans pont, dit Volôdka, sans regarder personne ; et nous n'en voulons pas.

– Qu'as-tu à dire ? le pont est à l'État.

– Nous n'en voulons pas.

– On ne te demandera pas si tu le veux ; que vas-tu chercher ?

– On ne te le demandera pas…, dit Volôdka, singeant son père… Nous n'avons à aller nulle part ; qu'avons-nous besoin d'un pont ? Au besoin, nous avons la barque.

Quelqu'un frappa si fort à la fenêtre, qu'il sembla que toute l'isba tremblait.

– Volôdka est-il là ? demanda la voix de Lytchkov fils… Volôdka, sors et viens !

Volôdka sauta à bas du four, et se mit à chercher sa casquette.

– N'y va pas, Volôdka, dit Rodiône hésitant ; ne va pas avec eux, mon fils ! Tu es bête comme un petit enfant ; ils ne t'apprendront rien de bien ; n'y va pas !

– N'y va pas, mon fils ! pria Stépânida, clignant des yeux et prête à pleurer. Ils veulent sans doute t'emmener au cabaret.

– Au cabaret…, fit Volôdka l'imitant.

– Tu reviendras saoul encore, Hérode, fils de chien, dit Loûkéria, le regardant avec colère. Va, et puisse l'eau-de-vie te brûler, Satan sans queue !

– Toi, tais-toi ! cria Volôdka.

– On m'a mariée avec un imbécile, on m'a perdue, pauvre orpheline que j'étais…, vociféra Loûkéria, s'essuyant la figure avec sa main qui était pleine de pâte. Puissent mes yeux ne plus voir ce soûlaud roux !

Volôdka lui asséna un coup sur l'oreille et partit.

III

Ce jour-là, la femme de l'ingénieur et sa fillette étaient venues à pied au hameau, en se promenant. C'était un dimanche, et les femmes et les filles faisaient un tour dans la rue avec leurs robes aux couleurs vives. Assis côte à côte, Rodiône et Stépânida, sur l'avancée de leur isba, saluèrent Hélèna Ivânovna et sa fille comme de vieilles connaissances, et leur sourirent. Aux fenêtres plus d'une dizaine de têtes d'enfants regardaient. Leurs figures dénotaient l'étonnement et la curiosité. On entendait murmurer :

– La Koûtchérika est venue. La Koûtchérika !

– Bonjour, dit Hélèna Ivânovna en s'arrêtant.

Après un silence, elle demanda :

– Comment allez-vous ?

– Comme ci, comme ça, Dieu merci, répondit Rodiône prestement. C'est connu : on vit ; et voilà.

– Qu'est-ce que notre vie ? dit Stépanida en souriant. Vous le voyez vous-même, bârinia, ma colombe : c'est la pauvreté. Toute la famille compte quatorze personnes, et il n'y a que deux travailleurs. Ils ne sont forgerons que de nom, et quand on amène un cheval à ferrer, il n'y a pas de charbon, ni de quoi en acheter. Nous sommes à bout de forces, bârinia, continua-t-elle en riant ; oh ! comme nous le sommes.

Hélèna Ivânovna s'assit sur l'appentis de la porte, et, étreignant sa fillette, elle pensait à on ne sait quoi.

Et dans la tête aussi de la petite passaient on ne sait quelles idées tristes ; songeuse elle jouait avec l'élégante ombrelle qu'elle avait prise à sa mère.

– La misère ! dit Rodiône. Beaucoup de soucis. Nous travaillons ; mais on n'en voit pas la fin. Voilà que Dieu ne donne pas de pluie… Nous ne vivons pas bien, il faut le dire.

– Votre vie est pénible, dit Hélèna Ivânovna, mais dans l'autre monde vous serez heureux.

Rodiône ne la comprit pas et toussa dans son poing pour toute

réponse, mais Stépânida dit :

– Bârinia, ma colombe, le riche aussi sera à l'aise dans l'autre monde. Le riche fait brûler des cierges et fait dire des prières. Le riche donne aux pauvres, et le paysan que peut-il faire ? Il n'a même pas le temps de se signer ; il est pauvre lui-même, pauvre. Comment songer à faire son salut ?… Et beaucoup de péchés viennent de la misère… De chagrin, nous aboyons l'un contre l'autre comme des chiens. Nous disons de mauvaises paroles, et que ne se passe-t-il pas, bârinia, ma colombe ? À Dieu ne plaise ! Il n'y a sans doute de bonheur pour nous, ni dans ce monde, ni dans l'autre ; tout le bonheur est tombé aux riches.

Elle parlait gaiement, s'étant sans doute accoutumée depuis longtemps à parler de sa vie dure ; et Rôdione souriait aussi ; il lui était agréable de voir comme sa vieille parlait bien et aimait à parler.

– Ce n'est qu'en apparence que pour les riches tout est bien, dit Hélèna Ivânovna ; chacun ses peines. Tenez, nous, par exemple ; mon mari et moi nous vivons bien, nous avons de la fortune ; mais sommes-nous heureux ? Je suis encore jeune et j'ai déjà quatre enfants qui sont toujours malades ; moi aussi, je suis malade, et ne fais que prendre des remèdes.

– Quelle maladie as-tu ? demanda Rodiône.

– Une maladie de femme. Je ne dors pas, les maux de tête ne me laissent pas de repos. Tiens, je suis assise, je vous parle, et j'ai mal de tête, une faiblesse dans tout le corps ; j'aimerais mieux le plus rude labeur que cet état-là… Et mon âme aussi est inquiète. Je crains toujours pour mes enfants, pour mon mari. Chaque famille a ses peines ; nous en avons aussi. Je ne suis pas noble ; mon grand-père était un simple paysan ; mon père était commerçant à Moscou, et lui aussi était un homme simple. Mais les parents de mon mari sont des gens connus et riches. Ils ne voulaient pas que mon mari se marie avec moi. Mon mari ne les a pas écoutés et s'est brouillé avec eux. Et ils ne nous ont pas encore pardonné. Cela inquiète mon mari, l'agite, le tient en constant émoi. Il aime sa mère. Il l'aime beaucoup. Et moi aussi, je m'inquiète. Mon âme souffre.

Près de l'isba de Rodiône se tenaient déjà des moujiks et des femmes qui écoutaient ; Kôzov s'approcha aussi et s'arrêta en secouant sa barbiche longue et étroite. Les Lytchkov, le père et le fils, s'approchèrent.

– Il faut le dire aussi, poursuivit Hélèna Ivânovna : on ne peut pas être heureux quand on ne se sent pas à sa place. Chacun de nous a sa voie ; chacun travaille et sait pourquoi il le fait ; mon mari construit des ponts, bref chacun a sa place. Mais moi ?… Moi, je ne fais qu'aller et venir ; je ne travaille pas ; je me sens étrangère. Je vous dis tout cela pour que vous ne nous jugiez pas sur l'extérieur. Que quelqu'un soit habillé richement et ait de la fortune, ça ne prouve pas qu'il soit satisfait de sa vie.

Elle se leva pour s'en aller et prit sa fillette par la main.

– Je me plais beaucoup ici, chez vous, dit-elle en souriant.

Et à ce faible et timide sourire on pouvait juger à quel point elle était malade, et comme elle était encore jeune et belle. Elle avait la figure pâle et allongée, des sourcils bruns et des cheveux blonds. La petite fille était comme sa mère, maigre, blonde, frêle. Elles sentaient les parfums.

– La rivière, les bois, le village me plaisent, reprit Hélèna Ivânovna. J'aurais passé toute ma vie ici avec plaisir. Je veux, je veux ardemment vous assister, vous être utile, être proche de vous. Je connais votre pauvreté ; et ce que je ne sais pas, je le sens ; je le devine par le cœur. Je suis malade, faible, et ne peux, peut-être, pas changer ma vie comme je le voudrais. Mais j'ai des enfants ; je tâcherai de les élever de façon à ce qu'ils s'habituent à vous et qu'ils vous aiment. Je leur ferai sans cesse comprendre que leur vie ne leur appartient pas à eux-mêmes, mais vous appartient à vous. Seulement, je vous en prie avec instance, je vous en supplie : ayez confiance en nous ; vivez avec nous en amis. Mon mari est un homme bon, un brave homme. Ne le tourmentez pas, ne l'irritez pas. Hier, par exemple, votre troupeau était dans notre potager et quelqu'un a brisé le clayonnage près des ruches. Une pareille conduite envers nous met mon mari au désespoir. Je vous prie, – reprit-elle d'une voix suppliante en joignant les mains sur sa poitrine, – je vous en prie, soyez avec nous de bons voisins ; vivons en paix. On dit qu'une mauvaise paix vaut mieux qu'une bonne dispute et qu'il vaut mieux trouver un bon voisin qu'une propriété. Je le répète, mon mari est un homme bon, un brave homme ; si tout marche bien, je vous promets que nous ferons tout ce qui dépendra de nous ; nous réparerons les routes ; nous construirons une école pour vos enfants. Je vous le promets.

– De cela, bien sûr, nous vous remercions humblement, bârinia, dit Lychkov père, baissant les yeux. Vous êtes instruite, vous connaissez ça mieux que nous. Mais voilà, à Eresnèvo, un

moujik riche, Vôronov, avait promis, lui aussi, de construire une école. Il disait aussi : je vous ferai ci, je vous ferai ça ; et il n'a fait que poser la cage de la charpente et s'est dédit. On a obligé ensuite les moujiks à faire le toit et à finir l'école. Mille roubles y ont passé. Pour Vôronov ce n'était rien, il ne s'en lisse pas moins la barbe ; mais pour les moujiks, ça leur a fait tort.

– C'était un corbeau(27), et maintenant c'est un freux qui est arrivé, dit Kôzov en clignant les paupières.

On entendit rire.

– Nous n'avons pas besoin d'école, dit Volôdka sombrement. Nos enfants vont à Pétrôvskoé, et que ça reste ainsi ! Nous n'en voulons pas.

Hélèna Ivânovna perdit tout à coup courage ; elle pâlit, se rida, se recroquevilla, comme si on l'avait touchée avec quelque chose de grossier ; et elle partit sans dire un seul mot. Elle marchait toujours plus vite et plus vite, sans se retourner.

– Bârinia, lui dit Rodiône, la suivant, bârinia, écoute un peu ce que je vais te dire.

Il la suivait sans casquette et parlait doucement, comme s'il demandait l'aumône.

– Bârinia, attends, je vais te dire.

Ils sortirent du village, et Hélèna Ivânovna s'arrêta à l'ombre d'un vieux sorbier, près d'un chariot.

– Ne t'offense pas, bârinia, lui dit Rodiône. À quoi bon ? Prends patience ! Prends patience deux ans ; tu vivras ici, tu patienteras, et tout s'arrangera. Les gens, chez nous, sont bons, tranquilles. C'est du monde pas mauvais ; je te le dis comme devant le vrai Dieu. Ne fais pas attention à Kôzov ni aux Lytchkov ; et ne fais pas attention à Volôdka ; c'est un imbécile ; il répète tout ce qu'ont dit les autres. Le reste des gens travaille et se tait. L'un serait content, sais-tu, de parler d'après sa conscience ; mais il ne peut pas. Il a une âme, il a une conscience, mais il n'a pas de langue. Ne t'offense pas… Prends patience. À quoi bon ?

Hélèna Ivânovna regardait la large rivière tranquille, en pensant à quelque chose. Et les larmes coulaient sur ses joues. Et ces larmes touchaient Rodiône ; il pleurait presque.

– Ne fais pas attention, murmura-t-il. Patiente deux ans. On pourra faire l'école et les chemins ; mais pas tout d'un coup… Veux-tu, prenons un exemple, semer du blé sur ce monticule !

Débarrasse-le d'abord des racines ; enlève toutes les pierres ; ensuite laboure et laisse faire ; avance, avance… Et avec les gens aussi, c'est pareil ; laisse passer ; laisse passer, jusqu'à ce que tu en viennes à bout.

Un groupe se détacha de l'isba de Rodiône et vint vers le sorbier. On se mit à chanter des chansons, à jouer de l'accordéon ; et les gens s'approchaient toujours plus près et plus près.

– Maman, partons d'ici ! dit la fillette pâle, se serrant près de sa mère et tremblant de tout le corps. Partons, maman !

– Où partir ?

– À Moscou… Partons, maman !

La fillette se mit à pleurer.

Rodiône se troubla tout à fait et sa figure se couvrit de sueur. Il tira de sa poche un concombre petit, tordu comme un croissant, plein de taches rouillées, et il le fourra dans la main de la petite :

– Allons, allons, murmura-t-il, faisant une mine sévère. Prends-moi ce concombre et mange-le… Ça ne vaut rien de pleurer. Ta maman te battra… À la maison, elle se plaindra à ton papa… Allons, allons !…

La mère et la fillette s'éloignèrent et Rodiône marchait toujours derrière elles, voulant leur dire quelque chose de tendre et de convaincant. Voyant qu'elles étaient toutes deux occupées de leurs pensées et de leur chagrin, et qu'elles ne le remarquaient pas, il s'arrêta, et, abritant ses yeux du soleil, il les regarda longtemps, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu dans leur bois.

IV

L'ingénieur devint apparemment nerveux, vétilleux ; il voyait dans la moindre bagatelle un vol ou un attentat. Le portail de la Nouvelle Campagne restait fermé, même le jour. La nuit, il y avait dans le jardin deux veilleurs qui frappaient sur une planche. On ne prenait plus en journées personne d'Obroutchânovo.

Comme un fait exprès, quelqu'un, un moujik ou un chemineau, on ne le sut pas, enleva les roues neuves de la charrette, et les remplaça par des vieilles. Un peu plus tard, on emporta deux mors et des tenailles, et, même dans le village, on se mit à murmurer.

On commença à dire qu'il faudrait faire une perquisition chez les Lytchkov et chez Volôdka. Les tenailles et les mors se retrouvèrent alors dans le jardin de l'ingénieur, près du mur. Quelqu'un les y avait jetés.

Une fois, comme les villageois revenaient en bande du bois, ils rencontrèrent encore l'ingénieur sur la route. Il s'arrêta et, sans dire bonjour, regardant tantôt l'un, tantôt l'autre, d'un air fâché, il commença :

– J'avais prié de ne pas ramasser les champignons dans le parc et à côté de la cour, de les laisser pour ma femme et mes enfants ; mais vos filles viennent au petit jour, et il n'en reste pas un. Que l'on vous prie ou que l'on ne vous prie pas, c'est la même chose. Prières, caresses, persuasion, je le vois, tout est inutile.

Il arrêta son regard indigné sur Rodiône et continua :

– Ma femme et moi, nous nous adressions à vous comme à des hommes, comme à des égaux, et vous ? Ah ! qu'y a-t-il à dire ? Cela finira probablement de telle sorte que nous vous mépriserons : il n'y a plus rien à faire !

Et, avec un effort sur lui-même, contenant sa colère pour ne pas dire encore quelque chose de trop, Koûtchérov se détourna et continua son chemin.

Revenu à la maison, Rodiône pria, se déchaussa, et s'assit sur le banc à côté de sa femme.

– Oui, tout à l'heure, commença-t-il après s'être reposé, nous

rentrions et le bârine nous a rencontrés… Oui… Il a vu les filles à la pointe du jour… Pourquoi n'apporte-t-on pas de champignons à ma femme, dit-il, et à mes enfants ? Puis il me regarde et dit : Moi et ma femme, dit-il, nous te mépriserons. Je voulais me mettre à genoux devant lui ; mais j'ai eu peur. Que Dieu lui donne la santé !… Que Dieu lui donne la vie…

Stépanida se signa et soupira.

– Ce sont des maîtres bons, simples, continua Rodiône. « Nous te mépriserons… » a-t-il dit. Il l'a promis devant tous. Sur mes vieux jours être méprisé !… Bah… ça n'est rien ! J'aurais prié éternellement Dieu pour eux… Que la Reine du Ciel leur donne…

Le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Croix, était la fête paroissiale. Les Lytchkov, père et fils, étaient encore partis, dès le matin, sur l'autre rive. Ils revinrent à l'heure du dîner, saouls. Ils rôdèrent longtemps dans le village, tantôt chantant, tantôt se disant des mots ignobles ; puis, ils se battirent et allèrent se plaindre au bârine. Lytchkov, le père, un grand bâton de tremble dans les mains, entra le premier dans la cour ; il s'arrêta, hésitant, et ôta sa casquette. Juste à ce moment, l'ingénieur était assis sur la terrasse avec sa famille. Il prenait le thé.

– Que te faut-il ? cria l'ingénieur.

– Votre Noblesse, bârine… commença Lytchkov, et il se mit à pleurer. Par la grâce de Dieu, défendez-moi !… À cause de mon fils, je ne vis plus… Mon fils m'a ruiné ; il me bat… Votre Noblesse…

Lytchkov fils entra, lui aussi sans casquette, et lui aussi avec un bâton. Il s'arrêta et regarda la terrasse, avec un regard d'ivrogne, sans pensée.

– Ce n'est pas à moi de vous juger, dit l'ingénieur, allez chez le chef territorial ou chez le commissaire rural.

– J'ai été partout… dit Lytchkov en sanglotant. Où aller maintenant ? C'est donc que maintenant il peut me tuer ?… C'est donc qu'il peut tout ?… C'est comme ça qu'il est pour son père ?… Pour son père ?…

Il leva son bâton, et en frappa son fils à la tête. Le fils leva son bâton, et frappa son père sur son crâne chauve, si fort que le bâton sursauta. Lytchkov père ne chancela même pas et frappa de nouveau son fils, et de nouveau à la tête. Ils étaient debout et se frappaient tous deux à la tête ; cela ressemblait plus à un jeu qu'à

une rixe. Derrière la grille se pressaient des moujiks et des femmes qui regardaient silencieusement dans la cour. Tous avaient des figures sérieuses. Ces moujiks étaient venus à la Nouvelle Campagne souhaiter la fête, mais voyant les Lytchkov, ils se concertèrent et n'entrèrent pas dans la cour.

Le lendemain matin, Hélèna Ivanôvna partit avec ses enfants pour Moscou.

Le bruit courut que l'ingénieur vendait sa propriété.

V

On s'était depuis longtemps habitué au pont, et, même, il était difficile maintenant de se représenter la rivière sans un pont à cet endroit-là. Des tas de débris, restés de la construction, étaient couverts d'herbes depuis longtemps. On avait oublié les chemineaux, et, au lieu de leur mélopée de travail(28), on entendait à présent presque à toute heure le bruit d'un train qui passait.

La Nouvelle Campagne est depuis longtemps vendue. Elle appartient à présent à un fonctionnaire, qui y vient les jours de fêtes avec sa famille. Il prend le thé sur la terrasse et s'en retourne en ville. Il a une casquette à cocarde, parle et tousse comme un fonctionnaire important, bien qu'il n'ait que le rang de secrétaire de collège. Quand les moujiks le saluent, il ne répond pas.

À Obroutchânovo, tout le monde a vieilli. Kôzov est déjà mort. Chez Rodiône, il y a plus d'enfants qu'avant. Volôdka laisse croître une longue barbe rousse. On vit misérablement comme naguère.

Dès le commencement du printemps les gens d'Obroutchânovo vont scier du bois près de la gare. Les voilà qui rentrent à la maison après le travail. Ils marchent sans se presser, l'un derrière l'autre. Les larges scies ploient sur leurs épaules. Le soleil joue sur elles. Dans les buissons de la berge les rossignols font des trilles. Au ciel les alouettes chantent. Il n'y a personne à la Nouvelle Campagne, et seuls des pigeons dorés, dorés parce que le soleil les éclaire, volent au-dessus de la maison…

Rodiône, les deux Lytchkov, Volôdka, tous se souviennent des chevaux blancs, des petits poneys, des feux d'artifice, du canot avec des lanternes. Ils se rappellent comme la femme de l'ingénieur, belle, élégante, venait au village, et comme elle parlait gentiment. Et tout cela est comme si ce n'avait pas été ; tout est comme un songe ou un conte. Les gens marchent pas à pas, fatigués, et ils pensent.

Dans leur hameau, pensent-ils, le monde est bon, tranquille, intelligent et craint Dieu. Hélèna Ivânovna, elle aussi, était tranquille, bonne, douce, malade, et elle faisait pitié à voir. Pourquoi donc n'ont-ils pas fait bon ménage et se sont-ils séparés

comme des ennemis ? Quelle était cette buée qui cachait aux yeux ce qui importe le plus, tandis qu'on ne voyait que les dégâts, les mors et les tenailles volés, et toutes ces autres bagatelles, qui semblent maintenant, quand on s'en souvient, de si pauvres niaiseries ? Pourquoi vit-on en paix avec le nouveau propriétaire et ne s'entendait-on pas avec l'ingénieur ?

Et ne sachant que répondre à ces questions, tous se taisent. Seul Volôdka marmotte quelque chose.

– Qu'as-tu ? lui demande Rodiône.

– Nous vivions sans pont, murmure Volôdka sombrement, et n'en demandions pas… Et il ne nous en faut pas.

Personne ne lui répond, et on passe plus loin, en silence, la tête basse.

1899.

LA PRINCESSE

À la porte que l'on appelait la Porte Rouge du monastère d'hommes de N… venait d'arriver une calèche attelée de quatre beaux chevaux. Les prêtres-moines et les novices, amassés en foule auprès de la partie de l'hôtellerie réservée aux personnes nobles avaient, de loin, reconnu au cocher et aux chevaux la dame qui était assise dans la calèche, leur bonne connaissance, la princesse Vera Gavrîlovna.

Un vieillard en livrée sauta du siège et aida la princesse à descendre de voiture. Elle releva sa voilette noire, et, sans se presser, s'avança pour recevoir la bénédiction de tous les prêtres-moines. Elle fit ensuite aux novices un petit salut amical et se dirigea vers son appartement.

– Eh bien, dit-elle aux moines qui portaient son menu bagage, vous vous êtes ennuyés sans votre princesse ? J'ai été tout un mois sans venir, mais me voilà arrivée : regardez votre princesse ! Le père archimandrite où est-il ? Mon Dieu ! je brûle d'impatience ! Ce vieillard étonnant !… Vous devez être fiers d'avoir un pareil archimandrite…

Quand l'archimandrite entra chez elle, la princesse fit un cri d'extase, se croisa les bras sur la poitrine et s'avança pour recevoir sa bénédiction.

– Non, non, non, donnez-moi votre main à baiser ! dit-elle, saisissant sa main et la baisant trois fois avec avidité. Comme je suis heureuse, saint père, de vous voir enfin ! Vous avez, je parie, oublié votre princesse, et moi, par la pensée, je vivais à toute minute dans votre cher couvent… Comme on est bien ici ! Dans cette vie pour Dieu, loin de la vanité du monde, il y a un charme particulier, saint père, que je sens de toute mon âme, mais que je ne puis pas exprimer.

Les joues de la princesse rougirent un peu et des larmes lui vinrent. Elle parlait sans discontinuer, avec feu, et l'archimandrite, vieillard de soixante-dix ans, sérieux, laid et timide, se taisait, ne disant de temps à autre, d'une voix militaire et saccadée, que : « Précisément, Votre Excellence… J'entends… Je comprends… »

– Daignerez-vous nous favoriser longtemps de votre visite ?

demanda-t-il.

– Aujourd'hui je passerai la nuit chez vous, et demain j'irai chez Clâvdia Nikolâëvna. Il y a déjà longtemps que nous ne nous sommes vues. Et après-demain je reviendrai chez vous, et je resterai trois ou quatre jours. Je veux ici me reposer l'âme, saint père…

La princesse aimait à venir au monastère de N… Elle avait, ces deux dernières années, pris l'endroit en affection et elle y venait presque chaque mois d'été passer deux ou trois jours et parfois une semaine. Les novices timides, la paix, les plafonds bas, l'odeur de bois de cyprès, la nourriture frugale, les rideaux bon marché aux fenêtres, tout cela la touchait, l'attendrissait, la disposait à la méditation et aux bonnes pensées. Il lui suffisait d'être depuis une demi-heure dans son appartement monastique, pour qu'il lui semblât qu'elle aussi était timide et modeste, et que d'elle aussi s'exhalait une odeur de cyprès. Le passé s'enfuyait quelque part, bien loin, perdait son prix, et la princesse se mettait à songer qu'en dépit de ses vingt-neuf ans elle était très semblable au vieil archimandrite et qu'elle était, comme lui, née, non pour la richesse, la grandeur terrestre et l'amour, mais pour la vie calme, cachée et crépusculaire du cloître.

Il arrive que, dans la sombre cellule d'un anachorète, plongé dans la prière, un rayon entre tout à coup ou qu'un oiseau se pose sur la fenêtre et chante ; l'austère anachorète sourit malgré lui, et, tout à coup, sous la lourde affliction de ses péchés, coule en lui, sortant comme de dessous une pierre, un ruisseau de joie innocente et douce. Il semblait à la princesse qu'elle apportait justement du dehors un adoucissement pareil à ceux que donnent ce rayon ou cet oiseau. Son sourire affable et gai, son doux regard, sa voix, ses plaisanteries, et toute sa petite personne, bien tournée, vêtue d'une simple robe noire, devaient éveiller chez ces gens austères et simples un sentiment d'attendrissement et de joie. Chacun, en la regardant, devait penser : « Dieu nous a envoyé un ange… » Et, sentant que chacun pensait ainsi malgré soi, la princesse souriait encore plus affablement, et s'efforçait de ressembler à un oiseau.

Après avoir pris du thé et s'être reposée, elle sortit se promener. Le soleil était déjà couché. La fraîcheur parfumée du réséda que l'on venait d'arroser souffla du parterre du couvent jusqu'à elle, et de l'église venait le bruit du chant des moines, qui semblait de loin très mélancolique et très agréable ; on chantait

vêpres. Il y avait dans les fenêtres noires sur lesquelles dansaient les reflets des lampes d'autel, dans les murailles, et dans la personne d'un vieux moine assis sous le porche près d'une image avec un tronc, tant de repos inviolé, que la princesse, sans savoir pourquoi, se sentait envie de pleurer.

Hors des portes du couvent, dans l'allée de bouleaux au long des murs, où il y avait des bancs, il faisait déjà noir. L'air s'obscurcissait vite, vite… La princesse fit quelques pas dans l'allée, s'assit sur un banc, et se mit à penser.

Elle pensa qu'il serait bon d'habiter toute sa vie ce couvent où l'existence était calme et pure comme un soir d'été, qu'il serait bon d'y oublier tout à fait son prince débauché et ingrat, d'y oublier son énorme fortune, ses créanciers qui, chaque jour, la tourmentaient, et tous ses malheurs, et sa femme de chambre Dâcha, qui avait ce matin une si insolente figure. Il serait bon de rester assise ici, sur ce banc, toute sa vie, et de regarder à travers les fûts des bouleaux, se traîner en flocons, au pied du monastère, le brouillard du soir ; de regarder là-bas, au loin sur la forêt, voler vers la couchée, la nuée offusquante des feux ; et de regarder deux novices qui, l'un, monté sur un cheval pie, et l'autre à pied, menaient les chevaux au pacage de nuit, et, heureux de leur liberté, folâtraient comme des enfants. Leurs jeunes voix sonnaient dans l'air immobile et l'on pouvait distinguer chacune de leurs paroles. Il est bon d'être assise ainsi et de prêter l'oreille au silence. Le vent souffle un peu et remue les cimes des bouleaux ; une grenouille glisse dans l'herbe sèche ; l'horloge du couvent sonne un quart d'heure derrière les murs… Rester assise sans bouger, écouter, et penser, penser, penser…

Une vieille, avec une besace, passa devant elle. La princesse songea qu'il serait bon d'arrêter cette vieille, de lui dire quelque chose de caressant et de senti et de lui venir en aide… Mais la vieille ne se retourna pas et disparut à un angle.

Dans l'allée apparut, bientôt après, un homme grand, à barbe grise, en chapeau de paille. Arrivé devant la princesse, il ôta son chapeau et salua. À sa large calvitie et à son nez busqué, la princesse reconnut le docteur Mikhaïl Ivânovitch, qui avait été à son service cinq ans auparavant à Doubôvka. Elle se souvint qu'on lui avait dit que la femme du docteur était morte l'année passée. Elle voulut sympathiser avec lui et le consoler.

– Docteur, vous ne me reconnaissez sans doute pas ? lui demanda-t-elle avec un sourire affable.

– Pardon, princesse, je vous ai reconnue, dit le docteur, levant une seconde fois son chapeau.

– Ah, merci ! et moi qui croyais que vous aviez oublié votre princesse ! Les gens ne se souviennent que de leurs ennemis et oublient leurs amis. Vous êtes aussi venus pour prier un peu ?

– Je couche ici par devoir chaque samedi ; je suis le médecin du couvent.

– Ah, bien ! Et comment allez-vous ? demanda la princesse en soupirant. J'ai entendu dire que votre femme est décédée ; quel malheur !

– Oui, princesse, c'est un grand malheur pour moi !…

– Qu'y faire !… Il faut supporter le malheur avec résignation ! Pas un cheveu ne tombe de la tête d'un homme sans le gré de la Providence.

– Oui, princesse.

Au sourire affable et doux de la princesse et à ses soupirs, le docteur ne répondait froidement et sèchement que « oui, princesse ». L'expression de son visage aussi était froide et sèche…

« Que pourrais-je encore lui dire ? » se demanda la princesse.

– Depuis combien de temps nous ne nous étions pas vus, tout de même, dit-elle. Cinq ans ! Combien d'eau a coulé à la mer depuis ce temps-là !… Que de changements !… C'est effrayant d'y songer !… Vous savez que je me suis mariée. De comtesse je suis devenue princesse. Et déjà j'ai eu le temps de me séparer de mon mari…

– Oui, j'ai entendu dire.

– Dieu m'a envoyé beaucoup d'épreuves !… Vous avez sans doute entendu dire aussi que je suis ruinée ? Pour les dettes de mon malheureux mari, il a fallu vendre Doubôvka, Kiriâkovo et Sôphïno. Il ne m'est resté que Barônovo et Mikhâltsévo. C'est effrayant de regarder en arrière ; que de changements ! que de malheurs variés ! que de fautes !

– Oui, princesse, beaucoup de fautes !

La princesse se troubla. Elle connaissait ses fautes. Toutes étaient si intimes qu'elle seule pouvait les juger et en parler. Elle ne put se contenir et demanda :

– Quelles fautes voulez-vous dire ?

– Vous venez d'en parler, vous les connaissez donc, répondit le docteur en souriant. Alors à quoi bon ?…

– Non, dites-les moi, docteur. Je vous en serai très reconnaissante ! Et, je vous en prie, ne faites pas de façons avec moi ; j'aime à entendre la vérité.

– Je ne suis pas votre juge, princesse.

– Pas mon juge !… De quel ton parlez-vous ! C'est donc que vous savez quelque chose ? Dites !

– Si vous le désirez, voilà. Seulement, par malheur je ne sais pas parler et je ne me fais pas toujours comprendre.

Le docteur réfléchit un peu et dit :

– Beaucoup de fautes ! mais à proprement parler la principale, à mon avis, c'est l'esprit général par lequel… que… qui a régné dans tous vos biens… Vous le voyez, je ne sais pas m'exprimer… Enfin, le principal, c'est le non-amour, la répulsion pour les gens, qui se sentaient positivement en tout. Chez vous, tout le système de la vie était fondé sur cette répulsion. Répulsion pour la voix de l'homme, pour sa figure, sa nuque, ses pas, en un mot, pour tout ce qui constitue l'homme ! À toutes les portes et à tous les escaliers de grossiers, de paresseux et repus flandrins en livrée, pour empêcher d'entrer dans la maison les gens mal vêtus. Dans l'antichambre, de grands fauteuils à dos pour que, pendant les bals et les réceptions, les domestiques ne salissent pas de leur nuque les papiers des murs. Dans toutes les chambres, des tapis bouclés pour qu'on n'entende pas marcher. On prévient inévitablement toute personne qui entre, de parler peu et bas, et de ne pas parler de ce qui peut produire un mauvais effet sur l'imagination et sur les nerfs. Dans votre cabinet on ne tendait pas la main aux gens et on ne les priait pas de s'asseoir, de la même façon que, à l'instant même, vous ne m'avez pas tendu la main et ne m'avez pas invité à m'asseoir…

– Mais, voilà, si vous voulez !… dit la princesse lui tendant la main et souriant. Vraiment, pour de pareilles bagatelles est-ce qu'on peut se fâcher ?

– Est-ce que je me fâche ? dit le docteur en riant.

Mais aussitôt il devint rouge, quitta son chapeau, et, l'agitant, il se mit à dire avec feu :

– À parler franchement, il y a longtemps que j'attendais une occasion de vous dire tout, tout !… Je veux vous dire que vous

regardez tout le monde à la façon de Napoléon, comme de la chair à boulets. Mais chez Napoléon, il y avait au moins une idée, et chez vous, en dehors de la répulsion, rien !

– Moi, de la répulsion pour les gens ! fit la princesse en souriant, et levant les épaules, ébahie ; moi !

– Oui, vous ! Il vous faut des faits ? En voici. Chez vous, à Mikhâltsévo, vivent d'aumônes trois de vos anciens cuisiniers, devenus aveugles dans vos cuisines à la chaleur du four… Tout ce qu'il est né sur vos dix mille dessiatines de terre de gens bien portants, fort et beaux, tout a été pris par vous et par vos parasites pour être heiduque, laquais ou cocher… Tous ces êtres à deux pattes se sont élevés dans la valetaille, se sont empiffrés, sont devenus insolents, en un mot ont perdu l'image et la ressemblance de Dieu… Les jeunes médecins, les agronomes, les instituteurs, en général tous les travailleurs intellectuels, mon Dieu ! on les arrache à leur emploi, au travail honnête, et on les force pour un morceau de pain à prendre part à diverses farces de marionnettes, qui, pour tout homme honnête, sont honteuses ! N'importe quel jeune homme ne servira pas trois ans dans ces conditions-là sans devenir hypocrite, gluant, délateur. Est-ce bien ? Vos intendants polonais, ces sales espions, tous ces Casimirs et ces Caëtans, trottent du matin au soir par dizaines sur vos dix mille arpents et pour vous complaire s'efforcent de tirer trois peaux d'un bœuf. Excusez-moi ; je m'exprime sans ordre ; mais ça ne fait rien… Les gens du simple peuple, chez vous, on ne les regarde pas comme des hommes. Et, même, ces princes, ces comtes, ces archevêques, qui viennent chez vous, vous ne les considérez que pour le décor et non comme des êtres vivants. Mais le principal, le principal, ce qui me révolte plus que tout, c'est que l'on ait plus d'un million de fortune et que l'on ne fasse rien pour les gens ; rien !

La princesse était assise, étonnée, effrayée, offensée, ne sachant que dire et comment se tenir. Jamais on ne lui avait parlé sur ce ton. La voix fâchée, hostile, du docteur, ses propos gauches, bégayants, faisaient dans ses oreilles et dans sa tête un bruit aigre, martelé, et il se mit à lui paraître que le gesticulant docteur la frappait sur la tête avec son chapeau.

– Ce n'est pas vrai ! prononça-t-elle doucement, d'une voix suppliante. J'ai fait, vous le savez vous-même, beaucoup de bien aux gens !

– Ah ! assez ! cria le docteur. Est-il possible que vous continuiez à regarder votre œuvre de bienfaisance comme quelque chose de

sérieux et d'utile, et non comme une pure comédie ? Mais ç'a été une comédie depuis le commencement jusqu'à la fin !… Ç'a été un jeu à l'amour du prochain, le jeu le plus clair, et que comprenaient même les enfants et les bonnes femmes stupides ! Ne prenons que votre… comment l'appeler ?… asile, pour les vieilles sans famille, dans lequel vous m'aviez forcé d'être quelque chose comme médecin en chef, tandis que vous en étiez la tutrice honoraire. Ah ! seigneur notre Dieu, quel gentil petit établissement ! On avait construit une maison avec des parquets et des girouettes sur les toits ; on y avait ramassé de tous les villages une dizaine de vieilles que l'on forçait à dormir sous des couvertures de laine, dans des draps de toile de Hollande, et à manger du sucre candi…

Le docteur, avec une joie mauvaise, pouffa de rire dans son chapeau, et poursuivit, vite, en bégayant :

– C'en fut une plaisanterie ! Les bas employés de l'asile mettaient sous clé les couvertures et les draps pour que les vieilles ne les salissent pas. Qu'elles dorment si elles veulent sur le plancher, les vieilles poivrières du diable ! La vieille n'osait ni s'asseoir sur son lit, ni marcher sur le parquet, ni mettre sa camisole. On conservait tout pour la parade, et on le gardait des vieilles comme des voleurs. Et les vieilles, pour se nourrir et s'habiller, mendiaient en cachette, et priaient Dieu, nuit et jour, de pouvoir sortir de prison au plus vite, et d'échapper aux instructions que leur faisaient, pour le salut de leur âme, les gredins repus auxquels vous aviez confié leur surveillance. Et les hauts employés, que faisaient-ils ? C'est simplement adorable ! À peu près deux fois par semaine, il arrivait, un soir, au galop, trente mille courriers annoncer que le lendemain la princesse (c'est-à-dire vous) arriverait à l'hospice. Cela voulait dire que le lendemain il fallait quitter ses malades, s'habiller et venir à la parade. Bon, j'arrive. Les vieilles, toutes vêtues de neuf, et propres, sont déjà en rangs, et attendent. Le vieux rat de garnison en retraite, l'inspecteur, tourne autour d'elles avec un sourire affecté et fourbe. Les vieilles bâillent et se regardent entre elles, mais sans oser se confier leurs plaintes. Nous attendons. Le sous-intendant arrive au galop. Une demi-heure après, l'intendant. Ensuite, le directeur général de vos biens. Ensuite encore quelqu'un, et encore quelqu'un… Ils arrivent au galop, sans fin. Tous ont des figures solennelles, mystérieuses. Nous attendons, nous attendons, nous piétinons sur place ; nous regardons nos montres de temps en temps ; tout cela dans un silence de tombe

parce que nous nous détestons les uns les autres et que nous sommes à couteaux tirés. Il passe une heure, une autre, et enfin la calèche apparaît à l'horizon, et… et…

Le docteur partit d'un rire aigu, et dit d'une voix de fausset :

– Vous descendez de voiture, et les vieilles sorcières, dirigées par le rat de garnison, commencent à chanter : « Si glorieux à Sion notre Seigneur, que la langue ne le peut exprimer… » Joli, hein ?

Le docteur rit d'un rire grave et lança le bras en avant comme pour indiquer que le rire le mettait dans l'impossibilité de prononcer un seul mot. Il riait âprement, les dents fortement serrées, comme rient les méchantes gens, et au son de ce rire, à son visage, et à ses yeux un peu insolents, on pouvait voir qu'il tenait en mépris profond la princesse, l'asile et les vieilles. Il n'y avait rien de risible ni de gai dans tout ce qu'il venait de dire de façon malhabile et grossière ; et néanmoins il riait avec plaisir et même avec joie.

– Et l'école ? reprit-il, soupirant d'avoir trop ri. Vous vous souvenez comme vous avez voulu vous-même, quelque temps, instruire les petits moujiks ?… Vous enseigniez sans doute trop bien, car tous les petits garçons s'enfuyaient vite ; il fallait ensuite les fouetter et les payer pour qu'ils vinssent auprès de vous !… Et vous rappelez-vous aussi comme vous vouliez, pendant un temps, nourrir au biberon, de vos propres mains, les enfants à la mamelle dont les mères travaillent aux champs ? Vous alliez dans les villages et vous vous plaigniez qu'il n'y eût pas d'enfants à votre disposition ; les mères les emportaient tous aux champs avec elles. Dans la suite, le stâroste leur ordonna de laisser à tour de rôle, pour votre divertissement, leurs nourrissons. Chose étonnante, toutes fuyaient vos bienfaits comme les souris fuient le chat ! Pourquoi cela ? Très simple ! Non pas parce que le peuple est chez nous ignorant et ingrat, comme vous l'expliquiez toujours ; mais parce que, dans toutes vos fantaisies, passez-moi l'expression, il n'y avait pas pour un liard d'amour et de charité ; il n'y avait que le désir de vous distraire avec des poupées vivantes, et rien de plus ! Celui qui ne sait pas faire la différence entre les gens et des bichons ne doit pas s'occuper de bienfaisance… Je vous l'affirme : entre les gens et des bichons, il y a une grande différence !

Le cœur de la princesse battait violemment ; ses oreilles tintaient, et il lui semblait que le docteur, sans discontinuer, lui frappait sur la tête avec son chapeau. Le docteur parlait vite, avec chaleur, bégayant et gesticulant trop. Elle comprenait seulement

qu'un homme mal élevé, grossier, méchant et ingrat, lui parlait ; mais ce qu'il voulait d'elle et de quoi il lui parlait, elle ne le comprenait pas.

– Allez-vous-en ! dit-elle d'une voix plaintive, levant les bras comme pour préserver sa tête du chapeau du docteur ; allez-vous-en !

– Et comme vous vous conduisiez avec ceux qui vous servaient ! continua le docteur se révoltant. Vous ne les regardiez pas comme des hommes ; vous les traitiez comme les derniers faquins. Par exemple, permettez-moi de vous demander pourquoi vous m'avez congédié ? Je suis resté dix ans au service de votre père, puis au vôtre, honnêtement, ne connaissant ni fête, ni vacances ; j'ai gagné l'amour de tout le monde à cent verstes à la ronde ; et soudain, un beau jour, on m'annonce que je ne suis plus à votre service ! Qu'ai-je fait ? Jusqu'à présent je ne le comprends pas. Moi, gentilhomme, docteur en médecine de l'Université de Moscou, père de famille, je suis un si petit rien qu'on peut me jeter dehors sans explication ! Pourquoi se gêner avec moi ?… J'ai appris ensuite que ma femme, à mon insu, en secret, était allée trois fois chez vous pour supplier à mon sujet, et vous ne l'avez pas reçue une seule fois ! On dit qu'elle pleurait dans l'antichambre. Je ne pardonnerai jamais cela à ma défunte, jamais !

Le docteur se tut et serra les dents, songeant avec contention à ce qu'il pourrait bien dire encore de désagréable et de vengeur. Il se souvint de quelque chose, et sa figure, assombrie, froide, s'éclaira tout à coup.

– Prenons encore vos relations avec ce monastère ! dit-il avec hâte. Vous n'avez jamais épargné personne et, plus saint est un endroit, plus de chances il a d'avoir part aux fruits de votre charité et de votre angélique douceur ; pourquoi venez-vous ici ? Que vous faut-il ici chez ces moines, permettez-moi de vous le demander ? Que vous est Hécube et qu'êtes-vous à Hécube ? Encore l'amusement, le jeu, la dérision de la personne humaine, et rien de plus !… Vous ne croyez pas au même dieu que les moines. Dans votre cœur, vous en avez un à vous, jusqu'auquel, dans des séances de spiritisme, vous vous êtes élevée par votre esprit ! Vous regardez les cérémonies de l'église avec condescendance. Vous n'allez ni à la messe ni aux vêpres. Vous dormez jusqu'à midi… Pourquoi donc venez-vous ici ? Vous venez, avec votre Dieu, dans ce monastère d'un autre Dieu, et vous vous imaginez que le

monastère compte cela pour un très grand honneur !… Comment en serait-il autrement !… Demandez-vous un peu, – entre autres choses, – à combien reviennent aux moines les visites que vous leur faites ? Vous avez daigné arriver ce soir, et dès avant-hier, il y avait ici un homme à cheval, envoyé de votre bien, pour annoncer que vous vous proposiez de venir. Hier, tout le jour, on vous a préparé des chambres et on vous a attendue. Aujourd'hui est arrivée l'avant-garde, votre insolente femme de chambre, qui ne fait que courir à travers la cour, frétiller, obséder tout le monde de questions, et donner des ordres ; je ne peux pas souffrir cela ! Aujourd'hui, toute la journée, les moines étaient sur le qui-vive. Si on ne vous reçoit pas avec cérémonie, malheur ! Vous vous plaindrez à l'archevêque : « Les moines, Votre Éminence, ne m'aiment pas. Je ne sais pas en quoi je les ai fâchés. Il est vrai que je suis une grande pécheresse. Mais je suis si malheureuse ! » Un couvent a reçu un blâme à cause de vous. L'archimandrite est un homme occupé, instruit ; il n'a pas une minute libre ; et vous l'exigez sans cesse dans votre appartement. Aucune considération ni pour la vieillesse, ni pour la dignité. Encore si vous donniez beaucoup, ce serait moins choquant ; mais, en tout, depuis les temps, les moines n'ont pas reçu de vous cent roubles !…

Quand on tourmentait la princesse, quand on ne la comprenait pas, quand on l'offensait et quand elle ne savait que dire et que faire, elle se mettait habituellement à pleurer. Cette fois aussi, à la fin, elle se couvrit le visage et se mit à pleurer à petits sanglots aigus, comme un enfant. Le docteur s'arrêta soudain et la regarda. Son visage s'assombrit et devint grave.

– Pardonnez-moi, princesse, dit-il d'une voix sourde ; j'ai cédé à un mauvais sentiment et me suis oublié ; c'est mal.

Et ayant toussé avec confusion, oubliant de remettre son chapeau, il s'éloigna de la princesse rapidement.

Dans le ciel, les étoiles luisaient. La lune devait se lever de l'autre côté du monastère, car le ciel y était clair, transparent et doux. Le long des blanches murailles, les chauves-souris volaient sans bruit. L'horloge sonna le troisième quart d'une heure, de huit heures probablement. La princesse se leva et revint lentement vers les portes. Elle se sentait offensée et pleurait. Il lui semblait que les arbres, les étoiles et les chauves-souris la plaignaient et que l'horloge n'avait sonné mélodieusement que pour sympathiser avec elle. Elle pleurait et songeait qu'il serait bon de se retirer dans un couvent pour toute sa vie. Les tranquilles soirs d'été, elle

se promènerait seule dans les allées, offensée, insultée, incomprise des gens, et seuls Dieu et le ciel étoilé verraient ses larmes de martyre. Les vêpres, à l'église, duraient encore. La princesse s'arrêta et prêta l'oreille au chant. Comme le chant résonnait bien dans l'air immobile et obscur ! Combien doux de pleurer et de souffrir en l'écoutant !

Revenue dans son appartement, la princesse regarda dans une glace son visage rougi par les larmes et se mit de la poudre. Elle s'assit ensuite pour souper. Les moines savaient qu'elle aimait la marinade de sterlet, les tout petits champignons, le malaga, et le simple pain d'épice, qui a, dans la bouche, un goût de cyprès ; et chaque fois qu'elle venait, ils lui servaient tout cela. Mangeant leurs champignons et buvant leur malaga, la princesse rêvait qu'on finirait de la ruiner et qu'on l'abandonnerait ; que tous ses intendants, gérants, teneurs de livres, et ses femmes de chambre, tous ces gens pour lesquels elle avait tant fait, la trahiraient et se mettraient à dire sur son compte des grossièretés ; que tous les gens, tant qu'il y en a, tomberaient sur elle, et se moqueraient d'elle. Elle renoncerait alors à son titre de princesse, au luxe et à la société, et s'en irait dans un couvent, sans un mot de reproche à personne. Elle prierait pour ses ennemis, et alors, subitement, tous la comprendraient et viendraient lui demander pardon. Mais il serait trop tard…

Après avoir soupé, elle se mit à genoux devant l'image et lut deux chapitres de l'Évangile. Ensuite, la femme de chambre lui fit son lit, et elle se coucha. Étendue sous la blanche couverture, elle soupira avec délices, profondément, comme on soupire après avoir pleuré ; elle ferma les yeux et commença à s'assoupir.

Le matin, en se réveillant, elle regarda sa montre. Il était neuf heures et demie. Auprès du lit, sur le tapis, s'allongeait une étroite et vive bande de lumière que faisait un rayon venu de la fenêtre et qui éclairait un peu la chambre. Derrière les rideaux noirs, des mouches bourdonnaient sur les vitres. – Il est de bonne heure ! se dit la princesse. Et elle ferma les yeux.

S'étirant et se dorlotant, elle se rappela sa rencontre de la veille avec le docteur et toutes les pensées avec lesquelles elle s'était endormie. Elle se souvint qu'elle était malheureuse… Puis elle se remémora son mari, qui vivait à Pétersbourg, ses intendants, son docteur, ses voisins, les fonctionnaires qu'elle connaissait ; la figure d'un grand nombre d'hommes de sa connaissance passa dans son esprit. Elle sourit et pensa que si tous

ces gens pouvaient entrer dans son âme et la comprendre, ils seraient tous à ses pieds…

À onze heures et quart elle sonna sa femme de chambre.

– Aidez-moi à m'habiller, Dâcha, dit-elle avec langueur. Ou plutôt, allez dire d'abord qu'on fasse avancer les chevaux. Il faut aller chez Clâvdia Nikolâëvna.

Sortie de son appartement pour monter en voiture, la vive lumière du jour lui fit cligner les yeux et elle rit de plaisir ; la journée était étonnamment belle. Regardant, les yeux à demi fermés, les moines qui s'étaient assemblés pour la saluer devant la marquise de l'hôtellerie, elle inclina affablement la tête, et dit :

– Adieu, mes amis ! À après-demain !

Elle fut agréablement surprise de voir parmi les moines le docteur. Il était pâle et sérieux.

– Princesse, dit-il, ôtant son chapeau et souriant d'un air fautif, je vous attends ici depuis longtemps. Pardonnez-moi, au nom de Dieu !… Un mauvais sentiment de vengeance m'a emporté hier soir, et je vous ai débité… des sottises… En un mot, je vous demande pardon.

La princesse sourit affablement et tendit la main vers sa bouche. Le docteur la baisa et rougit.

La princesse, s'efforçant de ressembler à un oiseau, sauta légèrement dans sa calèche et se mit à incliner la tête de tous côtés. Tout était dans son âme clair, joyeux et tiède, et elle sentait que son sourire était plus caressant et plus doux que de coutume. Tandis que l'équipage roulait sous la porte, puis, sur la route poudreuse, auprès des isbas et des enclos, près des longs trains de chariots petits-russiens, et des pèlerins qui venaient en bandes vers le couvent, elle clignait toujours des yeux et souriait doucement. Elle songeait qu'il n'est pas de plus grandes jouissances que d'apporter partout avec soi la chaleur et la joie, de pardonner les offenses et de sourire affablement à ses ennemis… Les moujiks qui la rencontraient la saluaient ; la calèche roulait mollement ; sous ses roues, des nuages de poussière se levaient que le vent portait sur le seigle doré ; et il semblait à la princesse que ce n'était pas sur les coussins d'une calèche que son corps se berçait, mais sur les nuages, et qu'elle était elle-même semblable à un petit nuage, léger et transparent…

– Comme je suis heureuse ! murmura-t-elle, fermant les yeux ;

comme je suis heureuse !

1889.

LE PIPEAU

Suffoqué par l'air dense du fourré, couvert de toiles d'araignée et d'aiguilles de sapins, Mélitone Chîchkine, l'intendant de la ferme de Déménntiévo, longeait, le fusil à l'épaule, la lisière de la forêt. Sa chienne, Dâmka, mélange de setter et de chien de cour, pleine, et extraordinairement maigre, se traînait derrière lui, serrant sa queue mouillée et s'efforçant, tant qu'elle pouvait, de ne pas se piquer le museau. La matinée était laide et couverte. Il se répandait, des fougères et des arbres, enveloppés d'une buée légère, de grosses gouttes d'eau ; la forêt exhalait une odeur âcre de pourri.

À l'endroit où finissait le fourré, des bouleaux se dressaient, et on voyait entre leurs troncs l'espace embrumé. Derrière les bouleaux, un pâtre jouait sur un pipeau qu'il avait fait lui-même. Le joueur ne prenait que cinq ou six notes, les filait paresseusement, sans essayer de les joindre en motif, et pourtant il se sentait dans son pépiement quelque chose d'âpre et d'extrêmement triste.

Quand le fourré s'éclaircit devant lui et qu'aux sapins se mêlaient déjà de jeunes bouleaux, Mélitone aperçut le troupeau. Des chevaux entravés, des vaches et des brebis vaguaient au milieu des arbustes, broutant les branches et flairant l'herbe silvestre. À l'orée du bois, le pâtre, vieux et maigre, vêtu d'un cafetan déchiré, sans bonnet, se tenait appuyé contre un bouleau. Il regardait à terre, songeait, et jouait de son pipeau, machinalement, sans doute.

– Bonjour, grand-père, Dieu t'aide ! lui dit, en l'abordant, Mélitone, d'une voix enrouée et grêle, qui n'allait pas du tout à sa haute taille et à sa grosse figure charnue. Tu pipes bien du pipeau, tu sais ! À qui est le troupeau que tu gardes ?

– C'est celui d'Artamônovskoë, répondit le berger, à contre-cœur, serrant son chalumeau dans son sein.

– C'est donc aussi la forêt d'Artamônovskoë ? demanda Mélitone, regardant autour de lui. Ah, c'est la forêt d'Artamônovskoë ! Vois un peu, j'ai failli m'égarer ! Je me suis écorché toute la frimousse dans le hallier.

Il s'assit par terre et se mit à rouler une cigarette dans du

papier de journal.

Comme sa voix menue, tout, chez cet homme, son sourire et ses petits yeux, ses boutons et sa casquette, qui tenait à peine sur sa grasse tête tondue, était petit, et ne répondait ni à sa taille, ni à sa carrure, ni à sa figure pleine. Quand il parlait et qu'il souriait, on sentait sur son gros visage rasé et dans toute sa personne quelque chose d'humble, de timide et de mou comme chez une paysanne.

– Hein, quel temps ! Dieu nous en garde ! dit-il, secouant la tête. On n'a pas encore serré les avoines et on dirait qu'on a fait marché avec la pluie ; le diable l'emporte !

Le pâtre regarda le ciel d'où bruinait la pluie, la forêt, les vêtements mouillés de l'intendant, songea et ne dit rien.

– Tout l'été, ça été comme ça…, soupira Mélitone. Pour les moujiks mauvais, et pour les maîtres aucun profit…

Le pâtre regarda de nouveau le ciel, songea, et dit, avec des pauses, comme s'il mâchait chaque mot :

– Tout penche à la même fin… Rien de bon à attendre.

– Chez vous, comment ça va-t-il ? demanda Mélitone, se mettant à fumer ; as-tu des couvées de coqs de bruyère dans la taille d'Artamônovskoë ?

Le berger ne répondit pas immédiatement ; il regarda encore le ciel, regarda de côté et d'autre, songea un peu, cligna des paupières… Il donnait sans doute à ses paroles une grande importance, et, pour en augmenter le prix, il s'efforçait de les énoncer en traînant et avec une sorte de solennité. L'expression de son visage était, comme celle des vieillards, affinée et grave, et semblait moqueuse et rusée parce qu'une échancrure en forme de selle coupait son nez, et que les narines en étaient relevées.

– Non ; je crois que je n'en ai pas vu, répondit-il. Eriômka, notre chasseur, dit qu'il a levé le jour de la Saint-Ilia une couvée auprès de Poustochiio, mais il a dû inventer. Il y a peu d'oiseaux.

– Oui, frère, peu !… Partout il y en a peu. La chasse, à le dire en conscience, n'est rien et ne vaut plus la peine. Il n'y a plus du tout de gibier et celui qu'on trouve maintenant, il n'y a pas même à s'y salir les doigts : ce n'est pas venu. C'est si petit que ça fait honte à regarder.

Mélitone sourit et fit un geste découragé.

– Ce qui arrive maintenant dans ce monde, dit-il, il n'y a qu'à en rire et rien plus. L'oiseau aujourd'hui est absurde ; il se met tard à couver, et il en est qui n'ont pas encore fini pour la Saint-Pierre ; ma foi, oui !

– Tout penche au même, dit le pâtre, levant la tête vers le ciel. L'année dernière, il y a eu peu de gibier ; cette année, il y en a encore moins ; et dans cinq ans, comptes-y, il n'y en aura plus du tout. Je remarque ça : bientôt ce n'est pas seulement le gibier, il ne restera aucun oiseau.

– C'est vrai ! accorda Mélitone pensif.

Le pâtre sourit amèrement et secoua la tête.

– Étonnant ! dit-il. Et où tout cela est-il passé ? Il y a de cela vingt ans, il y avait ici des oiseaux et des grues, des canards et des coqs de bruyères, des masses et des masses ! Si les seigneurs allaient à la chasse on n'entendait que poum-poum-poum, poum-poum-poum ! De grosses bécasses, de bécasses et de courlis, on n'en pouvait pas voir la fin ; et de sarcelles et de bécassines, il y en avait comme de sansonnets, ou, disons-le, comme de moineaux, en veux tu, en voilà ! Où tout cela est-il passé ? On ne voit même plus de mauvais oiseaux !… Passés en fumée, les aigles, les faucons, les hiboux… Il y a moins de toute espèce de bêtes. Aujourd'hui, frère, le loup et le renard sont comme une merveille, et il n'y a pas à parler de l'ours et de la loutre… Et autrefois il y avait même des élans !… Depuis quarante ans, j'observe d'année en année les choses de Dieu, et pour moi je comprends que tout penche au même.

– À quoi ?

– Au pire, mon gars. Il faut songer à la fin… Le temps est venu où le monde de Dieu doit périr.

Le vieillard mit sa casquette et regarda le ciel.

– C'est dommage ! soupira-t-il après un moment de silence. Ah, mon Dieu, comme c'est dommage !… Sans doute, que la volonté de Dieu soit faite ! Ce n'est pas nous qui avons créé le monde. Mais pourtant, c'est bien dommage ! Qu'un seul arbre sèche, ou, disons-le, qu'une vache crève, la peine nous prend ! Et comment voir cela, brave homme, si le monde entier s'en va en poussière ? Que de bien, Seigneur Jésus ! Le soleil, le ciel, les forêts, les rivières, les êtres vivants !… tout cela créé, arrangé, ajusté ensemble ; tout mené à son but et bien à sa place ; et tout cela devra disparaître ?…

Un mélancolique sourire éclaira le visage du pâtre et ses paupières se mirent à battre.

– Tu veux dire que le monde finira, dit Mélitone, pensif. Possible que ce soit bientôt ; mais ce n'est pas par l'oiseau qu'on peut en juger. Il n'est pas probable que l'oiseau puisse marquer ça !

– Ce n'est pas seulement les oiseaux, dit le pâtre ; c'est aussi les bêtes sauvages, et le bétail, et les abeilles, et le poisson… Si tu ne me crois pas, demande aux vieux. Chacun te dira que le poisson n'est plus du tout ce qu'il était. Dans les mers, dans les lacs, dans les rivières, le poisson d'année en année devient toujours moindre et moindre. Dans notre Pestchânnka, je me souviens, on prenait du brochet d'une archine ; il y avait des lottes ; du gardon, de la brème et de chaque espèce de poisson, il y en avait à voir, et, maintenant, quand on prend un méchant petit brochet ou une petite perche, longs d'un quart, on en remercie Dieu. De véritable perche goujonnière, il n'y en a même plus. Tout, d'année en année, va de mal en pis, et, attends un peu, il n'y aura plus de poisson du tout. Regardons maintenant, si tu veux, les rivières… Les rivières, n'aie pas peur, elles sèchent !

– C'est vrai, qu'elles sèchent…

– Ah ! il n'y a pas à dire ! D'année en année elles sont plus petites, et déjà, frère, il n'y a plus de ces gouffres qu'il y avait. Tu vois, là-bas, ces arbrisseaux ? demanda le vieillard montrant un point. Derrière est le vieux lit de la Pestchânnka, la dérive, on l'appelle ; du temps de mon père, c'est là que la rivière coulait ; maintenant regarde où les diables l'ont portée ! Le lit change et, vois bien, changera jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait sèche… Derrière Kourgâssovo, il y avait des marais et des étangs ; maintenant où sont-ils ?… Et les ruisseaux, où se sont-ils sauvés ? Tiens, chez nous, dans cette forêt, il coulait un ruisseau, et un ruisseau tel que les moujiks y posaient des nasses et y prenaient des brochets ; le canard sauvage passait l'hiver auprès, et maintenant, même au temps des hautes eaux, il n'y a pas ce qu'on peut appeler de l'eau ! Oui, frère, où que tu regardes, partout c'est mal ; partout !

Il se fit un silence ; Mélitone, les yeux fixes, pensait. Il voulait se rappeler ne fût-ce qu'un endroit dans la nature que n'eût pas touché la ruine qui envahit tout. Dans la buée et dans les raies obliques de la pluie, glissaient, comme sur un verre dépoli, des taches lumineuses qui s'éteignaient tout de suite : c'était le soleil

levant qui essayait de percer à travers les nuages et de jeter un regard sur la terre.

– Oui, et les forêts aussi !… murmura Mélitone.

– Les forêts aussi…, répéta le pâtre. On les coupe ; elles brûlent ; elles sèchent ; et il n'en pousse pas de nouvelles. Ce qui croît, on le coupe tout de suite ; aujourd'hui c'est sorti, et demain, regarde, les gens l'ont coupé ! Comme ça sans fin ni compte jusqu'au temps où il ne restera rien… Moi, brave homme, depuis le temps de la liberté je garde le troupeau de la commune ; avant la liberté, j'étais pâtre chez les seigneurs ; je gardais là, à ce même endroit, et, depuis que je vis, je ne me rappelle pas de jour d'été où je n'aie pas été là ; et j'observe tout le temps les choses de Dieu. J'ai bien examiné mon temps, frère ; et maintenant je comprends que toute plante est venue à s'amoindrir. Prends le seigle, l'avoine, n'importe quelle petite fleur ; tout penche au même.

– Pourtant, les gens sont devenus meilleurs, remarqua l'intendant.

– En quoi meilleurs ?

– Ils ont plus d'idée…

– Pour plus d'idée, ils ont plus d'idée, c'est vrai, mon garçon ! Mais à quoi cela mène-t-il ? Quelle cendre fera l'esprit des gens devant la mort ? Il n'est besoin d'aucun esprit pour mourir. À quoi bon de l'esprit au chasseur, s'il n'y a plus de gibier ? Je juge comme ça que Dieu a donné l'esprit à l'homme, mais qu'il lui a pris la force. Les gens sont devenus faibles, faibles jusqu'à l'extraordinaire. Tiens, par exemple, moi… ; je vaux un groche(29) ; de tout le village je suis le dernier moujik ; et pourtant, mon garçon, j'ai de la force !… Vois, je suis dans ma sixième dizaine ; tout le jour du bon Dieu, je pais mon troupeau ; et encore la nuit, je garde les chevaux pour deux grievnniks ; et je n'ai pas envie de dormir !… Et je n'ai pas froid !… Mon fils a plus d'idée que moi, et, mets-le à ma place ; il demandera demain une augmentation ou bien il ira se faire soigner. Voilà ce qui en est ! Moi, à l'exception du pain, je ne mange rien, parce que notre pain quotidien, donne-le nous aujourd'hui ; mon père aussi, sauf du pain, ne mangeait rien ; et aussi mon grand-père. Mais le moujik d'aujourd'hui, il lui faut et du thé, et de la vodka, et du pain blanc, et qu'on le laisse dormir du soir à l'aube, et qu'on le soigne, et toute espèce de dorloterie ! Pourquoi cela ? Parce qu'il est devenu faible ! Il n'y a plus en lui la force de résister. Il serait

content de ne pas dormir, mais ses yeux se collent ; rien n'y fait.

– C'est vrai, reconnut Mélitone. Le moujik d'aujourd'hui ne vaut plus grand'chose.

– Il n'y a pas à le cacher, nous devenons plus mauvais d'année en année… Prenons-nous maintenant les seigneurs ? Eux, ils ont encore plus faibli que le moujik. Le seigneur d'aujourd'hui a tout appris, sait tout ce qu'il n'y a pas à savoir, et à quoi bon ? À le regarder, la pitié vous prend ! Il est maigre, chétif, on dirait un Hongrois ou un Français ; il n'a ni consistance, ni aspect ; il n'a que le nom du bârine ; il n'a, le cher, ni place, ni occupation, et on ne voit pas ce qu'il lui faut. Ou il reste assis avec une ligne et il pêche, ou il est couché le ventre en l'air et lit un livre, ou bien il se trimballe au milieu des moujiks en disant diverses paroles. Et si ça n'a pas le sou, ça fait le scribe. Il vit comme ça de rien, et il ne lui vient pas à l'idée de se plier à quelque affaire véritable. La moitié des bârines autrefois étaient généraux ; ceux de maintenant, ce n'est que de la roustissure.

– Ils se sont beaucoup appauvris, dit Mélitone.

– Ils se sont appauvris parce que Dieu leur a enlevé la force. Contre Dieu on ne peut pas aller.

Mélitone regarda de nouveau un point fixement. Après avoir un peu réfléchi, il soupira, comme soupirent les gens raisonnables et sérieux, secoua la tête, et dit :

– Et d'où vient tout cela ? Nous péchons beaucoup, nous avons oublié Dieu, et le temps est venu de la fin de tout. Il faut le dire aussi ; le monde ne peut pas durer des siècles et des siècles ; il faut être consciencieux.

Le berger soupira et, comme s'il eût voulu arrêter cette conversation désagréable, il s'éloigna de son bouleau et se mit, des yeux, à compter ses vaches.

– Hé-hé, hée !… cria-t-il. Hé-hé, hée !… Ah ! que le diable !… N'y aura-t-il pas de fin pour vous ? La Mauvaise Force les a portées dans le hallier ! Tiou-liou-liou !…

L'air contrarié, il s'en alla dans les broussailles, rassembler son troupeau. Mélitone se leva et, lentement, rôda le long de la lisière ; il regardait à terre et pensait. Il voulait toujours se rappeler quoi que ce fût que n'eût pas encore touché la mort.

Sur les raies obliques de la pluie les taches lumineuses glissaient encore. Elles sautèrent d'un bond sur la cime de la forêt

et s'éteignirent dans le feuillage mouillé. Dâmka trouva sous un arbuste un hérisson, et, voulant attirer l'attention de son maître, donna un aboiement retentissant.

– Chez vous, y a-t-il eu l'éclipse ? cria le pâtre derrière les broussailles.

– Oui, répondit Mélitone.

– Ah !… Partout le monde se plaint qu'il y en ait eu… C'est, frère, que dans le ciel aussi, il y a du désordre. Elle n'a pas eu lieu pour rien… Hé-hé-hée ! hée !…

Ayant ramené son troupeau sur la lisière, le berger s'approcha d'un bouleau, regarda le ciel, tira sans se presser son chalumeau de son sein et se mit à jouer. Il jouait comme auparavant, machinalement, ne prenant que cinq ou six notes. Les sons, comme si le chalumeau lui fût tombé dans les mains pour la première fois, en sortaient, indécis, sans ordre, et ne se fondaient pas en motif. Mais Mélitone, qui songeait à la fin du monde, sentait en eux quelque chose de désagréable et de triste qu'il se serait bien passé d'entendre. Les notes les plus hautes tremblaient et se brisaient, et semblaient, comme si le chalumeau eût été effrayé et malade, pleurer inconsolablement. Les notes les plus basses rappelaient la buée, les arbres écrasés et le ciel gris : une pareille musique semblait appropriée au temps qu'il faisait, au vieillard et à ses discours.

Mélitone, voulant se plaindre, revint vers le vieillard. Et regardant sa figure mélancolique et narquoise, et son pipeau, il balbutia :

– Il est aussi devenu plus mauvais de vivre, grand-père. Il n'y a plus du tout moyen de vivre… Mauvaises récoltes, pauvreté, épizooties à chaque instant, maladies… La misère a vaincu !

La figure bouffie de l'intendant s'empourpra et prit une inquiète expression de bonne femme. Il remua les doigts comme s'il cherchait des mots pour traduire ce qu'il sentait de vague, et dit :

– Huit enfants, une femme, la mère encore vivante, et de gages, en tout, dix roubles par mois ; et pas nourris !… De misère, ma femme est devenue comme un diable et moi… je bois par moments… Je suis un homme sérieux, raisonnable ; j'ai de l'instruction ; je devrais rester chez moi en paix, et, toute la journée, avec mon fusil, je cours comme un chien parce que je n'en peux plus ; ma maison m'est devenue odieuse !…

Sentant que sa langue bredouillait tout autre chose que ce qu'il voulait exprimer, l'intendant y renonça d'un geste, et dit amèrement :

– Si le monde doit périr que ce soit le plus tôt possible ! Ça ne sert de rien de traînailler et de torturer les gens pour rien…

Le vieillard ôta le pipeau de ses lèvres, et, fermant un œil, en regarda l'ouverture. Son visage était morose, et couvert, comme de larmes, de grosses gouttes d'eau. Il sourit et dit :

– C'est dommage, frère ! Ah, mon Dieu, comme c'est dommage ! La terre, les bois, le ciel, toute espèce de créature ; tout a été créé, arrangé, et dans tout il y a de l'idée. Ce n'est pas pour rien que tout périra ! Et le plus dommage de tout, c'est les hommes.

Une grosse pluie, sur la forêt, bruissait, s'approchant de la lisière ; Mélitone regarda du côté du bruit et boutonna tous ses boutons.

– Je retourne au village, dit-il. Adieu, grand-père ! Comment t'appelle-t-on ?

– Louka-le-pauvre.

– Allons, adieu, Louka ! Merci de tout ce que tu m'as dit ! Dâmka, ici !

Mélitone lentement se traîna le long de la rivière, puis, sur la prairie, en bas, qui peu à peu se changeait en marais.

L'eau gémissait sous ses pieds et la laiche rousse, encore fraîche et viride, se penchait vers la terre comme si elle eût craint qu'on ne marchât sur elle. Derrière le marais, sur la rive de la Pestchânnka, dont avait parlé le vieillard, il y avait des saules, et, derrière eux, dans le flou, bleuissait une grange. On sentait l'approche de cette heure malheureuse, inconjurable, où les champs deviennent noirs, la terre sale et froide, où les saules pleureurs deviennent encore plus tristes, et où, sur leur tronc, glissent des larmes ; l'heure où seules les grues échappent au malheur commun, et où, comme si elles craignaient d'offenser de l'expression de leur bonheur la nature attristée, elles font retentir le haut des cieux de leur chant angoissant et mélancolique.

Mélitone atteignit la rivière, entendant mourir derrière lui peu à peu les sons du chalumeau. Il avait encore besoin de se plaindre. Il regarda autour de lui tristement, et il prit en insupportable pitié et le ciel et la terre, et le soleil, et la forêt, et sa propre Dâmka. Il

était, lorsque la note la plus haute du pipeau volait prolongée dans l'atmosphère et tremblait comme la voix d'un homme qui pleure, extrêmement attristé et peiné des désordres qui se voient dans la nature…

La haute note trembla et se déchira. Le pipeau se tut.

1887.

UNE FIÈVRE TYPHOÏDE

Dans le train-poste de Pétersbourg à Moscou, se trouvait, dans le compartiment des fumeurs, un jeune lieutenant, Klîmov. En face de lui était assis un homme d'un certain âge, rasé, l'air d'un capitaine au long cours, – un Finnois aisé ou un Suédois, selon toute apparence, – qui ne cessait de sucer sa pipe et de répéter pour unique refrain :

– Ah ! vous êtes officier !… J'ai aussi un frère officier. Seulement il est marin… Il est marin et sert à Cronstadt… Et pourquoi allez-vous à Moscou ?

– J'y suis en garnison.

– Ah !… Et vous êtes marié ?

– Non, je vis avec ma tante et ma sœur.

– Mon frère aussi est officier… Marin… Mais il est marié ; il a une femme et trois enfants. Oui !

Le Finnois s'étonnait de tout, souriait d'une façon idiote et large, exclamait ses « Ah ! », et toujours et toujours tirait sur sa pipe puante. Klîmov, souffrant, avait peine à répondre à ses questions, et le haïssait de toute son âme. Il songeait combien il serait agréable de lui arracher sa pipe rauque, de la lancer sous la banquette et de pousser dans quelque autre wagon le Finnois lui-même.

« Sales gens, ces Finnois et ces… Grecs ! pensait-il. Tout à fait inutiles ; bons à rien ; sale peuple ! Ils occupent seulement de la place sur la terre. À quoi riment-ils ? »

Et de penser aux Finnois et aux Grecs une sorte de nausée lui remontait tout le corps. Par contraste, il voulut songer aux Français et aux Italiens. Mais l'évocation de ces peuples n'amena en lui, Dieu sait pourquoi, que des souvenirs d'orgues de Barbarie, de femmes nues, et de chromos étrangers, pareils à ceux qui, dans la chambre de sa tante, pendaient aux murs, sur la commode.

Vraiment l'officier ne se sentait pas dans son état normal. Ses bras et ses jambes ne lui semblaient pas pouvoir loger sur la banquette qu'il occupait cependant tout entière ; sa bouche était sèche et pâteuse. Un lourd brouillard pesait sur sa tête. Ses pensées vagabondaient, lui semblait-il, non seulement dans sa

tête, mais même hors de son crâne, entre les banquettes et les gens plongés dans l'obscurité de la nuit. Dans son malaise, il entendait, comme en songe, le marmottement des voix, le bruit des roues, le claquement des portes. Les coups de cloche qui appellent les voyageurs, le sifflet du chef de train, la hâte du public sur les quais retentissaient plus fiévreux que de coutume. Le temps coulait rapide, insensible, et il paraissait à Klîmov que le train s'arrêtait à chaque minute à une station et que, sur le quai, des voix métalliques criaient :

– La poste est-elle prrête ?

– Prrête !

Il lui semblait que cent fois le chauffeur des wagons entrait et regardait le thermomètre, que l'on rencontrait des trains sans cesse et que l'on passait sur des ponts. Le bruit, les coups de sifflet, le Finnois, la fumée de tabac, tout cela, mêlé à des clignotements menaçants d'images confuses, de la forme et du caractère desquelles l'homme sain ne peut pas se souvenir, donnait à Klîmov un insupportable cauchemar. Dans une angoisse horrible, il soulevait sa tête lourde, regardait la lampe dans les rais de laquelle tournaient des ombres et des taches floues, et il voulait demander de l'eau. Mais sa langue sèche pouvait à peine bouger et ne parvenait qu'à peine à répondre aux questions du Finnois.

Le lieutenant s'efforçait de s'étendre plus commodément et de s'endormir. Mais impossible. Le Finnois, qui s'assoupissait par instants, se réveillait tout à coup, rallumait sa pipe, se tournait vers Klîmov, reprenait ses « ah ! », puis il se rendormait de nouveau. Le lieutenant n'arrivait pas à ranger ses jambes sur la banquette et toujours des images effrayantes passaient devant ses yeux.

À Spîrovo, il descendit pour boire de l'eau. Il vit combien il y avait de gens à table, et comme ils se pressaient pour manger.

« Comment peuvent-ils manger ! » pensa-t-il, s'efforçant de ne pas sentir l'odeur des viandes rôties, et de ne pas voir les bouches mâchantes. Ces deux choses lui semblaient répugnantes jusqu'à la nausée.

Une belle dame conversait à voix haute avec un militaire à casquette rouge. Souriante, elle montrait de magnifiques dents blanches. Son sourire, ses dents et la dame elle-même firent à Klîmov une impression de répulsion aussi forte que l'odeur du

jambon fumé et des côtelettes rôties. Il ne pouvait comprendre comment le militaire à casquette rouge ne souffrait pas d'être assis auprès de la dame et de regarder son visage souriant et sain.

Quand, après avoir bu de l'eau, il revint dans son wagon, le Finnois y était toujours et fumait. Sa pipe grinçait et geignait comme des caoutchoucs percés un jour de pluie.

– Ah !… fit-il avec son air étonné. Quelle est cette station ?

– Je ne sais pas, répondit Klîmov, se couchant et pinçant la bouche pour ne pas respirer l'âcre odeur du tabac.

– Et quand serons-nous à Tver ?

– Je ne sais pas. Excusez-moi, je… je ne peux pas répondre, je suis malade. J'ai pris froid aujourd'hui.

Le Finnois cogna sa pipe au châssis de la portière et se mit à parler de son frère le marin. Klîmov ne l'entendait déjà plus, et songeait, en souffrant, à son lit doux, confortable, à une carafe d'eau glacée, à sa sœur Kâtia qui savait si bien vous bercer, vous endormir, et vous servir de l'eau gentiment. Il sourit même à l'idée subite de son ordonnance Pâvel, lui enlevant ses bottes lourdes et opprimantes, et plaçant de l'eau sur sa table de nuit. Il lui semblait qu'il lui suffirait d'être couché dans son lit et de boire de l'eau pour que tout son malaise cédât à un sommeil réparateur et profond.

– La poste est-elle prrête ? demanda au loin une voix sourde.

– Prrête ! répondit une voix de basse, tout auprès de la portière.

C'était déjà la deuxième ou la troisième station après Spîrovo. Le temps coulait rapide, par sauts. Et il semblait à Klîmov que les appels, les sifflets, les arrêts ne cesseraient jamais. De désespoir, il s'enfouit le visage dans l'angle du divan, se prit la tête entre les mains, et recommença à penser à sa sœur Kâtia et à son ordonnance Pâvel. Mais sa sœur et Pâvel se fondirent dans des images nuageuses, tournèrent et disparurent. Son haleine brûlante, répercutée par le dossier de la banquette chauffait le visage de Klîmov ; ses jambes gisaient mal à l'aise ; du froid lui soufflait dans le dos. Mais tant qu'il souffrît de tout cela, il ne pouvait se décider à bouger : une invincible torpeur, comme celle qui vous accable dans un cauchemar, l'envahissait peu à peu et lui liait les membres.

Quand il décida de lever la tête, dans le wagon, il faisait déjà

jour. Les voyageurs mettaient leurs pelisses et se mouvaient ; le train était arrêté. Les porteurs de bagages, avec leurs tabliers blancs et leurs plaques, s'empressaient auprès des voyageurs et prenaient leurs paquets. Klîmov mit son manteau, et, machinalement, suivant les autres voyageurs, il descendit de wagon. Il ne lui semblait plus qu'il marchât lui-même, mais qu'à sa place quelqu'un d'autre, un étranger, marchait… Et il avait l'impression qu'avec lui étaient sortis du wagon, sa fièvre, sa soif et ces images effroyables qui, toute la nuit, l'avaient empêché de dormir. Machinalement, il prit son bagage et appela un cocher. L'izvôzchtchik lui demanda un rouble et quart pour le mener rue Povarskâia. Klîmov ne marchanda pas du tout, et, sans contredire, docile, il s'assit dans le traîneau. Il comprenait encore la différence des chiffres, mais l'argent n'avait déjà plus pour lui aucune valeur.

Chez lui, la tante et la sœur de Klîmov, jeune fille de dix-huit ans, vinrent à sa rencontre. Kâtia tenait un cahier et un crayon, et il se souvint qu'elle préparait un examen d'institutrice. Sans répondre aux questions et aux compliments, étouffant de chaleur, il se mit à parcourir sans but toutes les chambres, et, arrivé auprès de son lit, il s'affaissa sur l'oreiller. Le Finnois, la casquette rouge, la dame aux dents blanches, l'odeur des viandes rôties, des taches clignotantes, emplissaient son esprit. Il ne savait déjà plus où il était et n'entendait plus les voix alarmées des siens autour de lui.

Revenant à soi, il se vit au lit, déshabillé ; il vit une carafe d'eau et Pâvel à côté de lui. Mais pour cela, Klîmov n'était pas affraîchi, plus au doux ou plus à l'aise. Il ne pouvait, comme devant, ranger ses bras et ses jambes, sa langue collait à son palais et il entendait geindre la pipe du Finnois. Auprès de son lit, heurtant l'ordonnance de son large dos, se démenait un médecin replet, à barbe noire.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, jeune homme ! marmottait le docteur. Parfaitement, parfaitement !… Ellons, éllons !… »

Le docteur appelait Klîmov jeune homme ; au lieu de dire : « Allons » disait : « éllons » ; et au lieu de dire : « oui » disait : « ui ».

– Ui, ui, ui, flûtait-il ; éllons, éllons !… Parfaitement, jeune homme !… Il ne faut pas perdre courage.

L'élocution rapide, négligente, du docteur, sa grosse face, et son protecteur « jeune homme » agacèrent Klîmov.

– Pourquoi m'appelez-vous jeune homme ! gémit-il. Qu'est-ce que cette familiarité-là ? Au diable !

Mais il s'effraya de sa propre voix. Elle était si sèche, faible et sifflante, qu'il était impossible de la reconnaître.

– Parfaitement, parfaitement, marmotta le docteur sans s'offenser le moins du monde ; il ne faut pas se fâcher… Ui, ui, ui…

Le temps, à la maison, coulait aussi étonnamment vite que dans le wagon. La lumière du jour, dans la chambre à coucher, ne faisait que succéder au crépuscule. Il semblait à Klîmov que le docteur ne quittait pas son lit d'une semelle. Continuellement, il entendait ses « ui, ui, ui ».

À travers la chambre, c'était comme un défilé ininterrompu de visages. Il y avait Pâvel, le Finnois, le capitaine en second Iarochèvitch, le sergent-major Maxîménnko, le militaire à casquette rouge, la dame aux dents blanches, le docteur… Tous parlaient, gesticulaient, fumaient, mangeaient. Une fois même, en plein jour, Klîmov vit auprès de son lit l'aumônier de son régiment, le père Alexandre, revêtu de l'étole, et le rituel aux mains. Il marmonnait quelque chose avec un sérieux que Klîmov ne lui avait jamais vu.

Le lieutenant se souvint que le père Alexandre, par manière affectueuse, appelait « liaques »(30) tous les officiers catholiques, et, voulant le dérider, il lui cria :

– Père, tu sais qu'au moment de l'insurrection, le liaque Iarochèvitch a pris le bois(31) !

Mais le père Alexandre, homme rieur et gai, loin de rire, devint encore plus sérieux, et fit le signe de la croix sur Klîmov.

La nuit, à tour de rôle, sans bruit, allaient et venaient dans la chambre deux ombres. C'étaient la tante et la sœur de Klîmov. La sœur s'agenouillait et priait ; elle saluait l'Image ; et son ombre sur la muraille saluait aussi ; en sorte que deux ombres priaient Dieu.

Tout le temps de sa maladie, Klîmov fut obsédé de l'odeur des viandes rôties et de la pipe du Finnois, mais une fois il sentit une odeur pénétrante d'encens. De dégoût il se retourna convulsivement dans son lit et se mit à crier :

– Encens !… Emportez l'encens !

Il n'y eut pas de réponse. On entendit seulement comme si, quelque part, des prêtres chantaient à voix retenue et comme si

l'on piétinait dans l'escalier.

Quand Klîmov reprit conscience, il n'y avait personne dans sa chambre. Le soleil matinal brillait dans la fenêtre à travers les rideaux tirés, et une lueur tremblante, fine et gracieuse, aiguë comme de l'acier, jouait sur la carafe. Klîmov entendit un bruit de roues, – signe qu'il n'y avait plus de neige dans la rue. Il considéra la lueur, les meubles familiers, la porte, et aussitôt se mit à rire. Sa poitrine et son ventre furent secoués d'un rire doux, heureux et comme chatouillé. Une sensation de bonheur infini et de joie animale, pareils à ceux que dut éprouver le premier homme en voyant le monde, envahit tout son être de la tête aux pieds. Klîmov désira passionnément voir des gens se mouvoir autour de lui, entendre parler. Son corps gisait, lourd comme une couche, et ses bras seuls remuaient. Mais à peine y donnait-il garde : toute son attention s'absorbait à des bagatelles. Il se réjouissait de sa respiration, de son rire ; il se réjouissait de ce qu'il existât une carafe, un plafond, de la lumière, des rubans aux rideaux. Le monde de Dieu, même dans un endroit aussi petit qu'une chambre à coucher, lui paraissait varié, magnifique, grandiose. Quand le docteur apparut, le lieutenant pensa : « Quelle belle chose la médecine ! Quel bon et sympathique docteur ! Comme les gens en général sont bons et intéressants ! »

– Ui, ui, ui, flûta le docteur. Parfaitement, parfaitement… Maintenant nous sommes guéri. Ellons, éllons !…

Klîmov écoutait et rit joyeusement. Il se souvint du Finnois, de la dame aux dents blanches, du jambon fumé, et il désira manger et fumer.

– Docteur, dit-il, ordonnez qu'on me donne une petite croûte de pain de seigle avec du sel… et des sardines.

Le docteur s'y opposa ; Pâvel n'obéit pas aux ordres de son maître, et n'alla pas chercher de pain ; le lieutenant se mutina et pleura comme un enfant capricieux.

– Pauvre bébé ! fit le docteur en riant. Maman, do, do, do, do !…

Klîmov se mit aussi à rire, et, dès que le docteur fut sorti, il s'endormit profondément. Il se réveilla avec la même joie et le même sentiment de bonheur. Sa tante était assise auprès de son lit.

– Ah, ma petite tante ! s'écria-t-il avec joie ; qu'avais-je donc ?

– La fièvre typhoïde.

– Ah !… Mais maintenant je vais bien, très bien ! Où est Kâtia ?

– Pas à la maison… Sans doute elle sera sortie… pour son examen.

La vieille tante, en disant cela, baissa la tête dans le bas qu'elle tricotait. Ses lèvres tremblèrent, et, se détournant tout à coup, elle fondit en larmes. Dominée par le désespoir, oubliant les recommandations du docteur, elle murmura :

– Ah, Kâtia, Kâtia ! Elle n'est plus notre ange !… Elle n'est plus !…

Elle échappa son bas et se pencha pour le ramasser. Dans le mouvement qu'elle fit son bonnet tomba. Voyant ses cheveux blanchis et ne comprenant rien à ce qu'elle disait, Klîmov prit peur tout à coup au sujet de Kâtia, et demanda :

– Où est-elle donc ?… Ma tante !…

La vieille tante, qui ne songeait déjà plus à Klîmov, toute à son chagrin, dit :

– Elle a pris la fièvre typhoïde et elle… elle est morte ! On l'a enterrée avant-hier.

Cette nouvelle, si étrange et si inattendue, tomba d'un bloc dans la conscience de Klîmov. Mais comme si elle n'eût été ni horrible, ni étrange, elle ne put abattre la joie animale qui remplissait le lieutenant convalescent. Il pleura, sourit, et vite se mit à se plaindre qu'on ne lui donnait pas à manger.

Au bout d'une semaine seulement, quand déjà, en robe de chambre, soutenu par Pâvel, il s'approcha de la fenêtre pour regarder le ciel trouble et printanier, tandis que s'entendait le bruit désagréable d'un chargement de vieux rails qui passait, son cœur se serra de douleur. Et il se mit à pleurer, le front appuyé au cadre de la fenêtre :

– Que je suis malheureux ! murmura-t-il. Mon Dieu, que je suis malheureux !

Et sa joie céda la place à la tristesse de chaque jour et au sentiment d'une perte irréparable.

1887.

SUR LA TERRE ÉTRANGÈRE

Après-midi de dimanche. Le poméchtchik Kâmychev, assis devant une table richement servie, déjeune lentement. Un vieillard propret, bien rasé, partage son déjeuner ; c'est un Français, M. Champoune(32).

M. Champoune, jadis précepteur des enfants de Kâmychev, leur apprit les belles manières, la prononciation, et les danses ; puis, quand ils furent devenus grands, et officiers, il demeura chez leur père comme une sorte de bonne du sexe masculin. Ses attributions sont simples. Il doit s'habiller congrûment, être parfumé, entendre le vain bavardage de Kâmychev, manger, boire, dormir, et, au delà, semble-t-il, rien plus. Pour cela il est logé, nourri et reçoit des gages indéterminés.

Kâmychev mange, et selon son habitude, bavarde.

– La mort ! dit-il, essuyant les larmes que lui a fait venir aux yeux un morceau de jambon épaissement recouvert de moutarde ; ouf ! Ça vous donne un coup dans la tête et dans toutes les jointures ! Tenez ! jamais votre moutarde française ne produirait cet effet-là quand on en mangerait tout un pot.

– Les uns aiment la moutarde française, les autres la russe…, observe timidement Champoune.

– Personne n'aime la moutarde française, sauf peut-être les Français. Et les Français mangent tout ce qu'on leur sert, des grenouilles, des rats, des tarakanes… brr ! Vous, par exemple, ce jambon ne vous plaît pas parce que c'est du jambon russe ; et que l'on vous donne du verre rôti en vous disant que c'est français, vous le mangerez et vous vous en lécherez les babines. D'après vous, tout ce qui est russe est mauvais.

– Je ne dis pas cela…

– Tout ce qui est russe est mauvais, et ce qui est français – *o c'è trè joli*(33) ! Pour vous, il n'y a pas de meilleur pays que la France, et pour moi… Enfin qu'est-ce que c'est, à parler consciencieusement, que la France ? Un lopin de terre ! Envoyez-y notre commissaire de police, il demandera au bout d'un mois son changement : pas de place pour se tourner ! On peut, en une journée faire, à cheval, le tour de votre France, et, chez nous, sortez des portes, vous ne voyez pas le bout du pays ! Vous allez,

vous allez…

– Oui, monsieur, la Russie est un immense pays.

– Ah ! cela, oui ! D'après vous il n'y a pas de gens meilleurs que les Français. Peuple instruit, intelligent ! Civilisation ! Je conviens que tous les Français sont instruits, maniérés ; c'est vrai… Un Français ne se permet jamais une inconvenance, il saura donner quand il faut une chaise à une dame, il ne se mettra pas à manger des écrevisses avec une fourchette, il ne crachera pas sur le plancher ; mais il n'y a pas d'âme dans tout cela ! Il n'y a pas d'âme en lui. Malheureusement, je ne peux pas vous dire… comment exprimer cela ?… chez les Français il manque ce je ne sais quoi… (Kâmychev remue les doigts), ce je ne sais quoi de… de juridique… Je me souviens avoir lu quelque part que, chez vous, l'esprit est acquis dans les livres et que, chez nous, il est inné. Que l'on enseigne comme il faut les sciences à un Russe, aucun de vos professeurs ne l'égalera.

– Peut-être, dit Champoune, comme malgré lui.

– Non pas, peut-être ; sûrement ! Il n'y a pas à vous refrogner ; je dis la vérité ! L'esprit russe est un esprit inventif ; seulement on ne lui donne pas carrière, et il ne sait pas se faire valoir. Il découvre quelque chose ; il le brise ou le donne aux enfants pour jouer. Et que votre Français découvre la moindre babiole, il le crie au monde entier… Il y a quelques jours mon cocher Iôna a fait un petit bonhomme en bois. Si l'on tire ce petit bonhomme par une ficelle, il fait une obscénité… Mais voilà ! Iôna ne fait pas le fanfaron !… En somme, les Français ne me plaisent point ! Je ne parle pas de vous ; je parle en général… C'est un peuple sans mœurs. Extérieurement ils semblent faits comme des hommes, et ils vivent comme des chiens… Prenons par exemple le mariage. Chez nous, quand on est marié, on est lié à sa femme ; il n'y a plus à en parler. Et chez vous !… chez vous, c'est Dieu sait quoi !… Le mari reste toute la journée au café, et la femme remplit sa maison de Français ; et de danser le cancan avec eux, à cœur joie !

– C'est faux ! s'exclame Champoune, qui ne peut plus se retenir et éclate. En France, le principe familial est tenu très haut.

– Nous le connaissons, ce principe ! Vous devriez avoir honte de le défendre. Il faut être impartial ; si nous sommes des cochons, soyons-le… Grâces soient aux Allemands qu'ils vous aient vaincus ! Ah ! oui, mon Dieu, grand merci ! Que Dieu les tienne en santé !

– En ce cas, monsieur, dit le Français, sursautant et les yeux luisants, si vous détestez les Français, je ne comprends pas pourquoi vous me retenez ?

– Où vous mettre ?

Laissez-moi partir ; je rentrerai en France !

– Quoi ? ! ? Vous laissera-t-on entrer en France maintenant ?… Vous savez bien que vous êtes traître à votre patrie ! Chez vous tantôt Napoléon est un grand homme, tantôt c'est Gambetta… Le diable lui-même ne s'y reconnaîtrait pas !

– Monsieur, dit Champoune, en français, froissant et foulant sa serviette dans ses mains, mon ennemi n'aurait pas pu trouver une insulte plus forte que celle que vous venez de me faire ! Tout est fini !

Et, d'un geste tragique, le Français, avec manière, rejette sa serviette sur la table, et sort avec dignité.

Trois heures après on remet le couvert, et les domestiques servent le dîner. Kâmychev le commence tout seul. Après l'initial verre de vodka, le besoin de bavardage se réveille en lui. Il voudrait dire des balivernes, et personne pour l'écouter…

– Que fait Alphonse Ludovicovitch ? demande-t-il au domestique.

– Il est en train de faire sa malle.

– Quel nigaud, Dieu me pardonne !

Champoune, dans sa chambre, assis sur le plancher, met d'une main tremblante dans sa malle, son linge, ses flacons d'odeur, ses livres de messe, des bretelles et des cravates… Toute sa convenable personne, sa malle, son lit, sa table respirent une féminine élégance. De grosses larmes tombent de ses grands yeux bleus dans sa malle.

– Où allez-vous donc comme ça ? lui demande Kâmychev, après l'avoir contemplé un instant.

Le Français se tait.

– Vous voulez partir ? reprend Kâmychev. Eh bien, à votre aise !… Je n'ose pas vous retenir… Seulement, voilà ce qu'il y a d'intéressant : comment vous en irez-vous sans passeport ? Je vous admire !… Vous savez bien que j'ai perdu votre passeport. Je l'ai fourré je ne sais où dans mes papiers, et il est perdu !… Et chez nous sur le chapitre des passeports on est dur ! Vous n'aurez pas

fait cinq verstes qu'on vous aura empoigné.

Champoune lève la tête et regarde Kâmychev d'un air de méfiance.

– Oui, vous verrez ! On remarquera à votre mine que vous n'avez pas de passeport, et, tout de suite : Quel est celui-là ? Alphonse Champoune ! Nous les connaissons ces Alphonse Champoune ! Ne vous plaira-t-il pas d'aller par étapes dans un pays pas trop éloigné ?

– Vous dites cela pour plaisanter.

– À quel sujet plaisanterais-je ? J'en ai bien besoin… Pourtant, écoutez bien, une condition. Ne prenez pas la peine, quand vous serez parti, de m'écrire des lettres et de pleurnicher. Je ne bougerai pas le doigt quand on vous fera passer, les fers aux pieds, devant moi.

Champoune, sursautant, se lève, et, pâle, les yeux hagards, commence à marcher dans la chambre.

– Que faites-vous de moi ! dit-il, se prenant la tête, désespéré ; mon Dieu ! Maudite soit l'heure où j'ai eu la funeste idée de quitter ma patrie !

– Allons, allons !… J'ai plaisanté ! dit Kâmychev, baissant le ton. Quel farceur ! Il ne comprend pas la plaisanterie. On ne peut pas lui dire un mot !

– Bien cher ! s'écrie plaintivement Champoune, apaisé par le ton de Kâmychev, je vous le jure, je suis attaché à la Russie, à vous et à vos enfants ; vous quitter serait pour moi comme la mort ; mais chacune de vos paroles me déchire le cœur !

– Ah ! farceur !… Si je dis du mal des Français, qu'avez-vous à vous choquer ? N'y a-t-il pas beaucoup de gens dont nous disons du mal ? Si chacun devait se fâcher ! Passez là-dessus ! Prenons, par exemple, Lazare Isâkitch qui afferme mes terres. Je lui dis ceci et cela ; je l'appelle juif, gale ; je lui fais l'oreille de porc avec le pan de mon habit ; je le prends par ses papillottes, s'offense-t-il ?

– Mais c'est un esclave ! Il est prêt pour un kopek à n'importe quelle bassesse !

– Allons, allons, assez ! Allons dîner ! La paix…

Champoune poudre de riz sa figure pleine de larmes et se rend avec Kâmychev dans la salle à manger. On mange le premier plat sans rien dire. Après le second, la même histoire recommence ; et

ainsi les souffrances de Champoune n’ont pas de fin.

1885.

VÂNNKA

Vânnka Joûkov, enfant de neuf ans, en apprentissage depuis trois mois chez le cordonnier Alîâkhine, ne s'est pas couché de toute la nuit de Noël. Le matin, après le départ de son maître et des ouvriers, il est resté seul dans l'atelier. Il tire de l'armoire de son patron une fiole d'encre, un porte-plume à plume rouillée, et, plaçant devant lui une feuille de papier chiffonné, il se met à écrire.

Avant de former la première lettre, il surveille une dernière fois, craintivement, la porte et la fenêtre, jette un coup d'œil de conjuration vers l'Image sombre, des deux côtés de laquelle partent des rayons chargés de formes, et il soupire à fendre l'âme. Agenouillé devant le banc sur lequel il a mis son papier, il écrit :

« Cher petit grand-père, Constantin Makâritch ! je te fais un bout de lettre. C'est pour vous saluer pour la fête de Noël et je te souhaite tout le bien du bon Dieu. Je n'ai plus ni papa, ni maman, tu m'es seul resté. »

Vânnka tourne les yeux vers la fenêtre obscure, où se reflète la lueur de sa chandelle, et voilà qu'il se représente, comme s'il le voyait, son grand-père Constantin Makâritch, veilleur de nuit chez MM. Jivariov. C'est un tout petit vieux de soixante-cinq ans, maigriot, extraordinairement vif et remuant, qui sourit toujours avec de tous petits yeux d'ivrogne. Le jour, il dort dans la cuisine des gens ou dit des sornettes aux cuisinières ; la nuit, enveloppé d'un ample manteau de peau de mouton, il tourne autour des bâtiments et des enclos, agitant sa crécelle(34) ; la vieille chienne Kachtânnka et le mâtin Vîoune, appelé ainsi(35) à cause de sa couleur noire et de son corps allongé, le suivent, baissant la tête. Vîoune est un chien particulièrement caressant et poli ; il regarde avec la même douceur les étrangers et ses maîtres ; pourtant on n'a pas foi en ses reliques : la plus jésuitique malice se cache sous sa débonnaireté et sous sa déférence. Aucun chien, mieux que lui, ne sait, à pas de loup, s'approcher à temps et faire patte basse ; aucun chien ne se glisse plus furtivement dans la cave aux provisions ou ne vole une poule au moujik. On lui a, à maintes reprises, à moitié cassé les pattes de derrière, on l'a pendu deux fois, il ne se passe pas de semaine qu'on ne le fouaille à mort ; il revient de tout.

À l'heure qu'il est, certainement le grand-père de Vânnka est debout devant la porte cochère, et regarde, clignant les yeux, les jolies fenêtres brillantes de l'église du village. Chaussé de bottes de feutre, il trépigne sur place et badine avec les gens de la cour. Il bat des mains pour se réchauffer, se ratatine, ricane en petit vieux, et pince une femme de chambre ou une cuisinière.

– Nous prendrons bien une prise ? dit-il, tendant sa tabatière aux femmes.

Elles prisent et éternuent. Le grand-père entre dans un transport de joie indescriptible, ne se tient pas de rire, et s'écrie :

– Mouche, mouche-toi ! Le tabac va te geler au nez !…

On fait aussi priser les chiens. Kachtânnka éternue, secoue le museau et s'en va, offensée, Vîoune, poli, n'éternue pas et tourne la queue d'un air satisfait. Et le temps est splendide !… L'air est calme, transparent et frais ; la nuit est sombre, mais on distingue cependant tout le village avec ses toits blancs, ses spirales de fumée sortant des cheminées, ses arbres argentés de givre et ses tas de neige. Tout le ciel est semé d'étoiles joyeuses et claires, et la voie lactée se dessine si nette qu'il semble qu'on l'ait savonnée pour une fête et frottée de neige…

Vânnka soupire, mouille sa plume et continue à écrire :

« Hier soir j'ai eu une tripotée. Le patron m'a traîné par les cheveux à la porte et m'a flanqué des coups de forme, parce que je balançais le gosse dans le berceau, et malheureusement je me suis endormi. Aussi, dans la semaine, la patronne m'avait commandé de nettoyer un hareng et j'ai commencé par la queue, alors elle a pris le hareng et elle m'a fourré son museau sous le bec. Les ouvriers ne font que se moquer de moi. Ils m'envoient au kabak chercher de la vodka (eau-de-vie) et me disent de voler les cornichons du patron, ensuite le patron me bat avec tout ce qui lui tombe sous la main. Et pour nourriture, rien de rien. Le matin, on nous donne du pain ; à midi, de la kâcha (gruau), et le soir, encore du pain ; tant qu'à du thé et des choux, ce sont les patrons eux-mêmes qui les goufflent. On me fait dormir dans le corridor, et, quand le gosse pleure, je ne dors pas du tout, il faut que je balance le berceau. Cher petit grand-père ! fais-moi une grâce divine, retire-moi d'ici, ramène-moi chez nous, au village, il n'y a plus du tout moyen… Je te salue jusqu'à terre et je prierai Dieu éternellement, emmène-moi d'ici, ou bien je mourrai… »

Vânnka serra les lèvres pour ne pas pleurer, se frotta les yeux

avec son poing noir, et fit malgré lui deux ou trois sanglots.

« Je t'écraserai ton tabac, continua-t-il, je prierai pour toi, et, si quelque chose ne va pas, alors tu me battras comme la chèvre grise. Et, si tu crois qu'on ne me trouvera pas de place, je demanderai, pour l'amour de Dieu, au commis des messieurs de nettoyer ses bottes, ou, autrement, j'irai à la place de Fédia, comme sous-berger. Cher petit grand-père ! il n'y a plus du tout moyen, c'est pire que la mort. Je me serais sauvé à pied, mais je n'ai pas de bottes, je crains de me geler les jambes. Quand je serai grand, si tu m'enlèves d'ici, je te nourrirai, et ne laisserai personne t'offenser, et, quand tu mourras, je te ferai mettre sur la liste des âmes pour qu'on prie pour toi, comme on a fait pour ma pauvre maman Pelâgueia.

« Pour ce qui est de Moscou, c'est une belle ville. Toutes les maisons sont comme celles des seigneurs, et il y a beaucoup de chevaux, mais pas de brebis, et les chiens ne sont pas méchants. À Noël, les enfants ne vont pas ici de porte en porte avec une étoile, et l'on ne permet pas de chanter du tout dans le chœur. Je te dirai encore que l'autre jour j'ai vu à la fenêtre d'une boutique qu'on vend des hameçons tout attachés et pour chaque espèce de poisson, ils ne doivent pas être bon marché, il y a même un hameçon qui pourrait porter un silure d'un poud. Il y aussi des boutiques où il y a des fusils comme en ont les bârines, je parie bien que chaque fusil coûte cent roubles… Dans les boucheries, il y a des coqs de bruyère, des gelinottes et des lièvres ; mais, pour savoir où on les a tués, les commis ne le racontent pas. Cher petit grand-père, quand il y aura chez le seigneur l'arbre de Noël avec des présents, prends-moi une noix dorée et serre-la dans mon coffre vert. Demande-la à Mlle Olga Ignâtiévna, tu diras que c'est pour Vânnka. »

Vânnka soupira douloureusement et de nouveau ses regards s'arrêtèrent sur la fenêtre. Il se souvint que, pour l'arbre de Noël, son grand-père allait toujours dans la forêt et l'emmenait avec lui. C'était le bon temps ! Tout craquait, la glace, le grand-père et Vânnka. Le grand-père, avant de couper l'arbre, fumait une pipe, prenait une longue prise et se moquait de Vânnka qui tremblait. Les jeunes arbres, couverts de givre, ne bougeaient mie, se demandant lequel d'entre eux allait être choisi… Soudain, parti on ne sait d'où, filait sur les tas de neige un lièvre rapide. Le grand-père ne pouvait s'empêcher de crier :

– Attrape, attrape, attrape !… Ah ! diable de courte-queue !

L'arbre coupé, le grand-père de Vânnka le traînait à la maison et les seigneurs commençaient à l'orner. La petite demoiselle Olga Ignâtiévna, la grande amie de Vânnka, s'en occupait plus que personne. Olga Ignâtiévna, lorsque Pelâgueia, la mère de Vânnka, était femme de chambre chez elle, bourrait Vânnka de bonbons et lui apprenait, n'ayant rien à faire, à lire, à écrire, à compter jusqu'à cent, et même à danser le quadrille. À la mort de Pelâgueia, on mit le pauvre Vânnka à la cuisine des gens avec son grand-père. C'est de là qu'on l'avait envoyé à Moscou, en apprentissage chez le cordonnier Alîâkhine…

« Viens vite, cher petit grand-père, reprit Vânnka, je t'en prie au nom de Dieu, emmène-moi d'ici. Aie pitié de moi, orphelin malheureux, car tout le monde me bat, et je meurs de faim, et surtout je m'ennuie tant que je ne peux le dire, je ne fais que pleurer. Hier, le patron m'a frappé avec une forme sur la tête, si fort que je suis tombé, et c'est tout juste si j'ai pu me relever. Ma vie est tout à fait à plaindre, pire que celle du chien le plus malheureux. Fais bien mes compliments à Aliéna, à Iégor le borgne et au cocher, et surtout ne prête mon accordéon à personne(36). Je reste

« Ton petit-fils,

« Ivane JOUKOV.

« Cher petit grand-père, ne manque pas de venir. »

Vânnka plia en quatre sa feuille de papier et la mit dans une enveloppe achetée la veille un kopek. Il réfléchit un instant, trempa sa plume dans l'encre, et se mit à écrire l'adresse :

À mon grand-père, au hameau.

Il se gratta la tête, réfléchit et ajouta : « Constantin Makâritch. » Heureux d'avoir pu écrire sans être dérangé, il prit sa casquette, et, jetant sur lui, sans mettre les manches, son petit veston de peau de mouton, il s'élança dans la rue…

Les garçons bouchers, auprès de qui il s'était informé la veille, lui avaient dit qu'on jette les lettres dans les boîtes aux lettres et qu'ensuite des troïkas(37) de poste, conduites par des cochers ivres, viennent les prendre et les portent, à grand bruit de clochettes, par toute la terre. Vânnka courut à la première boîte et glissa dans la fente sa précieuse lettre.

Bercé de douces espérances, une heure après il dormait à poings fermés… Il vit en rêve un poêle.

Sur le bord était assis, pieds nus et jambes pendantes, son grand-père Constantin Makâritch ; il lisait aux cuisinières la lettre de Vânnka. Vîoune rôdait autour du poêle, tournant la queue…

1884.

LA LOTTE(38)

Matin d'été. Air calme. Un grillon seulement crie sur la rive, et, on ne sait où, une tourterelle roucoule timidement. Des nuages duveteux se tiennent immobiles dans le ciel, pareils à de la neige sursemée… Sous les branches vertes d'un saule, auprès d'un bain que l'on construit, le charpentier Guérâssime, grand paysan maigre, à tête rousse et frisée, le visage hérissé de poils, se démène dans l'eau. Il souffle, reprend haleine, et, clignant fortement des yeux, tâche d'atteindre quelque chose sous les racines du saule. À une toise de lui, dans l'eau jusqu'au cou, est son jeune camarade Lioûbime, bossu à face triangulaire, à tout petits yeux étroits à la chinoise. Guérâssime et Lioûbime ont tous les deux leur chemise et leurs chausses. Ils sont, l'un et l'autre, bleuis de froid, car il y a plus d'une heure qu'ils sont dans l'eau.

– Qu'as-tu à toujours enfoncer la main ? crie le bossu, tremblant comme s'il avait la fièvre. Tête d'épouvantail ! Tiens-la ou elle s'en ira, la damnée ! Tiens-la, je te dis !

– Elle ne s'en ira pas… Où irait-elle ? Elle s'est fourrée sous la racine, dit Guérâssime d'une voix sourde et enrouée, qui ne vient pas de sa gorge mais du fond de son ventre. Elle est glissante, farceur. On ne sait par où l'empoigner.

– Attrape-la par les *oïes* (les ouïes), par les *oïes !*

– On ne les voit pas, les ouïes… Attends. Je l'ai empoignée par quelque chose. C'est par la bouche… Elle mord, farceur !

– Ne la tire pas par la bouche, tu la lâcherais ! Attrape-la par les oïes, par les oïes ! Tu recommences à enfoncer la main ! Tu es donc un moujik sans idée, la Reine céleste me pardonne ! Attrape-la !

– « Attrape !… » dit Guérâssime le contrefaisant. Quel donneur d'ordres j'ai trouvé ! Tu n'as qu'à venir et à l'attraper toi-même, diable bossu !… Qu'attends-tu là, planté ?

– Je l'empoignerais si c'était possible… Puis-je, avec ma petite taille, me tenir près du bord ? C'est prafond là-bas !

– Ça ne fait rien que ce soit profond… Nage !…

Le bossu déploie les bras, nage vers Guérâssime et s'accroche à des branches. Mais à la première tentative de prendre pied, il

enfonce, des bulles s'élèvent.

– Je disais bien que c'est prafond ! crie-t-il, roulant furieusement le blanc des yeux. Vais-je me percher sur ton cou ?

– Mets-toi sur une racine… Il y en a beaucoup, c'est comme un escalier.

Le bossu tâte du talon une racine et s'y établit, s'étant tout d'un coup fortement accroché à quelques branches… Son équilibre maintenu et s'étant assuré en place, il se courbe, et, s'efforçant de ne pas laisser entrer d'eau dans sa bouche, commence avec sa main droite à fouiller entre les racines… Glissant sur les algues qui les couvrent, s'égarant dans les plantes d'eau, sa main tombe sur une pince d'écrevisse…

– On ne t'avait pas encore vue, diablesse ! crie-t-il en lançant avec colère l'écrevisse sur le sol.

Sa main tâte enfin celle de Guérâssime, et, descendant sur elle, arrive à quelque chose de gluant et de froid.

– Ah ! la voilà… fait-il en souriant. Elle est grosse, farceur… Écarte les doigts, je l'empoigne tout de suite par les oïes ! Attends ! Ne me cogne pas avec le coude… Je l'empoigne tout de suite… tout de suite. Laisse-moi seulement me bien prendre… Elle s'est fourrée profondément sous la racine, on ne sait par où l'empoigner… On n'arrive pas à la tête, on ne sent que la panse… Aïe ! Tue-moi un moustique sur le cou ! Il me brûle !… Attends, je l'attrape tout de suite par les oïes… Approche de côté. Pousse-la, pousse ! Pique-la du doigt !

Le bossu, gonflant les joues, retenant son souffle, écarquille les yeux, et, apparemment, glisse déjà ses doigts « sous les *oïes* ». Mais à cet instant les branches, auxquelles sa main gauche est agrippée, se rompent, et, perdant l'équilibre, plouf, à l'eau ! Des ondes circulaires, comme effrayées, s'enfuient de la rive, et à l'endroit où il est tombé des bulles s'élèvent brusquement. Le bossu sort en nageant, et, s'ébrouant, s'accroche aux branches.

– Tu te noieras encore, diable, et je serai responsable de toi ! dit Guérâssime de sa voix enrouée. Tire-toi de là, va ; laisse-la au loup-garou ! Je la sortirai tout seul !

Une dispute commence… Le soleil cuit. Les ombres s'accourcissent et rentrent en elles-mêmes comme les cornes d'un limaçon. L'herbe haute, chauffée par le soleil, commence à exhaler une odeur lourde, fade, miellée… Il va être bientôt midi,

et Guérâssime et Lioûbime se démènent toujours sous le saule. La basse enrouée et la voix glapissante rompent incessamment le calme de ce jour d'été.

– Tire-la par les oïes, tire !… Attends, je vais la pousser ! Où remues-tu avec ton gros poing ? Avec le doigt, et pas avec le poing, tête de porc ! Approche de côté, à gauche ! Approche à gauche, parce que, à droite, il y a une fosse ! Il te plaît de la laisser au loup-garou pour son souper ! Tire-la par la bouche !

Un claquement de fouet retentit… Poussé par le pâtre, Éfime, le troupeau, paresseusement, sur la rive en pente, descend à l'abreuvoir. Éfime est un vieillard caduc, borgne, la bouche tordue, qui marche tête basse, regardant ses pieds. Les brebis, les premières, approchent de l'eau, puis les chevaux, puis les vaches.

Le pâtre entend la voix de Lioûbime :

– Pousse-la en dessous ! Fourre ton doigt ! Tu es sourd sans doute ? Du diable ! Pouah !

– Que prenez-vous là, amis ? crie le pâtre.

– Une lotte ! Il n'y a pas moyen de la sortir. Elle s'est fichée sous une racine… Approche de côté ! Approche, approche !

Éfime, un instant, cligne son œil sur les pêcheurs, puis ôte ses sandales, fait tomber sa besace de son épaule et enlève sa chemise. Il n'a pas la patience de quitter ses chausses, et, s'étant signé, balançant ses bras maigres et noirs, il entre dans l'eau… Il fait une cinquantaine de pas sur le fond vaseux, puis se met à la nage.

– Attendez, crie-t-il, mes petits ! Attendez ! Vous ne la sortirez pas sans savoir ; vous la manquerez ; il faut quelqu'un qui s'y entende…

Il se joint aux charpentiers, et, tous trois, se heurtant des coudes ou des genoux, haletant et s'injuriant, grouillent au même endroit… Le bossu s'engoue et dans l'air retentit une toux convulsive et perçante.

De la rive, on crie :

– Où est le pâtre ? Éfi-i-me ! Pâtre ! Où es-tu ? Le troupeau est entré dans le jardin ! Fais-le sortir ! Où est donc ce vieux brigand ?

On entend des voix masculines, puis une voix de femme. Derrière la grille du jardin seigneurial apparaît, dans une robe de chambre en châle de Perse, un journal à la main, le maître, André

Andréitch. Il regarde d'un air interrogateur dans la direction d'où viennent les cris et se dirige ensuite hâtivement vers le bain.

– Qui est-là ! Qui crie ? demande-t-il sévèrement, apercevant entre les branches du saule les trois têtes mouillées des pêcheurs. Qu'est-ce que vous brassez ici ?

– Nous pê… nous pêchons un poisson…, balbutie Éfime sans lever la tête.

– Ah ! je t'en donnerai un poisson ! Le troupeau est entré dans le jardin, et il pêche !… Quand le bain sera-t-il prêt, diables ? Il y a deux jours que vous travaillez ; où en est votre travail ?

– Le b… bain sera prêt…, bredouille Guérâssime. L'été est long. Tu auras encore le temps, Votre 'oblesse, de se baigner… Frrrr… C'est avec cette lotte que nous n'en finirons jamais !… Elle s'est fourrée sous une racine et elle est là comme au gîte ; elle ne va ni ne vient…

– C'est une lotte ? demanda le maître. (Ses yeux brillent.) – Allons, sortez-la vite !

– Tu donneras bien une petite pièce de cinquante kopeks, Votre 'oblesse, si nous te faisons cette obligeance ? c'est une énorme lotte, grasse comme une marchande. Ça vaut bien cinquante kopeks, Votre 'oblesse, pour la peine… Ne l'échappe pas, Lioûbime, ou tu en pâtiras !… Appuie d'en bas ! Tire un peu la racine en haut, toi, mon brave homme !… Comment t'appelle-t-on ? En haut ! Pas en bas, diable ! Ne remuez pas vos jambes !

Cinq minutes passent, dix… Le maître commence à n'y plus tenir.

– Vassîli, crie-t-il, se tournant vers la maison. Vâsska ! Faites-moi venir Vassîli !

Le cocher Vassîli accourt ; il mâche quelque chose et est tout essoufflé.

– Entre dans l'eau, lui ordonne son maître ; aide-les à sortir une lotte… Ils ne peuvent pas sortir une lotte !

Vassîli se déshabille vivement et entre dans l'eau.

– Je vais la sortir tout de suite, marmotte-t-il. Où est la lotte ? Je vais tout de suite… Nous aurons fait cela à l'instant ! Mais tu devrais t'en aller, Éfime. Ce n'est pas à un vieil homme comme toi à se mêler de ce qui n'est pas son affaire ! Quelle lotte y a-t-il là ? Je vais tout de suite… Ah, la voilà ! ôtez les mains !

– Pourquoi nous dire d'ôter les mains ? On sait qu'il faut les ôter ! Mais toi, sors la lotte !

– Est-ce que tu la sortiras comme ça ? Il faut la prendre par la tête !

– Mais la tête est sous le tronc ! C'est connu, imbécile !

– Allons, n'aboie pas ou ça vole ! Canaille !

– Devant M. le bârine de pareils mots… balbutie Éfime… Amis, vous ne la sortirez pas ! Elle s'est trop adroitement tapie !

– Attendez, dit le maître, je l'aurai tout de suite… (Et il commence hâtivement à se déshabiller.) Vous êtes là quatre imbéciles et vous ne pouvez pas sortir une lotte !

Déshabillé, André Andréitch attend de n'avoir plus chaud, et entre à l'eau. Mais son intervention non plus ne mène à rien.

– Il faut couper la racine ! décide enfin Lioûbime… Guérâssime, va chercher la hache ! Donnez-moi une hache !

– Ne vous coupez pas les doigts ! dit le maître, lorsqu'on entend sous l'eau les coups de hache donnés sur la racine… Éfime, va-t-en de là ! Attendez ! Je sortirai la lotte… Vous n'y êtes pas…

La racine est à demi coupée, on la soulève doucement, et André Andréitch sent à sa grande satisfaction ses doigts glisser sous les ouïes de la lotte.

– Amis, je la sors ! Ne vous serrez pas contre moi… Tenez-vous !… Je la sors !

Une grosse tête de lotte apparaît à la surface de l'eau, et derrière elle, un corps noir, long comme le bras. La lotte secoue pesamment la queue et s'efforce de se dégager.

– Tu badines !… À d'autres, ma petite ! Aha ! Tu t'es laissée prendre ?

Un sourire de miel est sur tous les visages. Une minute passe en une contemplation silencieuse.

– Superbe lotte ! bredouille Éfime, se grattant sous les clavicules. Je parie qu'elle pèse dix livres…

– Oh ! oui ! accorde André Andréitch. Elle vous a un foie ! Il lui sort du ventre. Ah !…

La lotte soudain fait de la queue un brusque mouvement et les pêcheurs entendent un fort clapotement… Tous ouvrent vite les mains, mais trop tard ; la lotte – allez-vous vous souvenir de son

nom ?

1885.

UN MALFAITEUR

Devant le juge d'instruction comparaît un petit bout de moujik, extraordinairement maigre, uniquement vêtu d'une chemise de toile et de chausses de droguet rapiécées. Sa figure couverte de poils, mangée de taches de rousseur, et ses yeux, à peine visibles, sous d'épais sourcils pendants, ont une expression de dureté farouche.

Une énorme tignasse, non peignée depuis longtemps, le fait ressembler à une araignée et ajoute encore à son air de rudesse. Il est nu-pieds.

– Denis Grigôriév, lui dit le juge, approche et réponds à mes questions. Le 8 juillet, le garde-barrière Ivane Sémiônov Akînnfov, passant sur la voie, t'a trouvé, à la verste 141, dévissant un des écrous qui retiennent les rails sur les traverses. Voici cet écrou !… C'est avec lui qu'il t'a pris !… Est-ce bien ainsi que les choses se sont passées ?

– De quoi ?

– Tout s'est-il passé comme le rapporte Akînnfov ?

– Bien sûr, c'est comme ça.

– Bon. Pourquoi dévissais-tu l'écrou ?

– De quoi ?

– Laisse ton « de quoi » ? et réponds à ma question. Pourquoi dévissais-tu cet écrou ?

– Si je n'en avais pas eu besoin, je ne l'aurais pas dévissé, répond Denis d'une voix enrouée, les yeux au plafond et la tête penchée.

– À quoi pouvait te servir cet écrou ?

– L'écrou ? Nous en faisons des plombs pour nos filets…

– Qui ça, nous ?

– Nous, les gens… les moujiks de Klîmovo, autrement dit !

– Écoute, frère, ne fais pas l'imbécile et parle sérieusement. Il est inutile de mentir avec tes plombs !

– Depuis le jour de ma naissance, je n'ai pas menti et je vais mentir !… marmotte Denis, battant des paupières ; qu'est-ce qu'on

peut faire, sans plombs, Votre Noblesse ? Que tu mettes à ton hameçon le moindre fretin ou un ver, s'enfoncera-t-il sans plomb ? Je mens !… fait Denis en souriant. À quoi diable servira l'appât, s'il nage à la surface ? La perche, le brochet, la lotte ne mordent qu'au fond, et si l'appât nage à la surface, ce n'est peut-être qu'un chabot qui l'attrapera, et encore pas souvent… Dans notre rivière, il n'y a pas de chabots. Ce poisson aime l'espace…

– Qu'as-tu à me parler de chabots ?

– De quoi ? Vous me l'avez demandé vous-même ! Chez nous, les messieurs eux-mêmes pêchent comme ça… Le dernier gamin n'ira pas pêcher sans plomb ! Ah ! quelqu'un qui ne comprend rien, sans doute, il ira pêcher autrement… Il n'y a pas de loi écrite pour les imbéciles.

– Alors tu dis que tu as dévissé l'écrou pour en faire un plomb ?

– Et quoi donc ? Ce n'est pas pour jouer aux osselets !

– Mais tu pouvais prendre précisément du plomb, une balle, un clou…

– On ne trouve pas du plomb sur la route ; il faut l'acheter. Et un clou, ça ne va pas… Il n'y a rien de mieux qu'un écrou… C'est lourd, et il y a un trou.

– Fait-il bien l'imbécile ! Comme s'il était né d'hier ou s'il tombait du ciel !… Ne comprends-tu pas, tête sotte, ce que pouvait amener le dévissement de cet écrou ? Si le garde ne l'avait pas vu, le train pouvait dérailler et des gens être tués. Tu aurais tué des gens !

– Dieu m'en préserve, Votre Noblesse ! s'écria Grigôriév. Pourquoi tuer ? Nous ne sommes pas des mécréants ou des malfaiteurs ! Grâce à Dieu, monsieur, on a vécu jusqu'à présent et non seulement on n'a pas tué, mais on n'a jamais eu de pareilles idées en tête… Sauve-nous et aie pitié de nous, Reine céleste !… Ce que vous allez penser !

– Et d'où proviennent, selon toi, les accidents de chemin de fer ? Il n'y a qu'à dévisser deux ou trois écrous, tu auras un accident.

Denis ricane et, les yeux presque fermés, regarde incrédulement le juge d'instruction :

– Combien y a-t-il d'années que, dans le hameau, nous dévissons tous des écrous, et Dieu nous a gardés !… Et maintenant des accidents !… des gens tués !… Si j'avais emporté un rail ou si,

je suppose, j'avais placé une poutre au travers de la voie, oh ! alors, ça aurait renversé le train ; mais ça… un écrou ! pfuh !

– Mais comprends donc que les écrous retiennent les rails sur les traverses !

– Nous comprenons… Nous ne les dévissons pas tous, voyons ! on en laisse… Nous ne faisons pas cela sans esprit… Nous comprenons…

Denis bâille et fait devant sa bouche des signes de croix(39).

– L'année dernière, un train a déraillé ici, dit le juge d'instruction. On comprend maintenant pourquoi…

– Que dites-vous ?

– Je dis : maintenant on comprend pourquoi, l'année dernière, un train a déraillé… Je comprends !

– On instruit les messieurs pour cela… pour comprendre… Le Seigneur savait à qui il donnait la compréhension… Voilà, vous avez tout de suite démêlé ce qui s'est passé et comment cela s'est fait, et le garde-barrière, paysan comme moi sans aucune compréhension, m'a empoigné par le cou et m'a emmené. Avant d'emmener, frère, tu devrais réfléchir ! Le moujik a aussi, comme on dit son esprit de moujik… Écrivez encore, Votre Noblesse, qu'il m'a donné deux coups de poing dans les dents et dans la poitrine !…

– Quand on a fait une perquisition chez toi, on a trouvé un autre écrou, reprend le juge d'instruction. À quel endroit l'avais-tu dévissé, et à quel moment ?

– Vous parlez de l'écrou qui était sous le coffre rouge ?

– Je ne sais pas à quel endroit il était, mais on l'a trouvé chez toi ; quand l'as-tu dévissé ?

– Je ne l'ai pas dévissé ; c'est Ignâchka, le fils de Sémione-le-Borgne, qui me l'a donné… Je parle de celui qui était sous le coffre. Pour celui qui roulait dans le traîneau, dehors, c'est Mitrophane et moi qui l'avons dévissé.

– Quel Mitrophane ?

– Mitrophane Pétrov… Vous ne le connaissez pas ? Il fait des filets qu'il vend aux messieurs. Il lui faut beaucoup d'écrous. Pour chaque filet, je parie qu'il en faut dix…

– Écoute. L'article 1081 du Code criminel dit que tout dommage causé avec préméditation à la voie ferrée, pouvant

mettre en danger un train qui passe, quand le prévenu sait qu'un accident peut en résulter… Tu comprends ? tu savais, et tu ne pouvais pas ne pas savoir à quoi pouvait mener ce dévissement !… Le prévenu est condamné aux travaux forcés et à la déportation.

– Bien sûr, vous savez cela mieux que moi… Nous sommes des gens ignorants. Est-ce que nous comprenons quelque chose ?

– Tu comprends tout ! tu mens ! tu fais semblant de ne pas comprendre !

– À quoi bon mentir ?… Demandez au hameau, si vous ne me croyez pas… Sans plomb, on ne peut prendre que de l'ablette. Tout ce qui est plus petit que le goujon, on ne peut pas le prendre sans plomb.

– Tu vas encore parler de chabots !… dit en souriant le juge d'instruction.

– Il n'y a pas de chabots chez nous… En pêchant à la ligne volante, au papillon, il ne mord que du meunier, et encore peu.

– Allons, tais-toi…

Le silence se fait. Denis se balance d'un pied sur l'autre, regarde la table recouverte de drap vert et cligne des yeux à grands coups, comme s'il avait le soleil et non la table devant les yeux. Le juge écrit rapidement.

– Puis-je m'en aller ? demande Denis au bout de quelques instants.

– Non, je suis obligé de te garder et de t'envoyer en prison.

Denis cesse de cligner des yeux et, relevant ses épais sourcils, regarde interrogativement le juge.

– Comment cela, en prison, Votre Noblesse ? Mais je n'ai pas le temps ! Il faut que j'aille à la foire. J'ai à recevoir de Iégor trois roubles pour du lard.

– Tais-toi, ne me dérange pas…

– En prison !… Si j'avais fait quelque chose, j'irais ; mais comme cela, sans cause, parce que la vie allait bien… Pourquoi, en prison ? Je n'ai pas volé, je pense. Je ne me suis pas battu. Et si c'est à cause des arrérages, Votre Noblesse, ne croyez pas le stâroste(40)… Informez-vous auprès de M. le membre permanent(41). Notre stâroste est un homme qui ne porte pas sa croix de baptême.

– Tais-toi !

– Mais je me tais…, marmonne Denis. Et, pour ce que le stâroste a été chercher dans sa feuille d'impositions, je suis prêt là-dessus à en faire serment… Nous sommes trois frères : Kouzma Grigôriév, il faut le dire ; Iégor Grigôriév, et moi, Denis Grigôriév…

– Tu me déranges… Sémione ! Eh ! crie le juge d'instruction, qu'on l'emmène !

– Nous sommes trois frères, marmotte Denis, quand deux robustes soldats le prennent et le font sortir du cabinet du juge d'instruction ; un frère ne doit pas répondre pour l'autre. Kouzma ne paie pas, et toi, Denis, il faut que tu répondes !… Des juges !… C'est malheureux que notre défunt maître le général – Dieu ait son âme – soit mort ! Il vous aurait fait voir ce que c'est que des juges… Il faut juger quand on sait, et pas à tort et à travers !… Qu'on me fouette, si l'on veut, mais que ce soit pour quelque chose ; il faut avoir de la conscience…

1886.

REMORDS

Dès qu'il fut rentré de Pétersbourg à son bien de Borîssovo, le membre du comité permanent pour les affaires des paysans, Koûnine, jeune homme de trente ans, eut pour premier soin d'envoyer un messager à cheval au prêtre du pays, le père Jacob Smirnov, à Sînnkovo.

Cinq heures après le père Jacob apparut.

– Très heureux de faire votre connaissance, lui dit Koûnine, venu à sa rencontre dans le vestibule ; depuis un an que je sers ici, il était temps, je pense, de nous connaître. Soyez le bienvenu ! Mais vraiment… comme vous êtes jeune !… s'écria Koûnine étonné. Quel âge avez-vous ?

– Vingt-huit ans, répondit le père Jacob, serrant faiblement la main qui lui était tendue et rougissant sans savoir pourquoi.

Koûnine introduisit le pope dans son cabinet et se mit à l'examiner.

« . Quelle bizarre figure de paysanne ! » pensa-t-il.

Et en effet il y avait beaucoup d'une paysanne dans le visage du père Jacob : un nez retroussé, de larges joues d'un rouge vif, des yeux d'un bleu-gris, et des sourcils arqués, à peine visibles. De longs cheveux secs et lisses lui tombaient en baguettes sur les épaules. Ses moustaches ne faisaient que commencer à prendre la mine de véritables moustaches d'homme, et sa barbe, follette, appartenait à cette famille de barbes vaines que les séminaristes appellent, on ne sait pourquoi, des « chatouilleuses ». Ce genre de barbe est aussi blanc que clairsemé ; la lustrer avec la main ou la peigner, il n'y faut pas compter ; on peut tout juste la pincer entre ses ongles. Cette pauvre végétation était implantée, irrégulièrement, par bouquets. On eût dit que le père Jacob, s'étant mis en tête de se grimer en pope, avait commencé à se coller une barbe et avait été interrompu au milieu de l'opération. Il portait une méchante soutane couleur de café à la chicorée, avec deux grandes pièces aux coudes.

« Étrange personnage…, songea Koûnine, regardant les pans crottés de la soutane. Pour la première fois qu'il vient ici, il n'a pas pu s'habiller plus convenablement ! »

– Asseyez-vous, bâtiouchka, lui dit-il plus cavalièrement que poliment, en approchant un fauteuil de la table. Asseyez-vous, je vous en prie !

Le père Jacob toussota dans ses poings, s'assit gauchement sur le bord du fauteuil, et étendit ses deux mains sur ses genoux. Petit de taille, la poitrine maigre, la rougeur et la sueur au visage, il continua à produire sur Koûnine l'impression la plus fâcheuse. Koûnine n'aurait jamais pu croire, avant de l'avoir vu, qu'il pût y avoir en Russie des prêtres aussi peu décoratifs et aussi piteux. Il croyait voir jusque dans la pose du père Jacob, dans cette façon de se tenir les mains sur les genoux et de s'asseoir trop au bord de son siège un manque absolu de dignité, et même de la chattemitterie.

– Je vous ai fait appeler pour affaire, bâtiouchka, lui dit Koûnine, s'enfonçant dans son fauteuil. Il m'incombe l'agréable obligation de vous aider dans une de vos utiles entreprises… Rentré à Pétersbourg, j'ai trouvé sur ma table une lettre du maréchal de la noblesse ; Iégor Dmîtriévitch me propose de prendre sous mon patronage l'école de paroisse que l'on va ouvrir chez vous à Sînnkovo. Je suis, bâtiouchka, très heureux de cette offre, j'accepte de toute mon âme, et je dirai même que j'ai reçu cette proposition avec enthousiasme !

Koûnine se leva et se mit à marcher dans son cabinet.

– Il vous est sans doute connu, ainsi qu'à Iégor Dmîtriévitch, que je ne dispose pas de grandes ressources. Mon bien est hypothéqué et je vis uniquement de mes appointements de membre du comité permanent. Il suit de là que vous ne pouvez pas compter sur une aide abondante de ma part, mais que tout ce qui sera en mon pouvoir je le ferai… Quand pensez-vous ouvrir votre école, bâtiouchka ?

– Quand nous aurons de l'argent, répondit le père Jacob.

– Maintenant de quelles ressources disposez-vous ?

– Presque d'aucune… Les moujiks ont décidé dans leur assemblée de payer pour l'école trente kopeks par tête d'habitant mâle, et par an, mais ce n'est qu'une promesse ! Et il faut pour le premier emménagement au moins deux cents roubles.

– Oui… Malheureusement, pour l'instant, je n'ai pas cette somme…, soupira Koûnine. J'ai tout dépensé en voyage et même j'ai engagé… Voyons ! Faisons tous nos efforts pour trouver quelque chose…

Koûnine se mit à réfléchir tout haut. Il exposa ses combinaisons au père Jacob et en suivit l'effet sur son visage, attendant son approbation ou son consentement. Mais le visage du pope restait immobile, apathique, n'exprimant que timidité et qu'inquiétude. À le regarder, on eût pu croire que Koûnine parlait de choses si subtiles que le pope n'y comprenait rien, n'écoutait que par politesse, et craignait encore qu'on ne le convainquît d'incompréhension.

« Le bonhomme n'est pas des plus forts…, pensa Koûnine. Il est extraordinairement timide et bêta. »

Le père Jacob ne s'anima un peu et ne sourit que quand un domestique apporta dans le cabinet deux verres de thé sur un plateau et une petite corbeille avec des craquelins. Il prit son verre et se mit à boire aussitôt.

– Ne pourrions-nous pas écrire à Sa Grandeur ? demanda Koûnine, continuant à examiner la situation. À proprement parler ce n'est ni le zemstvo, ni nous, ce sont les hautes puissances ecclésiastiques qui ont soulevé la question des écoles de paroisse. Elles doivent nous indiquer des ressources. Il me souvient avoir lu qu'on a assigné pour ce chapitre une certaine somme… Vous n'avez pas connaissance de cela ?

Le père Jacob était tellement enfoui dans l'absorption de son thé qu'il ne put pas répondre tout de suite. Il leva sur Koûnine ses yeux gris, réfléchit, et, se rappelant positivement la question qui venait de lui être faite, il hocha la tête négativement. Une expression de plaisir intense et celle de l'appétit le plus quotidien et le plus prosaïque s'épandirent d'une oreille à l'autre sur sa figure laide. Il dégustait à grand bruit chaque goutte de thé. Ayant bu jusqu'à la dernière larme, il posa son verre sur la table, le reprit bientôt, en regarda le fond, et le reposa sur la table. L'expression de plaisir disparut de son visage… Un peu plus tard, Koûnine remarqua que le pope prenait un craquelin dans la corbeille, en cassait un morceau, le retournait entre ses doigts, et enfin l'enfonçait prestement dans une de ses poches.

« Oh ! ce ne sont pas du tout là les façons d'un prêtre ! songea Koûnine avec répulsion, faisant un mouvement d'épaules involontaire. Est-ce l'avidité proverbiale des popes ; est-ce un enfantillage ? »

Après avoir fait boire à son hôte un second verre de thé et l'avoir reconduit jusqu'au vestibule, Koûnine se jeta sur son divan

et se livra tout entier aux impressions déplaisantes qu'avaient éveillées en lui la visite du père Jacob.

« Quel singulier individu ! songeait-il ; quelle brute ! Crotté, sale, grossier, et, assurément, ivrogne… Mon Dieu !… Et c'est là un prêtre ! C'est un père spirituel ! C'est un instituteur du peuple ! Je m'imagine quelle doit être l'ironie du diacre quand il lui psalmodie à chaque messe : « Maître, bénis-nous ! » Un joli maître ! Un maître n'ayant pas un brin de dignité ni d'éducation ; un maître faisant disparaître des biscuits dans ses poches, comme un écolier… Fi !… Seigneur, où étaient donc les yeux de l'évêque quand il a ordonné cet homme ? Pour qui prend-on le peuple si on lui envoie de tels éducateurs ! Il faudrait des gens qui… »

Et Koûnine songea à ce que devraient être les prêtres russes…

« Si, par exemple, j'étais pope… Un pope instruit, et aimant son état, peut beaucoup… J'aurais depuis longtemps ouvert une école… Et la prédication !… Quand un pope est sincère et pénétré de sa mission, quels sermons admirables, enflammés, il peut faire ! »

Koûnine ferma les yeux et se mit, en pensée, à composer un sermon. Au bout d'une minute, il s'assit devant sa table et se mit à écrire rapidement :

« Je le donnerai à ce roux ; il le lira dans son église… », pensa-t-il.

Le dimanche suivant, Koûnine alla le matin à Sînnkovo pour en finir avec la question de l'école et faire en même temps connaissance avec l'église dont il était le paroissien. En dépit du dégel, la matinée était splendide. Le soleil brillait vivement, fondant de ses rayons de blanches couches de neige stagnantes çà et là. La neige, avant de dire adieu à la terre, se parait de si beaux diamants qu'il était impossible de la regarder, et tout autour d'elle se pressaient à verdir les jeunes pousses du blé. Les freux voletaient gravement ; un freux arrive en volant, s'abaisse vers la terre, et, avant que de se tenir solidement sur ses pattes, sautille deux ou trois fois…

L'église de bois à laquelle Koûnine arrivait était vieille et grise. Les colonnes du parvis, enduites autrefois de blanc, s'étaient tout à fait pelées et ressemblaient à deux brancards. L'Image, sous la porte, semblait une tache noire continue. Mais cette pauvreté toucha Koûnine et l'attendrit. Baissant les yeux humblement, il entra dans l'église et s'arrêta près de la porte. Le service ne faisait

que commencer. Un vieux petit sacristain, courbé comme un arc d'attelage, lisait les heures d'une voix de ténor indistincte et assourdie. Le père Jacob, officiant sans diacre, fit le tour de l'église, encensant. N'eût été l'humilité qui l'avait envahi en entrant dans la vieille église, Koûnine, à la vue du père Jacob, eût certainement souri. Une chasuble d'un beau jaune fané, chiffonnée, et d'une longueur démesurée, pendait au dos du petit pope ; les bords en traînaient par terre.

L'église n'était pas pleine. Koûnine, circonstance étonnante, n'y vit d'abord que des vieillards et des enfants. Où étaient donc les adultes ? Où, la jeunesse ? Mais ayant examiné avec plus d'attention tous ces visages séniles, il s'aperçut qu'il avait pris des êtres jeunes pour des vieillards. Au reste, il ne donna pas de signification particulière à cette petite erreur d'optique.

L'intérieur de l'église était aussi vieux et gris que l'extérieur. Sur les murailles brunes et sur l'iconostase, il n'y avait pas la moindre petite place que le temps n'eût enfumée ou griffée. Bien qu'il y eût beaucoup de fenêtres, la coloration générale paraissait grise et il semblait y avoir des ténèbres dans l'église.

« On doit bien prier ici quand on a l'âme pure, pensa Koûnine. De même qu'à Saint-Pierre à Rome, on est impressionné par la grandeur, on est touché ici par la simplicité et par l'humilité. »

Mais toute sa disposition à prier s'évanouit quand le père Jacob monta à l'autel et commença la messe. Devenu pope dès sa sortie du séminaire, le père Jacob ne s'était pas arrêté à un mode fixe d'officier. En lisant, il semblait chercher quel registre de voix il adopterait, la basse légère ou la haute-contre. Il s'inclinait d'une façon balourde, marchait vite, ouvrait et fermait les portes sacrées brusquement… Le vieux sacristain, évidemment malade et sourd, entendait mal la fin des versets et cela n'allait pas sans quelques malencontres. À peine le père Jacob arrivait-il à lire ce qu'il fallait, le sacristain entonnait déjà sa partie ; ou bien le père Jacob avait fini depuis longtemps, et le vieux, tendant l'oreille du côté de l'autel, se taisait tant qu'on n'avait pas tiré le pan de sa robe. Le vieillard avait une voix d'asthme, sourde, tremblante, et il grasseyait. Pour comble de misère, c'était un tout petit garçon qui accompagnait le sacristain : on voyait à peine sa tête par-dessus la balustrade du chœur. L'enfant chantait d'une voix de tête, stridente, et semblait littéralement faire exprès de ne pas tomber dans le ton. Koûnine resta une minute à écouter et sortit fumer. Il était désenchanté et regardait la vieille église presque hostilement.

– On déplore l'affaiblissement du sentiment religieux dans le peuple, soupira-t-il ; parbleu ! Ils n'ont qu'à nous colloquer encore plus de popes dans le genre de celui-ci !

Koûnine rentra dans l'église trois fois, et trois fois il ressentit un violent désir de prendre l'air. La messe finie, il se rendit chez le père Jacob. La maison du prêtre, à l'extérieur, ne se distinguait en rien des isbas des paysans. Peut-être seulement la paille du toit en était-elle plus unie, et il y avait des rideaux aux fenêtres.

Le père Jacob conduisit Koûnine dans une petite chambre claire, non pavée, dont les murs étaient revêtus de papier bon marché. Malgré quelques efforts vers le luxe, indiqués par des photographies dans de vilains petits cadres, et par une horloge au balancier de laquelle étaient accrochés des ciseaux, le mobilier frappait par sa pauvreté. Les meubles, on eût dit que le père Jacob les avait ramassés pièce à pièce en faisant ses tournées. Dans une maison on lui avait donné une table ronde à trois pieds, dans une autre, un tabouret, dans la troisième une chaise au dos violemment recourbé en arrière, dans la quatrième une chaise au dos droit, mais au siège enfoncé ; et enfin, dans la cinquième, on s'était piqué de générosité et on lui avait donné quelque chose qui pouvait passer pour un canapé ; le dos en était plat et le siège cannelé. Ce semblant de divan, passé au rouge sombre, sentait fortement la peinture ; Koûnine songea d'abord à s'asseoir sur une chaise, mais il réfléchit, et s'assit sur le tabouret.

– C'est la première fois que vous venez dans notre temple ? lui demanda le père Jacob, suspendant son chapeau à un grand clou tordu.

– Oui, la première fois… Voyons, bâtiouchka… Avant de nous mettre à l'œuvre, savez-vous ce que nous allons faire ? Vous allez m'offrir du thé. J'ai l'âme entièrement desséchée.

Le père Jacob cligna des yeux, fit un cri, et disparut derrière une cloison. On entendit chuchoter.

« Il doit parler à sa femme, songea Koûnine. Il serait intéressant de voir quelle femme a ce vilain pope roux. »

Un instant après le père Jacob revint, rouge, suant, et s'efforçant de sourire. Il s'assit tout au bord du canapé en face de Koûnine.

– On va tout de suite préparer le samovar, dit-il sans regarder son hôte.

« Mon Dieu, se dit Koûnine effaré, ils n'avaient pas encore préparé le samovar ! Daigne attendre maintenant ! » – Je vous ai apporté, dit-il au pope, le brouillon de la lettre que j'écris à l'évêque. Je vous la lirai après le thé… Vous trouverez peut-être quelque chose à ajouter…

– Bien.

Il y eut un silence. Le père Jacob regarda avec effroi du côté de la cloison, arrangea ses cheveux, se moucha.

– Une température magnifique…, dit-il.

– Oui !… Entre autres, j'ai lu hier une chose intéressante, dit Koûnine. Le zemstvo de Volsk a décidé de remettre toutes ses écoles au clergé ; c'est caractéristique.

Koûnine se leva, se mit à marcher sur l'argile et commença à exposer son opinion.

– Cela ne ferait rien, dit-il, si le clergé était à la hauteur de sa tâche et avait la conscience claire de sa mission. Malheureusement, je connais des prêtres qui, par leur développement intellectuel et leurs qualités naturelles ne seraient pas bons à être scribes de régiment. Un mauvais instituteur, vous en conviendrez, serait moins nuisible dans une école qu'un mauvais prêtre.

Koûnine jeta un regard sur le père Jacob. Le pope était assis, tout courbé, pensant continûment à quelque chose. Évidemment il n'avait pas entendu ce que venait de lui dire son hôte.

– Iâcha(42), appela une voix de femme derrière la cloison ; viens voir.

Le père Jacob tressaillit, et alla où on l'appelait ; on entendit encore chuchoter.

L'envie de boire du thé tourmentait Koûnine.

« Non, se dit-il, regardant l'horloge, je n'attendrai pas plus longtemps ici pour boire du thé ! Je ne suis sans doute pas tout à fait un hôte désiré ; le maître de la maison n'a pas daigné me dire un mot ; il reste assis et bat des yeux. »

Koûnine saisit son chapeau, attendit le père Jacob, et prit congé de lui dès qu'il rentra.

« J'ai perdu ma matinée à rien, songea-t-il en route, avec dépit. Soliveau ! Souche ! Il s'intéresse autant à une école que moi aux neiges de l'an passé. Ah ! non, je ne cuirai pas de la kâcha avec

lui. Nous ne pourrons rien faire de lui ! Si le maréchal de la noblesse savait quel pope il y a ici, il ne se presserait pas tant de faire des démarches pour une école. Il faut d'abord se procurer un bon pope ; on verra ensuite pour l'école ! »

Koûnine maintenant abhorrait presque le père Jacob. Sa mine caricaturale et piteuse, sa longue chasuble chiffonnée, sa figure de bonne femme, sa manière de dire la messe, son train de vie, sa déférence timide et bureaucratique, avaient froissé le petit rien de sentiment religieux qui subsistait dans le cœur de Koûnine et qui y mijotait doucement avec les autres fables de son enfance. La froideur et l'inattention avec lesquelles le pope avait accueilli l'intérêt sincère et chaud que Koûnine prenait à sa propre affaire, il était en effet bien difficile, avec un peu d'amour-propre, de les accepter.

Le soir de ce même jour, Koûnine se promena longtemps chez lui, réfléchissant ; puis tout à coup il s'assit résolument à sa table de travail et écrivit à l'évêque. Ayant demandé pour l'école de l'argent et des bénédictions, il dit, en passant, sincèrement, à la façon d'un fils, son appréciation sur le pasteur de Sînnkovo. « Il est jeune, écrivait-il, insuffisamment développé, il mène je crois une vie intempérante, et ne répond en rien aux besoins que les siècles ont accumulés dans le peuple russe. » Ayant écrit sa lettre, Koûnine soupira légèrement et s'en fut se coucher avec la conscience d'avoir fait une bonne œuvre.

Le lundi matin, il était encore au lit quand on vint lui annoncer la visite du père Jacob. Il ne voulut pas se lever et ordonna de dire qu'il n'était pas chez lui. Le mardi, il partit pour la session du comité permanent et, revenu le samedi, les domestiques lui apprirent que le pope était venu pour le voir chaque jour. « Il faut que mes craquelins lui aient plu ! » pensa Koûnine.

Le dimanche, vers le soir, le père Jacob revint. Cette fois ce n'étaient pas seulement ses pans, toute sa soutane était couverte de boue. Comme à la première visite, il était rouge et suant, et il s'assit tout au bord du fauteuil. Koûnine résolut de ne plus aborder la question de l'école et de ne plus semer des perles devant qui ne pouvait les apprécier.

– Pâvel Mikhâïlovitch, commença le père Jacob, je vous ai apporté un petit état des ressources de l'école.

– Je vous en remercie…

Mais il était évident d'après la mine du père Jacob qu'il n'était

pas venu à cause de ce petit état de ressources ; tout son être exprimait un grand trouble. On lisait en même temps sur sa figure la résolution d'un homme qu'une idée a soudainement illuminé. Il brûlait du désir de dire quelque chose de grave, d'extrêmement urgent, et s'efforçait de vaincre sa timidité.

« Qu'a-t-il à se taire ? se demandait Koûnine, impatienté. Le voilà installé ! Je n'ai pas le temps de traîner avec lui ! »

Pour amoindrir tant soit peu la gêne que créait son silence, et cacher la lutte qui se passait en lui, le prêtre se mit à sourire d'un sourire forcé, et ce sourire, à travers la sueur et la rougeur de sa face, prolongé, tourmenté, contrastant avec le regard fixe de ses yeux bleu-gris, obligea Koûnine à se détourner ; il en souffrait.

– Excusez-moi, bâtiouchka, lui dit-il, je suis pressé…

Le père Jacob sursauta comme un homme endormi que l'on frappe, et, sans cesser de sourire, il se mit, dans son trouble, à rassembler les pans de sa soutane. Malgré son aversion pour cet homme, Koûnine en eut pitié.

– Je vous en prie, bâtiouchka, lui dit-il doucement, à une autre fois !… Et en vous quittant, je vais avoir une demande à vous faire… Ici, figurez-vous, j'ai été inspiré et j'ai écrit deux sermons. Je vais vous les soumettre. S'ils vous conviennent, vous les lirez…

– Bien, dit le père Jacob, mettant la main sur les sermons de Koûnine posés sur la table. Je les prendrai.

Il attendit quelques minutes, hésitant et recroisant sa soutane, puis, soudain, il cessa de sourire, et, levant la tête résolument :

– Pâvel Mikhâïlovitch, dit-il, s'efforçant de parler d'une voix haute et claire.

– Que désirez-vous ?

– … J'ai entendu dire que vous avez daigné… faire le compte de votre secrétaire, et que… et que vous en cherchez un autre…

– Oui. Vous en avez un autre à me recommander ?

– C'est que, voyez-vous, je… Ne pourriez-vous pas… me donner cette place ?…

– Voulez-vous donc renoncer à la prêtrise ? lui demanda Koûnine ébahi.

– Non, non ! répondit vivement le père Jacob, pâlissant et tremblant de tout son corps. Dieu m'en garde ! Je pensais, en dehors de mes occupations, pouvoir… pour augmenter mes

revenus… Mais il ne faut pas ; ne vous mettez pas en peine !…

– Vos… revenus ?… Mais je ne paye mon secrétaire que vingt-huit roubles par mois !

– Seigneur ! murmura le père Jacob, regardant autour de lui ; moi j'accepterais de l'être pour dix roubles par mois. Dix roubles, c'est assez !… Vous vous étonnez, et tout le monde s'étonne. Un pope avide, insatiable, que fait-il de son argent ? Je sens bien que je suis avide… Et je m'en punis, je m'en blâme… J'ai honte de regarder les gens en face… Mais à vous, Pâvel. Mikhâïlovitch, je dirai tout en conscience. J'en appelle Dieu à témoin…

Le père Jacob reprit haleine et poursuivit :

– Je vous avais préparé en route ma confession complète, mais j'ai tout oublié ; je ne retrouve plus les mots… Ma paroisse me rapporte par an 150 roubles et tout le monde se demande ce que je puis bien faire de cet argent. Je vais vous le dire en conscience. Je paye 40 roubles par an pour mon frère Piôtre, qui est au séminaire. Il est entretenu de tout, mais le papier et les plumes restent à ma charge…

– Oh ! je vous crois, je vous crois ! dit Koûnine, remuant le bras, singulièrement gêné de cette sincérité de son hôte et ne sachant comment éviter la lueur mouillée de ses yeux ; pourquoi me dire tout cela ?

– Ensuite, je n'ai pas encore tout payé au consistoire pour ma charge, continua le père Jacob. On m'a, pour que je l'obtienne, imposé de 200 roubles que je rembourse à raison de 10 roubles par mois. Jugez maintenant ce qui me reste ! Et encore je suis obligé de donner au père Abraham au moins trois roubles par mois !

– Quel père Abraham ?

– Le père Abraham qui était ici prêtre avant moi. On lui a enlevé sa place pour cause de… faiblesse(43), et il vit encore à Sînnkovo ! Où aurait-il pu aller ? Qui le nourrira ? Quoique vieux, il lui faut un toit, du pain, des habits ! Je ne puis pas, après la dignité qu'il a eue, permettre qu'il aille mendier ; ce serait un péché ! Je suis déjà coupable ; il doit à tout le monde ; c'est ma faute si je ne paie pas pour lui…

Le père Jacob se leva, et, regardant par terre avec égarement, se mit à marcher de long en large.

– Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-il levant et abaissant les

bras ; sauve-nous, Seigneur ! aie pitié de nous ! Fallait-il qu'une pareille dignité me fût donnée si j'étais homme de peu de foi et sans force ! Mon désespoir n'aura pas de fin ! Sauve-moi, Reine des Cieux !

– Calmez-vous, bâtiouchka ! lui dit Koûnine.

– La faim m'accable, Pâvel Mikhâïlovitch, poursuivit le père Jacob. Excusez-moi, je vous en prie, mais je n'ai plus de force… Je le sais ; on dit : « Demande, incline-toi, chacun t'aidera. » Mais je ne puis pas ! J'ai honte ! Comment pourrais-je demander aux moujiks ? Vous servez ici ; vous le voyez vous-même… Qui trouverait le courage de demander à qui n'a rien ? Et demander aux gens un peu plus riches, aux propriétaires, je ne puis pas ! Fierté ! Honte !

Le père Jacob se tordit les mains et ramena ses cheveux en arrière de ses deux mains.

– J'ai honte ! Mon Dieu ! comme j'ai honte ! Je ne puis pas ! J'ai la pudeur que les gens voient ma pauvreté ! Lorsque vous êtes venu chez moi, Pâvel Mikhâïlovitch, il n'y avait plus de thé. Il n'y en avait pas un brin, et l'orgueil m'a empêché de vous l'avouer ! J'ai honte de mes habits, de ces rapiéçages ; j'ai honte de mes chasubles, de ma famine… Et est-ce que l'orgueil convient à un prêtre ?…

Le père Jacob s'arrêta au milieu de la chambre, et, à la lettre, ne s'apercevant plus de la présence de Koûnine, il se mit à délibérer avec lui-même.

– Mettons que je supporte la faim et la honte, mais, Seigneur, il y a encore ma femme !… Je l'ai prise de bonne maison ; elle a les mains blanches et douces ; elle est habituée au thé, au pain blanc et aux nappes… Chez ses parents, elle jouait du piano. Elle est jeune ; elle n'a pas encore vingt ans… Elle aimerait sans doute à se parer, à rire, à aller en visites… Et chez moi, elle est plus mal que n'importe quelle cuisinière ; elle a honte de paraître dans la rue. Mon Dieu, mon Dieu ! Elle n'a de joie que quand je lui rapporte de quelque part une pomme ou un craquelin…

Le père Jacob se passa encore les mains dans les cheveux…

– Et de tout cela il résulte qu'il n'y a pas entre nous de l'amour : il n'y a que de la pitié… Je ne puis pas la voir sans souffrir ! Et dire, Seigneur, que des choses pareilles se passent sur la terre ! Il se passe des choses qu'on ne croirait pas si on les voyait écrites dans les journaux. Et quand tout cela finira-t-il ?

– Arrêtez, bâtiouchka ! s'écria Kounine effrayé du ton de ces paroles. Pourquoi regarder la vie si sombrement ?

– Excusez-moi, je vous prie, Pâvel Mikhâïlovitch, marmotta le père Jacob comme s'il était ivre. Excusez-moi ! Tout cela est… vain. N'y faites pas attention… Je n'accuse et n'accuserai jamais que moi !… que moi !

Le père Jacob jeta un regard autour de lui et murmura :

– Un matin de bonne heure, j'allais de Sînnkovo à Loutchkôvo. Je vois à la rivière une femme qui fait je ne sais quoi… Je m'approche et je n'en crois pas mes yeux… Horreur ! C'est la femme du docteur Ivan Serguiéitch qui lave son linge… La femme du docteur a été élevée à l'Institut(44) ! Pour que personne ne la vît, elle s'était ingéniée à se lever avant tout le monde et était allée à une verste du village… Insurmontable fierté ! Quand elle vit que j'approchais d'elle et que je voyais sa pauvreté, elle rougit toute… Je perdis la tête, je m'effrayai, je courus à elle, je voulus lui aider ; mais elle cacha son linge de crainte que je n'aperçusse ses chemises déchirées…

– Tout cela est à peine croyable ! dit Koûnine, s'asseyant et regardant avec effroi la figure pâle du père Jacob.

– Précisément, incroyable ! Avait-on jamais vu, Pâvel Mikhâïlovitch, des femmes de docteurs aller rincer elles-mêmes leur linge à la rivière ? Cela n'a lieu en aucun autre pays. Moi, comme pasteur, comme père spirituel, je voudrais ne pas lui permettre cela, mais que faire ? Quoi ?… Je tâche moi-même de me faire soigner à son mari pour rien ! Vous avez dit justement que tout cela n'est pas croyable. C'est à n'en pas croire ses yeux !… Pendant la messe, quand, regardant de l'autel, je vois mes fidèles, le père Abraham affamé, et ma femme, et quand je songe à la femme du docteur et à ses mains bleuies par l'eau froide, alors, le croiriez-vous, j'oublie l'office, et je reste comme un imbécile, inconscient, jusqu'à ce que le sacristain m'appelle… Horrible !

Le père Jacob se remit à marcher.

– Seigneur Jésus ! s'écria-t-il, découragé ; saints intercesseurs ! Je ne puis déjà plus servir !… Vous me parlez d'une école, et je reste comme une statue sans rien comprendre ; je ne pense qu'à la pitance… Et cela, même devant l'autel !… Au reste, qu'est-ce que je vous dis ? s'avisa soudain le père Jacob ; vous avez besoin de partir. Pardon ! Je suis, voyez-vous… Excusez-moi…

Koûnine, silencieux, serra la main du père Jacob, l'accompagna dans le vestibule, et, revenu dans son cabinet, se mit auprès de la fenêtre. Il vit le père Jacob sortir de chez lui, enfoncer sur sa tête son large chapeau jauni, et, paisiblement, baissant la tête, comme honteux de sa sincérité, s'engager sur la route.

« Je ne vois pas son cheval », remarqua Koûnine.

Songer que tous ces jours le prêtre était venu chez lui à pied, Koûnine s'effraya. Jusqu'à Sînnkovo il y avait sept à huit verstes, et la boue était à ne pas s'en tirer.

Un peu plus loin, Koûnine vit son cocher André, et un petit garçon, sautant à travers les flaques, éclaboussant le père Jacob, courir lui demander sa bénédiction. Le père Jacob se découvrit, bénit lentement André, puis il bénit le petit garçon, et il lui tapota la tête par caresse.

Koûnine passa sa main sur ses paupières et il lui sembla que sa main en revenait mouillée.

Il s'éloigna de la fenêtre et promena ses yeux troubles dans la chambre, où il entendait encore la voix timide et étranglée du pope. Ses yeux se portèrent sur la table : par bonheur le père Jacob avait oublié ses sermons. Koûnine se précipita sur eux, les déchira en mille morceaux et les lança avec horreur sous la table.

– Moi aussi je ne savais pas ! gémit-il, tombant sur un sopha. Moi qui depuis plus d'un an suis ici, membre du comité permanent, juge de paix honoraire, et membre du conseil des écoles !… Poupée aveugle ! fat ! Plus vite que cela il faut les aider ! À leur aide !

Il s'agita douloureusement, se prit les tempes, et rassembla ses esprits.

– Je reçois le 20 de ce mois 200 roubles… Sous un prétexte spécieux, je les glisserai au pope et à la femme du docteur… Je demanderai à l'un une prière, et, pour l'autre, je ferai semblant d'être malade… De cette façon-là je ne choquerai pas leur fierté… J'aiderai aussi le vieil Abraham !…

Mais il fit sur ses doigts le compte de son argent et s'effara de penser que ses roubles suffiraient à peine à payer son intendant, ses domestiques et le moujik qui lui apportait de la viande… Il se souvint malgré lui des temps encore récents, où, nourrisson de vingt ans, il gaspillait follement le bien paternel, le temps où il donnait aux prostituées de riches éventails, où il payait le cocher

Kouzma dix roubles par jour, et où il portait par vanité des présents aux actrices. Ah ! comme lui serviraient maintenant tous ces roubles jetés par les fenêtres, ces petits billets de trois et de dix roubles !

« Le père Jacob ne dépense que trois roubles par mois, pensa Koûnine… Pour un rouble, la femme du pope aurait une chemise et la femme du docteur prendrait une lavandière… Allons, je les aiderai ! C'est une obligation de les aider. »

À ce moment-là, Koûnine se rappela soudain la dénonciation qu'il avait écrite à l'évêque et tout son être se crispa comme s'il eût été saisi d'un froid subit. Ce souvenir remplit son âme d'un sentiment de honte accablante en face de lui-même et en face de l'invisible vérité…

À cela se borna le sincère effort vers le bien et vers l'activité utile d'un de ces hommes qui ont bonne intention, mais sont irréfléchis et trop gorgés de bien-être.

1886.

PREMIERS SOINS

– Place les enfants ! le syndic arrive avec le secrétaire(45).

– Guérâssime Alpâtytch, bonne fête ! chuchote la foule à l'approche du syndic. Dieu veuille, Guérâssime Alpâtytch, que semblable chose n'arrive ni à vous, ni à nous, mais à qui Dieu voudra !

Le syndic, un peu pris de boisson, veut dire quelque chose, mais il ne peut pas ; il remue les doigts, écarquille vaguement les yeux, et gonfle ses grosses joues rouges autant que s'il donnait la plus haute note d'un gros instrument de cuivre.

Le secrétaire, petit homme bas sur jambes, au petit nez rouge, coiffé d'une casquette de jockey, prend une expression énergique et fend la foule.

– Quel est le noyé, ici ? demande-t-il. Où est l'homme noyé ?

– Voici, c'est celui-là.

Un long vieux, maigre, en chemise bleue, chaussé de sandales de tille, qui ne vient que d'être retiré de l'eau par les moujiks et qui est trempé de la tête aux talons, est assis, les mains et les jambes étendues, dans une flaque d'eau, sur la rive, et marmonne :

– Saints intercesseurs… frères chrétiens… C'est du gouvernement de Riazane, district de Zaraïsk… J'ai fait partage à mes deux fils et suis chez Prokhore Serguiéiév… plâtrier… Maintenant, pour cela, il me donne sept roubles et me dit : « Toi, Fédia, dit-il, tu dois à présent, dit-il, me respecter comme un père. Ah ! que le loup te mange !

– D'où es-tu ? demande le secrétaire ?

– Me respecter comme un père… Que le loup te mange ! Tout cela pour sept roubles !

– Voilà, – crie d'une voix changée le centenier Anïssime, mouillé jusqu'à la ceinture et visiblement ému par l'accident, – il bredouille toujours ça et ne sait pas même ce qu'il dit ! Laisse-moi t'expliquer, Iégor Makâritch ! Les enfants, silence, ne braillez pas ! Je veux tout dire à Iégor Makârytch comme ç'a été… Eh bien ! il arrive de Koûrniova… Attendez les enfants, ne bavardez pas pour rien !… Il arrive donc de Koûrniova, et le Malin lui fait prendre le gué. Un homme qui a bu, qui n'a pas sa raison… il est entré dans

l'eau, a perdu pied, et a été roulé comme un copeau… Il hurle de toutes ses forces et je me trouve là avec Liaxandre(46)… Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi un homme crie-t-il ? Nous voyons qu'il se noie… Que faire ? Je crie : Envoie, Liaxandre, ton accordéon au diable ; sauvons cet homme ! Nous nous jetons à l'eau comme nous sommes ; ça nous tourne et ça nous roule ; sauve-nous, Reine des cieux ! Nous étions en plein tourbillon… Liaxandre l'empoigne par sa chemise, moi aux cheveux… Les autres, qui avaient vu, accourent sur le rivage, poussent des cris… Chacun désire sauver une âme… Nous sommes fourbus, Iégor Makârytch ! Si nous n'étions pas survenus à temps, il aurait fini de se noyer en raison de la fête.

– Comment t'appelles-tu ? demande le secrétaire au noyé. Quelle est ton origine ?

Le noyé tourne stupidement les yeux, et se tait.

– Il est assommé, dit Anîssime. Et comment ne pas l'être ! Sois-en sûr, il a le ventre plein d'eau. Brave homme, comment t'appelle-t-on ? Il se tait ! Quelle vie y a-t-il en lui ? Rien que le semblant, et son âme, prends garde, est à moitié sortie de son corps… Un jour de fête, quel malheur ! Qu'ordonnes-tu de faire ?… C'est qu'il va probablement mourir. Regarde comme sa figure est devenue bleue !

– Toi, écoute !… crie le secrétaire, secouant le noyé par l'épaule. Eh, toi ! réponds, je te dis ! Tu te tais comme si toute la cervelle de ta tête était inondée. Hein ?

– Tout ça pour sept roubles ! marmonne le noyé. Va-t-en, lui dis-je, aux chiens… on ne veut pas !

– Qu'est-ce que tu ne veux pas ? Parle clairement.

Le noyé se tait, et, tremblant de tout son corps, il claque des dents.

– Qu'il est vivant, dit Anîssime, ce n'est que manière de dire ! Si on le regarde, il ne ressemble pas à un homme ; il faudrait lui donner des gouttes…

– Des gouttes ! fait le secrétaire ironiquement ; quelles gouttes y a-t-il à donner ? Pour un noyé, il parle de gouttes ! Il faut le faire sauter sur la natte. Qu'avez-vous à rester bouches ouvertes, gens sans cœur ! Courez vite au canton prendre une natte, et faites-le sauter !

Plusieurs personnes se détachent et courent au village chercher

une natte. Le secrétaire a une inspiration subite. Il relève ses manches, se frotte les côtés, et fait un tas de petits mouvements indiquant en lui un trop plein d'énergie et de décision.

– Ne vous attroupez pas ! marmonne-t-il. Les gens inutiles, partez ! Est-on allé chercher l'officier de police ? Guérâssime Alpâtytch, dit-il au syndic, vous devriez-vous-en aller ! Vous avez votre dose, et, dans votre intéressante situation, le mieux est, maintenant, de rester chez vous.

Le syndic remue vaguement les doigts, et, voulant dire quelque chose, il gonfle tellement les joues qu'elles vont, certainement, voler en éclats.

– Allons, crie le secrétaire quand on apporte la natte, couchez-le ! Qu'on le prenne par les bras et les jambes. Comme ça ! Étendez-le maintenant.

– Va-t-en chez les chiens…, murmure le noyé sans opposer de résistance, comme s'il ne s'apercevait pas qu'on le lève et qu'on le pose sur la natte… On ne veut pas.

– Ça ne fait rien, ami, lui dit le secrétaire, n'aie pas peur. Nous allons te faire sauter un brin, et, Dieu le veuille, tu reviendras à toi. L'officier de police va venir tout de suite ; on rédigera un procès-verbal sur la base des lois existantes. Faites-le sauter ! Seigneur, bénis-le !

Huit hommes robustes, entre autres le centenier, saisissent les coins de la natte. Ils la tirent d'abord irrésolument comme s'ils doutaient de leurs forces ; puis, peu à peu, y prenant goût, ils donnent à leur figure une expression brutale et concentrée et tirent la natte avec ardeur et frénésie. Ils se tendent, se haussent sur la pointe des pieds, bondissent comme s'ils voulaient s'envoler dans le ciel avec le noyé.

– U-ne ! Une ! Une ! Une !

Autour d'eux court le secrétaire à courtes jambes, et, se haussant de toutes ses forces pour toucher la natte de ses mains, il crie à pleine voix :

– Plus fort ! Plus fort ! Ensemble ! en mesure ! Une ! Une ! Anîssime, n'arrête pas, je t'en prie vivement ! Une !

Pendant un court répit, on aperçoit sur la natte une tête ébouriffée, une figure pâle, exprimant l'étonnement, la terreur et la douleur physique ; mais la figure disparaît tout de suite parce que la natte vole de nouveau en haut, à droite, s'abaisse

violemment, et revoie en haut, à gauche, avec un craquement.

Dans la foule des spectateurs court un murmure d'approbation.

– C'est ce qu'il lui faut ! Travaillez pour votre salut ! Merci, les gars !

– Tu es un gaillard, Iégor Makârytch ! Travailler pour son salut, c'est bien.

– Mais nous ne le laisserons pas partir comme ça, frères ! Dès qu'il sera sur pieds et reprendra ses esprits, on lui fera payer un seau de vodka pour la peine.

– Ah ! farceur, ce qu'il va chercher(47) ! Regardez un peu, frères ; voici la dame de Chméliovo qui arrive avec son intendant. Justement, c'est elle ! L'intendant a son chapeau.

Une calèche s'arrête auprès de la foule. Une dame d'un certain âge, forte, à lorgnon, avec une ombrelle bigarrée, y est assise. Sur le siège, à côté du cocher, tournant le dos à la dame, se trouve son intendant, jeune homme coiffé d'un chapeau de paille. La dame prend une mine effarée.

– Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle. Que fait-on ?

– Nous faisons sauter un homme noyé ! Bonne fête, madame ! On est un peu gai parce qu'on a porté aujourd'hui les icônes par tout le village. C'est fête !

– Mon Dieu ! s'effraie la dame, ils bernent un noyé ! Qu'est-ce que c'est que ça ? *Étienne*(48), dit-elle à l'intendant, allez leur dire, au nom du ciel, qu'ils ne fassent pas ça ! Ils le tueront ! Berner un noyé est un préjugé. Il faut le frictionner et pratiquer la respiration artificielle. Allez-y, je vous en prie.

Étienne saute à bas du siège et se dirige vers les berneurs. Il a l'air sévère.

– Que faites-vous ? leur crie-t-il, fâché. Est-ce qu'on peut berner un noyé !

– Comment faire autrement ? demande le secrétaire ; c'est qu'il a été noyé.

– Ceux qui sont refroidis pour être tombés à l'eau, il ne faut pas les berner, mais les frictionner ; c'est écrit dans tous les almanachs. Finissez ! Assez !

Le secrétaire, confus, lève les épaules, et s'écarte. Les berneurs posent la natte à terre et regardent tantôt la dame, tantôt *Étienne*. Le noyé, les yeux clos maintenant, est couché sur le dos et halète

péniblement.

– Tas d'ivrognes ! se fâche *Étienne.*

– Mon brave, dit Anîssime essoufflé et portant la main à son cœur, Stépane Ivânytch, pourquoi des mots pareils ! sommes-nous des cochons ? ne comprenons-nous pas ?

– Il ne faut pas le berner ! Il faut le frictionner ! Prenez-le, frottez-le ! Déshabillez-le vite !

– Les enfants, frottons-le !

On déshabille le noyé et, sous la direction d'*Étienne,* on commence à le frictionner. La dame, ne voulant pas voir un homme nu, s'éloigne un peu.

– *Étienne,* gémit-elle, *Étienne,* venez ici ! Savez-vous pratiquer la respiration artificielle ? Il faut retourner le noyé d'un côté sur l'autre et appuyer sur la poitrine et sur le ventre.

– Retournez-le d'un côté sur l'autre, dit *Étienne,* revenant vers la foule, et pesez-lui sur le ventre, mais légèrement.

Le secrétaire qui, après avoir déployé son activité bouillonnante, se sent un peu mal à l'aise, s'approche du noyé et se met aussi à le frictionner.

– Faites pour le mieux, frères, dit-il, je vous en prie instamment !

– *Étienne,* gémit la dame, venez ici ! Faites-lui sentir des plumes brûlées, et qu'on le chatouille. Ordonnez qu'on le chatouille ! Vite, au nom du ciel !

Cinq, dix minutes passent… La dame regarde la foule et voit tout au milieu un grand mouvement. On entend haleter les moujiks qui peinent, et *Étienne* et le secrétaire commander. Cela sent les plumes brûlées et l'alcool. Dix minutes passent encore. Le travail continue toujours. Mais enfin la foule se sépare, et *Étienne* en sort, rouge et suant. Anîssime le suit.

– Il fallait le frictionner dès le commencement, dit *Étienne;* maintenant il n'y a rien à faire.

– Qu'y avait-il à faire, Stépane Ivânytch ! soupire Anîssime. On s'y est pris trop tard.

– Eh bien ? demande la dame, il est vivant ?

– Non, il est mort, soupire Anîssime, en se signant ; Dieu ait son âme ! Au moment où on l'a sorti de l'eau, il avait encore de la

mobilité, mais maintenant il est raide.

– Quel dommage !

– C'était sa planète de recevoir la mort non sur la terre, mais dans l'eau. Si votre grâce nous donnait de quoi boire un peu, ce serait bien.

Étienne grimpe sur le siège et le cocher, se retournant vers la foule qui s'écarte du cadavre, fouette les chevaux.

La calèche roule plus loin.

1887.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2012

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : JacquelineM, Jean-Marc, PaulineD, PatriceC, Coolmicro

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Auberge, débit.

2 Propriétaire terrien.

3 Le peuple russe appelle allemands, *niémtsi,* tous les étrangers. – (N. d. tr.)

4 Le « seigneur », le pomechtchik. – (Tr.)

5 Jeux de mots populaires : Cham veut dire laquais. – *Kholoûéva* est un mot forgé comme serait chez nous le mot « larbinière ». – (Tr.)

6 L'Ermitage, et « Omon » (Aumont), dont il est question plus bas, sont, ou étaient, des restaurants et cafés-concerts de Moscou. – (Tr.)

7 Le tenancier du « traktir », l'aubergiste. – (Tr.)

8 Le poud vaut à peu près 16 kilog. 38 ; un kopek valait 2 centimes et demi. – (Tr.)

9 Le stâroste est le chef d'une communauté de village ; sorte de maire. Dans le cas que rapporte Cyriaque, il va de soi que le stâroste n'intervient que par abus d'autorité. – (Tr.)

10 Sorte de moustiques très communs en Russie – (Tr.)

11 Un samovar est, comme on sait, une bouilloire à foyer central, chauffée au charbon. – (Tr.)

12 En français. – (Tr.)

13 À peu près cinquante centimes. – (Tr.)

14 Formule d'accueil – (Tr.)

15 Le vieillard veut parler de la période d'avant l'affranchissement des serfs. – (Tr.)

16 Les chtchi (sorte de soupe aux choux) et la kâcha (gruau de blé noir) sont, comme on sait, la base de l'alimentation russe, et les concombres en sont la plus grande friandise. – (Tr.)

17 *Stanovoï pristav.* – (Tr.)

18 Originairement, le stâroste était un des patriarches de la communauté. (Tr.)

19 *Zemskii natchâlnik.* C'est le fonctionnaire nommé par le pouvoir central, qui, lors de la réforme de 1889, remplaça les juges de paix élus. Les fonctions du zemskii natchâlnik étaient mixtes ; il tenait des séances tantôt « judiciaires » et tantôt *administratives.* – (Tr.)

20 Le zemstvo était une institution provinciale équivalant soit à nos conseils d'arrondissement, soit à nos conseils généraux (zemstvos de district ; zemstvos de gouvernement). – (Tr.)

21 Juif converti. – (Tr.)

22 Domestique attaché à une maison pour balayer la rue et remplir certains offices du portier. – (Tr.)

23 Chaussures en écorce de tilleul. – (Tr.)

24 Sans doute par ordre du *mir* (l'assemblée des paysans). – (Tr.)

25 Le nom de Koûtchérov serait comme le nom français : Descochers. Les gens d'Obroutchânovo, au lieu d'appeler sa femme Koûtcherova, l'appelaient *Koûtchérika,* autrement dit : la femme du cocher. – (N. d. tr.)

26 *Le stârost.* – (Tr.)

27 Jeu de mots entre le substantif *vorôna* (corbeau) et le nom de Vôronov. – (Tr.)

28 *Doûbinouchka.*

29 Un liard. – (Tr).

30 *Poliaques,* polonais. – (Tr.).

31 Insurrection polonaise en 1863. Les partisans se dérobaient dans les forêts. – (Tr.)

32 Le nom, à *peu près* français, dont Tchékhov baptise son personnage est la forme russe du mot *shampooing.* (Tr.)

33 Ainsi écrit dans le texte ; figuration de la prononciation russe du français. (Tr.)

34 Les veilleurs de nuit sont munis d'une crécelle ou claquette analogue à celle de nos marchands d'oublies. – (Tr.)

35 Le mot *vîoune* est un nom de poisson. Il désigne la loche. – (Tr.)

36 On sait combien l'accordéon est un instrument populaire en Russie. Un jeune homme du peuple qui a de l'argent s'achète d'abord un accordéon, puis des bottes. – (Tr.)

37 Attelage à trois chevaux.

38 Ce poisson étant peu répandu en France, il convient peut-être de rapporter, d'après les encyclopédies, qu'il ressemble aux anguilles. « Il se blottit dans les trous et les grosses pierres, se cache pendant le jour. » On le pêche ordinairement à la ligne de fond. « On peut aussi le prendre avec des nasses ou même à la main. » « Les foies de lotte sont très estimés. » Les noms populaires de la lotte sont *bourbotte, barbotte* ou *motelle.* – (N. d. tr.)

39 Ce vieux geste russe a pour but, on le devine, d'empêcher le diable d'entrer dans une bouche ouverte. – (N. d. tr.)

40 Chef de la commune.

41 Membre permanent pour les affaires des paysans. – (Tr.)

42 Diminutif de Jacob. – (Tr.)

43 Le père Jacob veut dire par raison d'ivrognerie. – (Tr.)

44 On n'admet dans les instituts que les jeunes filles nobles. – (Tr.)

45 Le secrétaire *(pîssar,* scribe, greffier) est dans les communes et cantons russes un personnage analogue à nos secrétaires de mairies rurales. C'est un employé gagé aidant le *stârchine,* ou syndic, – et le *stârost,* – dans leurs attributions. Le *syndic* et le *stârost* sont habituellement vêtus à la russe, tandis que le scribe est vêtu « à l'européenne ». – (Tr.)

46 Forme paysanne pour Alexandre. – (Tr.)

47 Mot à mot : « Qu'un timon (au pavot) entre dans la gorge » expression courante de malédiction. Les graines de pavot et les gâteaux au pavot sont très goûtés par le peuple. Un « timon au pavot » est une façon de renchérir. – (Tr.)

48 La dame, par bon ton, francise le nom de son intendant, que les moujiks, on le verra plus loin, appellent simplement Stépane. – (Tr.)